NNÉE N° 147 1er DÉCEMBRE 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER* : 4.75

IBRAIRIE  GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

U C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous aissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bul-n beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

AMAURY DUVAL. L'Atelier d'Ingres. Prix .. .. 15 fr.
H. BACHELIN. La cornemuse de Saulieu 7.95
M. BARRÈS. Scènes et Doctrines de Nationalisme, tomes I et II. 15 fr.
L. BARTHOU. Autour de Lamartine. Prix . .. . 12 fr.
H. BÉRAUD. Ce que j'ai vu à Moscou. Prix 7.50
J. BESLIÈRE. De sable au chef d'azur. Prix 7.50
A. BEUCLER. Entrée du Désordre. 6 fr.
I. BOUNINE. Le sacrement de l'amour. Prix 7.50
H. BREMOND. Le roman et l'histoire d'une conversion .. .. .. 9 fr.
A. CHAMSON. Roux le Bandit.. 7.50
CHESTERTON. Saint François d'Assise. Prix. .. .. 12 fr.
CURNONSKI et BIENSTOCK. Le Musée des Erreurs, ou le Français tel qu'on l'écrit .. .. 9 fr.
M. DEKOBRA. La Vénus à roulettes. Prix 7.95
F. DUHOURCAU. La demi-morte. 6.50
R. ESCHOLIER. Quand on conspire. 9 fr.
E. ESTAUNIÉ. Le silence dans la campagne .. .. 9 fr.
Florilège de G. MEREDITH .. 12 fr.
A. FRANCE. Dernières pages inédites. Prix 7.50
N. GOGOL. Les âmes mortes. 2 vol. Prix . .. . 18 fr.
C. GUYESSE. Les mèches blanches. 6.50
21. Histoires théâtrales .. .. .. 5 fr.
22. G. DES HONS. A. France et Racine. Prix.. .. .. 12 fr.
23. A. HOUTIN. Un prêtre symboliste : M. Hébert .. .. 10 fr.
24. A. LEBEY. Le roman de la Mélusine. Prix.. .. .. 7.50
25. J. LONDON. Le vagabond des étoiles. Prix 8.50
26. P. MAC ORLAN. Aux lumières de Paris. 7.50
27. S. MALLARMÉ. Igitur .. .. 10 fr.
28. Dr MARDRUS. Le Koran . .. 20 fr.
29. C. MAUCLAIR. Le génie d'Edgar Poë. Prix. .. .. 10 fr.
30. P. MYRRHIAM. L'arrivée d'Armada. Prix.. .. .. 7.50
31. Mrs OLIPHANT. La ville enchantée. Prix.. .. .. 9 fr.
32. D. PARECE. Les revenants .. 9 fr.
33. E. PILON. Amours mortes, belles Prix.. .. .. 9 fr.
34. J.-H. ROSNY JEUNE. La courtisane triomphante .. .. 9 fr.
35. SAINT GRANIER et M. AGHION. La république des muets 7.50
36. B. SHAW. Sainte Jeanne.. .. 7.50
37. A. THÉRIVE. La revanche . .. 7.50
38. TOLSTOÏ. Le mystère de Fédor Kourzmitch. .. .. 9 fr.
39. L. TREICH. L'esprit de G. Clemenceau. Prix . .. . 5 fr.
40. M. DE UNAMUNO. L'agonie du christianisme 7.50
41. H. VONOVEN. La belle affaire.. 9 fr.

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

ALAIN. Eléments d'une doctrine radicale. .. .. 12 fr.
Dr BRIZART. Souvenirs d'un médecin des prisons de Paris pendant la guerre .. .. 9 fr.
M. BOULENGER. Le duc de Morny. Prix. .. .. 15 fr.
J.-C. FRAZER. Le folklore de l'Ancien Testament .. .. 40 fr.
46. J.-C. FRAZER. Le trésor légendaire de l'humanité .. .. 12 fr.
47. F. FUNCK-BRENTANO. Les origines. Prix. .. .. 20 fr.
48. A. HALLAYS. Les Perrault .. 18 fr.
49. Dr E. JONES. Traité théorique et pratique de psychanalyse.. .. 50 fr.
50. CH. RIVET. Fais ta vie .. .. 12 fr.
51. Dr P. VOIVENEL. La maladie de l'amour 7.50

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

52. J. LAFORGUE. Œuvres complètes, tome V. Lettres II .. .. 18 fr.
53. MONTAIGNE. Essais. 4 vol .. 120 fr.
54. RACINE. Théâtre religieux : E[illegible] Athalie, Poésies sacrées. ..

RÉIMPRESSIONS

55. S. MALLARMÉ. Les dieux antiques. 9 fr.
56. J. MARITAIN. Trois réformateurs. 10 fr.
57. CH. MAURRAS. L'enquête sur la narchie.. .. ..

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

58. J. P. ALAUX. Magellan. .. 150 fr.
59. A. ARTAUD. L'Ombilic des limbes. Epuisé.
60. M. AUDIN. Essai sur les graveurs de bois en France au XVIIIe siècle. 35 fr.
61. Dr AURENCHE. Sur les chemins de la Corse .. .. 15 fr.
62. F. CARCO. Rien qu'une Femme, ill. par CHAS LABORDE .. .. 300 fr.
63. G. CASSOU. Marcel Gromaire.. 3.75
64. L. CHADOURNE. Terre de Chanaan, ill. par P. FALKÉ. .. .. 285 fr.
65. C. COQUIOT. Monticelli, 32 reproductions. .. .. 20 fr.
66. Documents d'art chinois, ill. de 60 pl. hors-texte .. .. 200 fr.
67. R. DORGELÈS. Les croix de bois. 45 fr.
68. F. FELS. Propos d'artistes .. 20 fr.
69. A. FONTAINAS. Rops .. .. 12 fr.
70. A. FONTAINE. L'art belge depuis 1830. Prix .. .. 12 fr.
71. F. FOSCA. La chapelle de M. Denis à Saint-Germain-en-Laye. .. 7 fr.
72. G. GIRAUDOUX. Le couvent de Bella. Prix. .. .. 40 fr.
73. L. GODEFROID. Albert Besnard. 125 fr.
74. R. DE GOURMONT. Lettres d'un satyre. ill. par FRANS DE GEETERE. 300 fr.
75. R. DE GOURMONT. Le songe [illegible] femme, ill. par J.-E. LABOU[illegible] Prix .. .. [illegible]
76. Les Heures de MARGUERITE DE [illegible] JEU, 76 miniatures.. .. 1.0[illegible]
77. J. KESSEL. Mary de Cork. ..
78. P. LECLÈRE. Venise, seuil des [illegible] ill. de 11 aquarelles de VAN DO[illegible] Prix .. .. 3[illegible]
79. LONGUS. Daphnis et Chloé, ill[illegible] CH. GUÉRIN. .. .. .. 2[illegible]
80. MONTESQUIEU. Lettres persanes, [illegible] face de Paul VALERY.. .. 6[illegible]
81. E. MOREAU NELATON. Daubign[illegible] conté par lui-même, 139 héliot[illegible] hors texte .. .. 2[illegible]
82. N'GUYEN-TE-DUC-LUAT. Physiqu[illegible] psychologie de l'opium. .. [illegible]
83. L. DE ROBERT. Comment d[illegible] Marcel Proust .. .. .. [illegible]
84. C. ROGER MARX. Dunoyer de Se[illegible] zac .. .. [illegible]
85. SHAKESPEARE. La tragédie d'Ha[illegible] Prix 11
86. P. VALERY. L'âme et la danse, ill[illegible] E. LÉON .. .. 3[illegible]
87. A. VÉRA. Modernités .. .. [illegible]

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — p[illegible] débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEM[illegible] BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour c[illegible] suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (12)

Ouvrages dont il reste encore quelques exemplaires :

. DE BRÉBŒUF.

LA GAGEURE ou **Cent cinquante épigrammes et madrigaux contre des femmes fardées,** édition nouvelle, gravures sur bois par D. GALANIS. Tiré à 400 ex. sur vergé d'Arches. 1 vol. in-18 jésus .. .. **55** fr.

AUL CLAUDEL.

CORYMBE DE L'AUTOMNE, par Francis THOMPSON, traduit de l'anglais par Paul CLAUDEL, 12 bois et un cul-de-lampe dessinés et gravés par André LHOTE. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex. sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. **40** fr.

VERLAINE. Poème, édition originale, 12 gravures sur bois par André LHOTE. Une plaquette de 44 pages in-4° couronne.. .. ..
500 ex. numérotés de 1 à 500. Prix .. .. **30** fr.

ARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LA JEUNESSE DE MARCELINE ou **l'Atelier d'un peintre.** Préface et notes par P. BOYER D'AGEN, portrait de MARCELINE, compositions, lithographies originales de Charles GUÉRIN .. ..
400 ex. sur vélin de Rives .. .. **120** fr.

IDEROT.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE, 4 gravures à l'aquatinte et vignettes sur bois, par J.-E. LABOUREUR. 1 vol. in-18 jésus à 300 ex. sur vergé Lafuma **50** fr.

EORGES DUHAMEL.

TROIS JOURNÉES DE LA TRIBU, 4 lithogr. hors texte, 6 bois gravés par M. de VLAMINCK. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. **125** fr.

CARRÉ ET LERONDEAU. 8 gravures par DESLIGNIÈRES. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex. sur vergé pur fil Lafuma-Navarre .. .. **50** fr.

ERNAND FLEURET.

FRIPERIES, poésies, illustré par Raoul DUFY. Gravures imprimées en noir, et coloriées à la main par Mme J. ROSOY et M. L. PETITBARAT sous la direction de M. DUFY. 1 vol. de 96 pages in-4°. 15 sur Japon impérial avec suites.. .. .. **125** fr.
35 sur Hollande Van Gelder .. **75** fr. — 300 sur papier de pur raphia .. **35** fr.

NDRÉ GIDE.

PALUDES, version nouvelle, édition ornée de 6 lithographies en noir, par Roger de la FRESNAYE. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre.. **125** fr.

LA TENTATIVE AMOUREUSE, 8 aquarelles de Marie LAURENCIN, gravées sur bois en couleurs par J. GERMAIN. 1 vol in-4° couronne, tiré à 400 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. **160** fr.

GOGOL.

LES VEILLÉES DU HAMEAU, traduit du russe par S. LEWITZKA et Roger ALLARD. 64 bois, un frontispice gravés par S. LEWITZKA. 1 vol. de 346 pages, tiré à 1.310 ex. 12 sur Chine .. **125** fr. — 40 sur Hollande .. **75** fr. — 1200 .. .. **25** fr.

ROSPER MÉRIMÉE.

THÉATRE DE CLARA GAZUL, texte revu sur les éditions originales huit hors-textes et trente-deux vignettes par J.-L. GAMPERT. Un vol. in-16 coquille, 400 pages, tiré à 20 ex. sur Japon .. .. **200** fr.
300 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. **125** fr.

VARISTE PARNY.

LES CHANSONS MADÉCASSES, traduites en français, gravures en couleurs par J.-E. LABOUREUR. 1 vol. in-18 jésus, tiré sur papier teinté pur chiffon .. .. **45** fr.

ERNAND DE ROJAS.

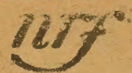
LA CÉLESTINE, traduction Germond de LAVIGNE, revue et corrigée par un licencié castillan, gravures sur cuivre et vignettes gravées sur bois par D. GALANIS. 1 vol. in-8° coquille, tiré à 300 ex. sur vergé teinté Lafuma-Navarre.. .. .. **150** fr.
15 ex. accompagnés des suites en deux états des gravures de GALANIS .. .. **250** fr.

NDRÉ SALMON.

LE CALUMET, édit. définitive avec poèmes nouveaux. 60 bois par André DERAIN. 1 vol. in-16 raisin, tiré à 750 ex. sur papier vélin blanc Lafuma-Navarre .. .. **35** fr.

NDRÉ SUARÈS.

LE BOUCLIER DU ZODIAQUE, 17 compositions en 4 couleurs, par GALANIS. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. .. **100** fr.

 ÉDITIONS ILLUSTRÉES

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

désire recevoir

AUTEURS	TITRES DES OUVRAGES	ILLUSTRATEURS	NOMBRE D'EXEMPL[AIRES] sur (1)	sur (1)	sur (1)
G. DE BRÉBŒUF..	**La Gageure**	D. GALANIS.	....	....	....
PAUL CLAUDEL..	**Corymbe de l'Automne**	A. LHOTE	....	....	....
PAUL CLAUDEL..	**Verlaine**..	A. LHOTE	....	....	....
M. DESBORDES-VALMORE	**La Jeunesse de Marceline**	CH. GUÉRIN	....	....	....
DIDEROT	**Supplément au Voyage de Bougainville**	J.-E. LABOUREUR	....	....	....
G. DUHAMEL.. ..	**Trois journées de la Tribu**	M. DE VLAMINCK .	....	....	....
G. DUHAMEL.. ..	**Carré et Lerondeau**..	DESLIGNIÈRES.. ..	....	....	....
F. FLEURET	**Friperies**	R. DUFY.	....	....	....
A. GIDE.	**Paludes**	R. DE LA FRESNAYE	....	....	....
A. GIDE.	**La Tentative amoureuse**	MARIE LAURENCIN	....	....	....
N. GOGOL..	**Les Veillées du Hameau**	S. LEWITZKA	....	....	....
P. MÉRIMÉE	**Théâtre de Clara Gazul**	J.-L. GAMPERT ..	....	....	....
EV. PARNY.	**Les Chansons madécasses**	J.-E. LABOUREUR.	....	....	....
F. DE ROJAS	**La Célestine**	D. GALANIS.	....	....	....
A. SALMON	**Le Calumet**.	A. DERAIN..	....	....	....
A. SUARÈS.	**Le Bouclier du Zodiaque**	D. GALANIS.	....	....	....

Ma commande s'élève à la somme de ....
.... que veuillez trouver en un mandat (2) — chèque ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

A ...., le .... 19..

(Signature.)

(1) Consulter le détail des tirages sur la feuille d'annonces N° 27
(2) Rayer les indications inutiles.

nrf VIENT DE PARAITRE

PIERRE JEAN JOUVE

PAULINA 1880

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. . . . . **9** fr

PAULINA, histoire italienne qui se passe entre 1850 et 1898, est l'histoire d'un être intérieur, condamné à lui-même.

Pécheresse, mystique, meurtrière et enfin mystérieusement décolorée, Paulina est partout objet de scandale. Le meurtre ni la pénitence ne parviennent à donner un sens à sa vie. L'étrange survie des dernières années n'apporte pas l'explication de sa conduite.

Paulina suit le « chemin d'avanie » qui peut seul briser l'intolérable réalité de ce monde. Telle est du moins la conclusion qui se peut tirer du récit dramatique, et passionné, de sa vie.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINAL UNE ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EX PLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EX PLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

Notice bio-bibliographique :

PIERRE JEAN JOUVE, né en 1887. Poète. Formation d'après Mallarmé et R baud. Première période de travail sous l'influence whitmanienne. Pendant la guerr **VOUS ÊTES DES HOMMES** (1915) *et* **TRAGIQUES.** *Ouvra récents :* **PRIÈRE** (Librairie STOCK) *et* **LES MYSTÉRIEUSES NOC** (Librairie STOCK). *Avec ce dernier livre une « vita nuova » commence.*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI



PIERRE BOST

PRÉTEXTAT

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE. 9

... Où *Comment l'esprit vient parfois à q n'en avait guère.* Qui en avait si peu, c'ét Prétextat Hauchecorne, patron du seul hôtel de Bouville, fainéant et ivrogne, laissant toute la charge de la maison à sa femme. L'année où ses fidèles habit le trahiront pour pique-niquer tout l'été dans deux villas jumelles, la méchance contrairement au dicton et le dépit aidant, le rendra moins bête : un so travail tendra son esprit tout entier vers une vengeance longuement médi et par surcroît le rustre deviendra en quelques semaines le vrai chef du pays révolte contre les Parisiens.

Les péripéties de cette lutte, qui met aux prises dans les plus beaux paysa du monde, « Normandie incroyable et diverse, Normandie vigoureuse et de rable », les paysans et les « étrangers », dénote un observateur presque sa cruauté sinon sans malice, et que l'unanisme a touché : antagonisme des de groupes d'abord, puis la défaite des touristes, leur effacement enfin devant l premières menaces de la mauvaise saison qui les renvoient, encore plus sûreme que la cabale de Prétextat, à leurs soucis mondains.

Après la légère fièvre éruptive qu'il a faite, le village de son côté repren son calme et se rendormira dans son cocon de pluie. Il ne restera plus aux uns aux autres qu'un souvenir, diversement coloré, de cette aventure où l'on même, un jour, paraître la rubiconde maréchaussée... « *Maître Pandore, gendarme superbe* »... Avez-vous jamais chanté cela, toute une bande de filles garçons bras-dessus bras-dessous, en dévalant des falaises?... si oui, cherchez peu, pour voir, Bouville, Sieuville et Crépetot, cherchez dans vos souvenirs, et, sur la carte, du Tréport jusqu'à Sainte-Adresse, — vous ne lirez pas cette histo de vacances sans vous sentir jeunes, joyeux, en même temps mélancolique

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION GINALE" UNE EDITION SUR VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES 100 EXEMPLAIRES IN-4º TELLIERE SUR PAPIER VERGE DE PUR LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FR ÇAISE". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS

DU MÊME AUTEUR :

HERCULE ET MADEMOISELLE. Un vol. 7

NRF POUR PARAITRE EN DÉCEMBRE

PAUL CLAUDEL

FEUILLES DE SAINTS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. 9 f..

Ce titre emprunté à l'imagerie populaire d'Epinal désigne un certain nombre de figures épiques qui dominent l'histoire et la spiritualité française. C'est une sorte d'allée à travers la légende de monuments poétiques.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FI.. 350 EXEMPLAIRES ET 80 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ .. PUR FIL LAFUMA. TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCR..

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

Corona Benignitatis Anni Dei, in-18 .. .. 9 fr.
Cinq Grandes Odes, in-18 .. .. 9 fr.
Deux poëmes d'Eté, in-18 .. .. 9 fr.
Trois poëmes de guerre, in-8 .. *épuisé*
Autres poëmes durant la guerre in-8 .. .. 7.
La Messe là-bas, in-8 .. .. .. 7.
Poëmes de guerre, in-18 7
Poëmes, de COVENTRY PATMORE, in-18. *Trad. de l'anglais par P. Claudel.* *ép..*

THÉATRE

L'Annonce faite à Marie, mystère en 4 actes et un prologue, in-18 .. 9 fr.
L'Otage, drame en 3 actes, in-18 .. 9 fr.
Le Pain dur, drame en 3 actes, in-18. 7.50
L'Ours et la lune, farce pour un théâtre de marionnettes, in-18 .. 7.50
Le Père humilié, drame en 4 actes, in-18 .. .. 7..
Les Choéphores, in-4°. *Traduit du grec, par Paul Claudel* .. .. .. 7..
Les Euménides, in-4°. *Traduit du grec, par Paul Claudel* .. .. .. 7..

MORCEAUX CHOISIS

Un vol. in-18 .. .. 12..

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "

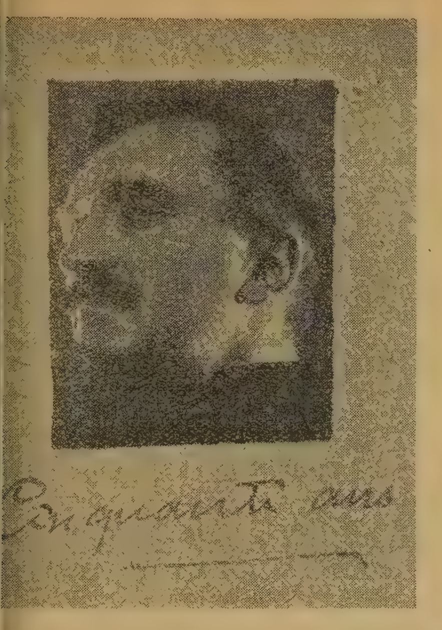
Ode Jubilaire, *pour le six centième anniversaire de la mort de Dante,* avec un portrait de l'auteur en lithographie, par Raoul Dufy, 1 vol. in-16 jésus. 2..
Un coup d'œil sur l'âme japonaise, avec un portrait par Foujita. e..

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Protée, ouvrage orné de 27 bois gravés et dessinés par Daragnès. 1 vol. in-4° couronne, tiré à 300 ex., sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. *épuisé*
L'Homme et son désir .. .. .. *épuisé*
Corymbe de l'Automne, par Francis Thompson, *traduit de l'anglais par Paul Claudel,* ouvrage orné de 12 bois et un cul-de-lampe dessinés et gravés par André Lhote .. .. 40 fr.
Verlaine. Poëme, édit. originale, orné de 12 grav. sur bois par André Lhote. 3..
Sainte Geneviève, Poëme, édition originale, ill. de 24 figures aux deux encres, gr. sur bois suivant le procédé japonais par Boukötou Igami, d'après les originaux dessinés, sur les idées de l'auteur, par Mme Audrey Parr. Titres et « Explicit » gr. sur bois par Mme Raymond : justificat. par Tomita Keïssen. ..

NRF ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI..

nrf Pour paraître au début de Décembre



PAUL CLAUDEL

MORCEAUX CHOISIS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. .. **12 fr.**

Les étapes d'une grande carrière d'action, de pensée et de poésie poursuivie pendant 35 ans à travers toutes les régions de la géographie, de la théologie, du sentiment, de l'imagination, de la fantaisie et de l'histoire.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE ɪɴE EDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 200 EXEMPLAIRES ET 5 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGE DE PUR FIL AFUMA. TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIEREMENT SOUSCRITS.

NOTE BIOGRAPHIQUE

CLAUDEL (Paul-Louis-Charles-Marie), né le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois, etit village de 300 habitants du département de l'Aisne, dont son grand-oncle fut curé. Origines de amille : du côté paternel, La Bresse (Vosges) ; du côté maternel, Goudelancourt, près Notre-Dame-de-iesse. Fils d'un Conservateur des hypothèques, passe son enfance à travers une série de petites villes, 'ar-le-Duc, Nogent-sur-Seine, Wassy, Rambouillet, Compiègne. Sa famille se transporte en 1882 à 'aris, où sa sœur Camille étudie la sculpture avec Rodin comme professeur. Etudes à Louis-le-Grand 3urdeau, professeur de philosophie), puis à l'Ecole de Droit et à l'Ecole des Sciences Politiques. Conversion 1 1886. En 1890, admission au concours des Affaires étrangères. Amitié avec Marcel Schwob, Jules enard, Pottecher, Léon Daudet. Fréquentation de Stéphane Mallarmé. Départ pour les Etats-Unis 893). Consul suppléant à New-York. Gérant du Consulat de Boston (1894). Retour en France et départ our la Chine (1895). Shanghaï puis Foutchéou (signature du contrat de l'Arsenal), puis Hank'eou (le hemin de fer), puis de nouveau Foutchéou. Retour en France par la Syrie et la Palestine (1900). Séjour hez les Bénédictins à Ligugé. Second départ pour la Chine (1901). Foutchéou, voyages au Japon et en ndo-Chine. Retour en France. Mariage avec Reine-Sainte-Marie Perrin, fille de l'architecte de Fourières. Troisième départ pour la Chine (1906). Pékin et Tientsin. Retour en France par le Transsibérien 909). Prague. Consul général à Francfort (1911), à Hambourg (1913). Expulsion par les Allemands u moment de la guerre. Retour en France par la Suède, la Norvège et l'Angleterre. Les Allemands nvahissent le département de l'Aisne. Bordeaux, puis Paris. Mission économique en Italie (projet du hemin de fer du 45° parallèle). Ministre plénipotentiaire à Rio de Janeiro (avec Darius Milhaud omme secrétaire) (1917). Signature du Convenio pour l'achat de 30 bateaux allemands et d'imporantes quantités de café et marchandises diverses. Retour en France en 1919 par les Antilles et New-York. Ministre plénipotentiaire à Copenhague (1920). Membre de la Commission du Slesvig. Ambassaeur au Japon (1921-1925). Cinq enfants.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE — 12e ANNÉE
DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE (1919-1925)
Directeur : GASTON GALLIMARD — Rédacteur en chef : JEAN PAULHAN
PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
publiera dans ses prochains numéros :

FRAGMENTS, par PAUL VALÉRY
WERTHER, par ANDRÉ MAUROIS
PREFACE A L'ANABASE, par VALERY LARBAUD
LETTRE OUVERTE SUR L'EXOTISME, par LÉON-PAUL FARGUE
GRIBOUILLE OU LES GANTS BLANCS, par MAX JACOB
ORIENT-OCCIDENT, par P. MASSON-OURSEL
ÉTUDES POUR "LES IDEES ET LES AGES", par ALAIN
FRAGMENTS, par ROSANOW, Trad. et Introd. par B. de Schlœzer
LA PETITE ROUSSE, par FRANZ HELLENS
PRUDENCE HAUTECHAUME, par MARCEL JOUHANDEAU
HERAULT DE SECHELLES et *LA THÉORIE DE L'AMBITION*
par JEAN PRÉVOST
LE MAUVAIS GARÇON, par HENRI POURRAT
POÈMES de GUILLAUME APOLLINAIRE, ODILON JEAN-PERIER
CONTES ET NOUVELLES, par GEORGES DUHAMEL, J. GREEN
VALERY LARBAUD, FRANÇOIS MAURIAC,

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN.. .. .. **42** FR. — SIX MOIS.. .. .. **23**
AUTRES PAYS : UN AN.. .. .. **50** FR. — SIX MOIS.. .. .. **27**

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. .. **85** FR. — AUTRES PAYS **100**

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE. .. .. **4** FR. **25** — AUTRES PAYS.. .. .. **4** FR.

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Compte ch. postal 169.33
Adresse Télégr. : ENEREFENE PARIS
Registre du Commerce de la Seine : N° 35.806

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * UN AN / SIX MOIS à l'édition * ORDINAIRE / DE LUXE
de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1er 192
* Ci-joint mandat — chèque * de . . . . * **85** fr. ; **100**
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de **42** fr. ; **50**
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de **23** fr. ; **27**
(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 2 fr. 25 pour frais de recouvrement)

A .... le .... 192 ....

Nom .... *(Signature.)*

Adresse ....

.... ** Rayer les indications inutiles*

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A MONSIEUR LE DIRECTEUR
DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — PARIS, 3, RUE DE GRENELLE (6e)

" Les Documents Bleus "

N° 22

HENRI VONOVEN

La belle affaire

Un volume in-16 double-couronne .. .. 9 fr.
60 exemplaires sur pur fil .. .. 25 fr. (*souscrits*)

EXTRAITS DE PRESSE

M. HENRI VONOVEN, sous le titre de *LA BELLE AFFAIRE*, expose quelques procès célèbres en une suite de chapitres qui sont des modèles de clarté, de précision, de relief... Le livre de M. Vonoven est plein de bons et salutaires enseignements.

Louis Laloy, *Comœdia*, 22-10-25.

M. VONOVEN, seul à ma connaissance, réussit bien la « cause célèbre ». C'est qu'il a du talent. Et quels sujets !

Jacques Boulenger, *L'Opinion*, 24-10-25.

Avec M. HENRI VONOVEN ce n'est pas un compte rendu sténographié des débats, mais un choix, une analyse, et cette curiosité passionnée sur les misères et la psychologie des accusés... A lire — ou à relire — avec la mélancolie qui convient, aujourd'hui que la chronique judiciaire est à l'agonie, remplacée par l'information.

Les Treize, *L'Intransigeant*, 31-10-25.

... pages où sont croquées, dans leur impressionnante vérité, tant de vivantes tragédies... courts récits qui sont des modèles d'exposition claire et précise.

Jacques Patin, *Le Figaro*, 31-10-25.

Impassible et souriant, attentif et précis, VONOVEN ne perd rien des gestes ou des mots, prend des notes rapides et rédige ensuite avec un souci d'exactitude dont il ne se départit jamais. Ses articles courts, ramassés, pleins de détails indiqués souvent d'un seul mot, sont des modèles du genre. Qu'il s'agisse d'intérêt, de passion ou de politique, quelques pages lui suffisent à donner la figure vraie des personnages et à représenter exactement l'affaire.

Maurice Garçon, *Journal des Débats*, 30-10-25.

Ces pages valent surtout par leur précision, par leur rapidité, par leur netteté agréable. C'est une utile contribution à l'histoire des mœurs judiciaires de la Troisième Républque.

Maurice Betz, *Strassburger Neue Zeitung*, 26-10-25.

M. HENRI VONOVEN est un historien.

Le Sagittaire, *Le Soir*, 1-11-25.

Un journaliste de la grande école... un grand chroniqueur judiciaire .. un grand écrivain...

Gaston Leroux, *Les Nouvelles Littéraires*, 7-11-25.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

LUC DURTAIN

CONQUÊTES DU MONDE

MA KIMBELL

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE 7.50

EXTRAITS DE PRESSE (*suite*)

On pourrait nommer les romans de la série *Conquêtes du Monde* des films d'âme. Le dernier, *MA KIMBELL*, mérite sans nul doute cette désignation. Ce que ses héros conquièrent, c'est moins le monde que leur moi. Ce qui est admirable chez des écrivains de la qualité de DURTAIN (et de Duhamel) c'est qu'ils s'entendent à faire des héros avec des hommes devant lesquels les autres passent sans s'arrêter. Ils y découvrent un monde ; le leur et celui du lecteur... Pas de trace de fausse sentimentalité. La création d'images est frappante chez Durtain comme chez Morand. Ses comparaisons, ses métaphores, il les sort « vivement du chapeau » : elles étincellent et brillent... Une vie admirable commande la phrase et le mot.

WILHELM FRIEDMANN, *Leipziger Tageblatt*, 26-7-25.

Jeunesse du héros, avidité et ingénuité des sensations qui le traversent ; exceptionnelle intensité des paysages méridionaux qui se succèdent dans le champ de son regard, au vent de la course ; imprévu cocasse et charmant des mille incidents qui corsent le voyage ; trouble arrière-plan de regret et de honte inavouée, dont maint détail aigu se projette brusquement à la surface de la mémoire : tout cela fait de *MA KIMBELL* un splendide poème pénétré de parfums, bruissant de brises et tout battant au sang jeune de l'audace et de l'aventure.

Enfin il y a cette *KIMBELL* elle-même, au cœur infatigable et aux muscles d'acier. Et, de toutes les originalités, de toutes les admirables créations poétiques que contient ce livre, celle-ci n'est pas la moindre.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 22-6-25.

Voici un livre intéressant et original, de la plume d'un écrivain très doué. L'auteur de *MA KIMBELL* a très heureusement décrit et analysé la nouvelle sorte d'impression qui est le bénéfice de la nouvelle façon de voyager. Dans le tourbillon et la vitesse, il sait indiquer les lignes immobiles du paysage, les touches de couleur, la taille sans cesse changeante de tous objets.

C'est une heureuse tentative d'une sorte d'art neuf, dans lequel l'auteur a combiné de façon adroite et pleine de goût le sens classique de l'harmonie et de la mesure, avec les méthodes ultra-modernes des écrivains les plus avancés.

EUGÈNE ROSETTI, *Chicago Tribune*, 17-8-25.

Ses visions des hommes et des choses sont agrandies par la puissance de sa vie intérieure. Et elles se présentent alors à nous comme des conceptions lyriques de grand style... *MA KIMBELL*, récit mi-scientifique, mi-sportif : connaissance de la morale contemporaine.

J. J. VAN DOOREN, *Midi*, Bruxelles, 22-5-25.

Dans l'ensemble, un livre très adroit qui semble donner un sérieux et sûr tableau d'une sorte de mentalité qui, insensiblement, devient universelle.

Telegraaph, Amsterdam, 18-8-25.

Thème sportif qui semblerait pouvoir se transporter à l'écran, mais où on ne trouverait plus alors ce que le livre suggère avec tant de force, en une série d'images exactement comparables aux explosions de la *KIMBELL* à toute vitesse.

Livre si neuf de ton, si sainement français : conçu avec un sentiment épicuréen qui se manifeste en une expression vive, à saveur populaire — innovation parmi les jeunes écrivains entre lesquels se détache si considérablement LUC DURTAIN.

ENRIQUE DIEZ CANEDO, *El Sol*, de Madrid, 25-8-25.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

ERNEST TISSERAND

UN SECOND CABINET DE PORTRAITS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE **7.50**

EXTRAITS DE PRESSE

Talent singulier de M. TISSERAND, inventeur d'hommes... Ce *CABINET DE PORTRAITS* on le referme en frissonnant, comme la femme de Barbe-Bleue referma le cabinet interdit où pendaient des cadavres. ROBERT KEMP.

Cet écrivain offre l'intérêt d'être simultanément un narrateur et un philosophe. Il n'est pas une de ses nouvelles qui ne soit un portrait et pas un de ces portraits qui ne soient un embryon de roman.
LOUIS DE GONZAGUE FRICK, *Comœdia*, 10-10-25.

J'ai beaucoup aimé l'originalité des portraits que nous trace M. ERNEST TISSERAND. Les types humains y sont dessinés avec beaucoup d'art et de vérité artistique et M. Tisserand sait mêler à la réalité un sens du mystère qui donne à ses récits un savoureux attrait. LOUIS PAYEN, *La Presse*, 29-9-25.

Ce que j'aime surtout dans ERNEST TISSERAND, c'est l'impression de belle santé que donne son écriture musculeuse et aérée.
ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 8-9-25.

M. TISSERAND rêve sans cesse, par amour des hommes, aux moyens les plus propres à les secouer sur leur litière. Le paradoxe, l'anarchisme, la férocité, ne recouvrent chez lui que le songe d'un ordre impossible où il n'y aurait nul besoin de tout cela, où il n'y aurait place que pour la sympathie. On croit trouver un dilettante, un observateur truculent, un montreur de marionnettes bouffonnes ; et pas du tout : au fond l'on découvre un poète presque trop subtil, un ami désespéré de l'impossible, un évadé perpétuel de l'ignoble vérité.
ANDRÉ THÉRIVE, *L'Opinion*, 3-10-25.

Une vingtaine de portraits, aussi originaux, aussi verveux, aussi ingénieux et pessimistes. LUCIEN WAHL, *L'Information*, 15-9-25.

Nous n'avons à craindre aucune déception avec un écrivain qui sait si bien équilibrer ses hardiesses d'artiste moral et une juste mesure du ton et des développements.
MAXIME REVON, *Les Nouvelles Littéraires*, 19-9-25.

Tous ces personnages hallucinants ont les teintes de la vie. On devine qu'ERNEST TISSERAND les a peints avec indulgence et pitié. Mais comme beaucoup de grands sensibles, il cache soigneusement sous le sarcasme et l'ironie, sa tendresse humaine.
MICHEL CORDAY, *Le Progrès Civique*, 3-10-25.

Qu'il en convienne ou non, l'auteur est un classique de la meilleure lignée.
NONCE CASANOVA, 1-10-25.

Chaque personnage de cette galerie est un visionnaire..., ils nous ressemblent tous, à cela près que les velléités que nous refoulons peureusement dans l'ombre inconsciente se développent sans obstacle au vide de leurs cœurs, fleurissent en rêveries enchanteresses et même portent leurs fruits d'actions interdites. Portraits d'une vérité saisissante, d'un charme pathétique. LOUIS LALOY, *L'Ère Nouvelle*, 9-11-25.

C'est une âme gémissante qui se plaint en ces pages, où le lyrisme se discipline, la violence s'harmonise et où la langue ne risque à être classique, ni froideur, ni rigidité. GONZAGUE TRUC, *L'Avenir*, 9-11-25.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

NRF ***POUR PARAITRE EN DÉCEMBR***

COLLECTION D'ANAS

PROPOS, ANECDOTES ET VARIÉTÉS RECUEILLIS PAR

LÉON TREICH

N° 8

L'ESPRIT D' AURÉLIEN SCHOLL

UN VOLUME IN-24 .. .. **5** fr.

Il a été tiré de cet ouvrage, le 8e de la Collection d'Anas, 65 exemplaires sur vélin de chiffon rose des papeteries Lafuma Navarre, dont 15 hors commerce, marqués de A à O, et 50 exemplaires, numérotés de 1 à 50 .. **20**

On a beaucoup parlé d'Aurélien Scholl ces mois derniers, les uns pou exalter les ripostes jadis célèbres du spirituel chroniqueur, les autres pour e faire remarquer l'artificiel. Comme si presque tous les mots d'esprit n'étaien pas artificiels ! Artificiels comme cette mousse de champagne, pétillante e fragile à quoi on les compare souvent, — et savoureux comme elle.

Que valent — à trente et quarante ans de distance — les mots de celui qu fut le plus redouté des faiseurs d'épigrammes et le plus brillant des boulevar diers ? Lecteurs, à vous de prononcer...

POUR PARAITRE, un volume par mois, chacun .. .. **5** f

HISTOIRES POLITIQUES, SPORTIVES, GAULOISES, MÉDICALES, etc..., etc. ., etc...

L'ESPRIT DE GEORGES FEYD BERNARD SHAW, MAURICE DONNA FORAIN, etc..., etc..., etc...

NRF ***ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI***

nrf EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection " LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX "

Sous la direction de Mr Roger Allard

(couverture gris clair)

Petits volumes d'un format élégant et pratique indispensable à quiconque veut se tenir au courant de l'art de notre temps.

No 1. **HENRI MATISSE,** par Marcel Sembat.
No 2. **CHARLES GUÉRIN,** par Tristan Klingsor.
No 3. **LUC-ALBERT MOREAU,** par Roger Allard.
No 4. **JEAN PUY,** par Michel Puy.
No 5. **EMILE-OTHON FRIESZ,** par André Salmon.
No 6. **JEAN MARCHAND,** par René Jean.
No 7. **M. DE VLAMINCK,** par Francis Carco.
No 8. **GEORGES ROUAULT,** par Michel Puy.
No 9. **MAURICE UTRILLO,** par Francis Carco.
No 10. **MARIE LAURENCIN,** par Roger Allard.
No 11. **A. DUNOYER DE SEGONZAC,** par René Jean.
No 12. **A. MARQUET,** par François Fosca.
No 13. **R. DE LA FRESNAYE,** par Roger Allard.
No 14. **SUZANNE VALADON,** par René Rey.
No 15. **ANDRÉ DERAIN,** par André Salmon.
No 16. **PICASSO,** par Pierre Reverdy.
No 17. **MAURICE DENIS,** par François Fosca.
No 18. **M. ASSELIN,** par Francis Carco.
No 19. **PIERRE BONNARD,** par Claude Roger-Marx.
No 20. **YVES ALIX,** par Roger Allard.
No 21. **ODILON REDON,** par Claude Roger-Marx.
No 22. **CLAUDE MONET,** par Florent Fels.
No 23. **MARCEL GROMAIRE,** par Jean Cassou.
No 24. **PIERRE LAPRADE,** par Edmond Jaloux.

haque volume in-16 raisin.. .. .. **4.25**

N PRÉPARATION : **GALANIS,** par Georges Gabory.

Collection " LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX "

(couverture gris bleu)

No 1. **DESPIAU,** par Claude Roger-Marx.
No 2. **JOSEPH BERNARD,** par Tristan Klingsor.
No 3. **E.-A. BOURDELLE,** par François Fosca.

naque volume in-16 raisin.. .. .. **4.25**

N PRÉPARATION : **POMPON,** par Des Courières.

est tiré de chacun des ouvrages 215 exemplaires numérotés (dont 15 hors commerce). Le texte sur papier pur fil Lafuma. Les reproductions sur beau papier couché, avec une épreuve sur chine du portrait signé par l'artiste .. .. **10** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

OEUVRES DE PIERRE HAMP

"LA PEINE DES HOMMES"

Rail
Un vol. in-18 .. .. **10 fr.**

rée Fraîche, Vin de Champagne
Un vol. in-18 .. .. **9 fr.**

nquête
Un vol. in-18 .. .. **7.50**

Travail invincible
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

s Métiers Blessés
Un vol. in-16 .. .. **12 fr.**

Victoire Mécanicienne
Un vol. in-16 .. .. **9 fr.**

s Chercheurs d'Or
(PRIX LASSERRE 1920).
Un vol. in-18 .. .. **9 fr.**

Cantique des Cantiques
2 vol. in-18 .. .. **18 fr.**

Nouvel Honneur
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

Lin
Un vol. in-18 .. .. **9 fr.**

---

eille Histoire
Un vol. in-18 .. .. **7.50**

ns, Première Série
Un vol. in-18 .. .. **10 fr.**

France, Pays Ouvrier
Un vol. in-18 .. .. **3 fr.**

ctoire de la France sur les Français
Un vol. in-18 .. .. **2.50**

ns, Deuxième Tableau
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf OEUVRES DE MARCEL PROU

PASTICHES ET MÉLANGES. 1 vol. in-16.. 12

LES PLAISIRS ET LES JOURS, avec une préface d'ANATOLE FRANCE. 1 vol. in-16 jésus.. 9

MORCEAUX CHOISIS .. .. en

CHRONIQUES .. .. en

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DU COTÉ DE CHEZ SWANN. 2 vol. in-16 18

A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS. 2 vol. in-16 (Prix Goncourt 1919) 1

LE COTÉ DE GUERMANTES I. 1 vol. in-16. .. 1

LE COTÉ DE GUERMANTES II. — SODOME ET GOMORRHE I. 1 vol. in-16 1

SODOME ET GOMORRHE II. 3 vol. in-16. 2

LA PRISONNIÈRE (SODOME ET GOMORRHE III) 2 vol. in-18 1

ALBERTINE DISPARUE. 2 vol. in-18.. .. .. .. s.

EN PRÉPARATION :

LE TEMPS RETROUVÉ.

nrf ***ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI***



EXTRAITS DU CAHIER B 1910 [1]

Tard, ce soir, brille plus simplement ce reflet de ma nature : horreur instinctive, désintéressement de cette vie humaine particulière. Drames, comédies, romans même singuliers et surtout ceux qui se disent « intenses ». Amours, joies, angoisses, tous les sentiments m'épouvantent et m'ennuient ; et l'épouvante ne gêne pas l'ennui. Je frémis avec dégoût, et la plus grande inquiétude se peut mêler en moi à la certitude de sa vanité, de sa sottise, à la connaissance d'être la dupe et le prisonnier de mon reste ; enchaîné à ce qui souffre, espère, implore, se flagelle à côté de mon fragment pur.

Pourquoi me dévores-tu si j'ai prévu ta dent ? Mon idée la plus intime est de ne pouvoir être celui que je suis. Je ne puis pas me reconnaître dans une figure finie. Et Moi s'enfuit toujours de ma personne que cependant il dessine ou imprime en la fuyant.

La « nature » — c'est-à-dire la donnée. Et c'est tout. Tout ce qui est initial. Tout commencement, l'éternelle donnée de toute transaction mentale, quelles que soient donnée et transaction, c'est nature, — et rien d'autre ne l'est.

1. Le *Cahier B 1910* doit paraître prochainement aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

Philosopher est possible à cause de l'impossibilité de noter les intuitions.

Si, quand le penseur parle de l'Etre — etc. — on voyait exactement ce qu'il pense à ce moment, au lieu de philosophie, que trouverait-on ?

Qu'est-ce que le Cogito ? Sinon tout au plus la traduction d'un intraduisible état ?

Il m'est parfaitement inutile de savoir ce que je ne puis modifier.

Le pouvoir et l'argent ont le prestige de l'infini. Parce que ce n'est pas telle faculté (de faire) (et de défaire) que l'on désire précisément posséder. Nul ne convoite une puissance définie : ni l'exercice du gouvernement comme profession régulièrement tracée, ni l'or comme valeur d'objets bien déterminés.

Mais c'est le vague du pouvoir qui fait mon désir, parce que je ne sais jamais ce que je pourrais venir à désirer. Je ne recherche pas ce qui est énumérable. Je veux acheter ce qui n'est pas dans le commerce.

C'est pourquoi tout le monde regarde le possesseur de ce pouvoir, toujours, en heureux joueur. Une chance est présumée à l'origine de toute grande fortune. Nul travail défini ne semble mener à cette propriété infinie.

Enfin, c'est l'idée de l'abus du pouvoir qui fait songer si intimement au pouvoir.

Le « génie » est une habitude que prennent certains.

On se tue, on se détruit tout entier pour ne pas savoir détruire précisément ce qui gêne, comme on brûle tout un

bosquet pour abolir quelque nid de bêtes que l'on ne sait seulement atteindre.

Si l'on pouvait exterminer telle idée radicalement — ou son pouvoir — le carnage de tout un homme serait inutile.

Je trouve curieuse cette idée de la religion : qu'une faute commise enlève le bénéfice de la pureté antérieure — comme *si* le mérite de « l'âme » avait subi une « transformation irréversible ». Et que le repentir et les formes obligatoires effacent, au contraire, tout un passé détestable, ce n'est pas moins étonnant.

D'où tirer la puissance de tel jour d'une vie sur les autres jours ? Celui qui est hors du temps, pourquoi donne-t-il cette prééminence, pour le mal ou le bien, au plus *récent* sur le plus *éloigné ?*

... De ces deux mortels l'un est sauvé, l'autre damné. Mais la vie de l'un est identique à celle de l'autre, prise en sens contraire.

La littérature est pleine de gens qui ne savent au juste que dire, mais qui sont forts de leur besoin d'écrire.

Qu'arrive-t-il ? On écrit ce qui passe, ce qui ne coûte rien et ne pèse rien. Mais à ces premiers termes, on substitue des mots plus forts, on les charge, on les affine.

Toute la vigueur s'emploie à ces substitutions, on monte à de singulières « beautés ».

Il faudrait que le système de ces substitutions soit ordonné.

Dans ma « Morale » si je m'amusais d'en faire une, on pourrait faire tout le *mal* que l'on voudrait à la condition expresse de l'avoir nettement voulu et prévu en tant que mal, sans rien s'être épargné de sa connaissance, étant des-

cendu soigneusement dans sa figure, dans ses conséquences probables, dans le *bien* que l'on pense en tirer, et considérant comme défendu absolu toute fissure pour le remords, tout ce qui me ferait ensuite vomir mon passé et souillerait le jour présent — le demain.

Fais ce que tu veux, si tu peux le supporter indéfiniment.

Le monde ne vaut que par les extrêmes et ne dure que par les moyens. Il ne vaut que par les ultras et ne dure que par les modérés.

Montre dans la même phrase son reflet, sa réponse, son néant, ses fondements.

Il y a un imbécile en moi et il faut que je profite de ses fautes. Dehors, il faut que je les masque, les excuse... Mais dedans, je ne les nie pas, j'essaye de les utiliser. C'est une éternelle bataille contre les lacunes, les oublis, les dispersions, les coups de vent. Mais qui est moi, s'ils ne sont pas moi ?

Le cyclone peut raser une ville mais pas même décacheter une lettre, dénouer ce nœud de fil.

Ce qu'on apprend, à lire les vrais écrivains, c'est des libertés.

On reçoit le langage anonyme et moyen, on le rend voulu et unique.

A lire les mauvais, on sent qu'il faut se gêner.

Il n'est pas de plus efficace, ni de mode plus beau de

guerre que de se faire semblable à l'adversaire, tellement que l'on puisse le dépasser dans sa propre nature, être plus lui que lui, et plus près que lui de son propre modèle.

Puis, il suffira d'anéantir cette effigie : et de vaincre en redevenant soi-même.

Chaque auteur contient quelque chose que je n'eusse jamais voulu écrire. Et moi-même.

Il ouvre la porte, me regarde. Il croit n'être pas ressenti, n'avoir fait du bruit que pour lui-même, et que je demeure seul dans mon livre.

Mais moi je le sens là, je me tiens et me laisse surveiller. Mais c'est moi qui l'observe et mon dos immobile ne le quitte pas...

Fruits ennemis.

L'arbre souffle des fruits si lourds qu'il ne peut les retenir : il les perd ou il se brise. Va-t-il gémir qu'il y a deux *arbres* en lui ?

Profiter de l'accident heureux. L'écrivain véritable abandonne son idée au profit d'une autre qui lui apparaît en cherchant les mots de la voulue, par les mots mêmes. Il se trouve devenu plus puissant, même plus profond par ce jeu de mots imprévu — mais dont il voit instantanément la valeur — c'est-à-dire ce qu'un lecteur en tirera —. C'est son *mérite*. Et il passe pour profond et créateur — n'ayant été que critique et chasseur foudroyant. C'est de même à la guerre, à la bourse.

Le « ton » d'un auteur est chose capitale. On voit tout

de suite par le ton à qui s'adresse-t-il : s'il se figure un auditoire sans réflexion, un peuple, un garçon superficiel qu'il faut éblouir, étourdir, remuer, — ou un défiant individu difficile à ouvrir — ou un de ces légers-profonds qui laissent tout dire, accueillent, saisissent, devancent, mais vite annulent tout ce qui fut écrit.

Les uns, dirait-on, ne songent jamais à la réponse silencieuse de leur lecteur. Ils écrivent pour les êtres béants.

... L'homme, le poëte, qui se livre le plus à l'inconscience, qui y trouve sa vigueur et sa « vérité », compte toujours de plus en plus sur la sottise de son lecteur.

L'homme est devant être dépensé : ou par les autres, ou par soi. Et c'est ce que l'on appelle sa *valeur*. Et ôtée cette valeur, l'homme n'est rien.

Teste chargé de liens.

« Je sais tant de choses, je me doute de tant de connexions, que je ne parle plus. Je ne pense même plus ; pressentant, dès que l'idée se lève, qu'un immense système s'ébranle, qu'un énorme labeur se demande, que je n'irai point jusqu'où je sais qu'il *faudrait* aller. Cela me fatigue en germe. Je n'aurai pas le courage d'entrer dans le détail de cet éclair qui illumine instantanément des années. »

L'homme n'est l'homme qu'à sa surface.

Lève la peau, dissèque ; ici commencent les machines. Puis tu te perds dans une substance inexplicable, étrangère à tout ce que tu sais et qui est pourtant l'essentielle.

C'est de même pour ton désir, pour ton sentiment et ta pensée. La familiarité et l'apparence humaine de ces choses

s'évanouissent à l'examen. Et si, levant le langage, on veut voir sous cette peau, ce qui paraît m'égare.

Ce qui m'entoure, ce que j'ai acheté, ce que j'ai écrit, ce que j'ai imprimé, mes enfants, mes livres, mon désordre ou mon ordre — tout ceci me ressemble plus que je ne me ressemble. A plus de stabilité et de figure que mon moment.

Ce sont les odeurs qui me donnent le plus fortement la sensation de l'insolite. C'est par elles que je me trouve dans une ville étrangère. Rien de nouveau dans les rues inodores : et si ma sensibilité olfactive vient à s'accroître, je me promène dans Paris comme un étranger.

Ce livre qui te semble si divers m'accable par sa monotonie. Il t'apparaît comme le monde varié. Mais moi je n'y déchiffre qu'une seule « figure » terriblement répétée. Elle digère tout le dictionnaire, sans doute ; mais elle est seule et toujours la même.

Penser ?... Penser, c'est perdre le fil.

Toute morale repose en définitive sur la propriété humaine de jouer plusieurs personnages.

Le désir doit faire son objet, tandis que bassement c'est l'objet qui se fait désirer.

Le bien et le mal intellectuels sont baptisés intelligence

et sottise ; et les « intellectuels » ont une conscience de ces qualités tout analogue à celle que les moraux ont du bien et du mal.

Là aussi, on se figure des justes et des réprouvés, des purs et des impurs. Mais il n'est plus question de liberté. Une seule fatalité règne. Une sorte d'inexistence relative punit les « méchants » de ce genre. Une sorte de multiplication de l'existence semble récompenser les « bons ».

« Ma réputation » ... Ma ré-pu-ta-ti-on ! dit ce niais, n'est-ce pas le triste effort que je me suis obligé de faire pour imiter l'image bête que vous faites de moi ? »

Pour les chrétiens.

La vraie Incarnation est ceci : l'être de Dieu, la présence divine, par l'activité du sens et de l'organe du divin, *s'expose dans le cerveau humain*, se met à la merci des accidents innombrables dont le cerveau est précisément le lieu, le théâtre, *l'auteur* approprié. Et tout balance le dieu dans ce Théâtre des Variétés.

Utilité du mystère.

Ce qui est clair ne résiste pas à l'angoisse.

Seules, d'obscures formules permettent l'espoir, dans les troubles, quand tout ce qui est clair est terrible ou nul.

Le désespoir vient de ne savoir que faire, mais une parole magique nous permet d'agir en la disant, sans savoir qu'elle sera inutile.

La « vérité », la découverte du nouveau est presque toujours le prix de quelque attitude anti-*naturelle*. La profonde réflexion est forcée. La remarque intempestive est souvent

féconde. Il faut faire ou subir violence pour voir mieux ou autrement. La simplicité si importante des notions est horriblement coûteuse.

Un navire : cela comporte et emporte tout ce qui peut conserver la vie humaine dans un milieu hostile.

« Soyons justes » ! Le seul catholicisme a approfondi la « vie intérieure », en a fait un sport, un culte, un art, un but — et a pu aboutir par une voie systématique, par des opérations définies, par l'usage réglé de tous les moyens, par éliminations, associations, progressions, périodes — à organiser, subordonner, diriger les formes mentales, à créer des points fixes dans le chaos. C'est ce qui m'a frappé dès le début de ma réflexion — vers les 19 ans, je crois. Ce labeur incessant par quoi l'être est *relié* une fois de plus — en lui gît le secret de la seule et véritable philosophie qui est de créer un ordre transcendant — je veux dire qui comprend tout — et de faire un monde —, d'absorber d'avance l'accidentel...

La grandiose Musique est l'écriture de l'homme complet.

L'ennui n'a pas de figure.

Il y a bien plus de chances pour qu'une rime procure une « idée » (littéraire) que pour trouver la rime à partir de l'idée. Là-dessus repose toute la poésie et particulièrement celle des années 60 à 80...

Quelle longueur doit avoir cet ouvrage ?

Il y a toujours deux facteurs indépendants.

Misères que le papier, l'encre, le verbe, la cadence. Ces riens plus durables que l'essentiel.

Dans l'essentiel, je trouve ordre et illumination, et ces dons s'opposent plus souvent qu'il ne serait désirable. Qu'importe un éclair tout bref ? Et qu'importe un demi-jour constant ?

L'homme est par sa structure obligé de se regarder comme tout.

Tout repose sur moi et je tiens à un fil. Cette vieille antithétique idée tire peut-être son pouvoir stupéfiant, son « sublime » empoisonné — de son incohérence *réelle.*

Le moderne se contente de peu.

Tu m'appelles doucement et par derrière moi.

Je pense à toi.

Je ne doute pas que cette pensée ne soit spontanée.

Ta voix est venue si facilement que j'ai cru penser à toi de moi-même. Elle n'a pas réveillé le chien de la porte. Je n'ai pas connu son bruit qui a pu agir sans être, mouvant silencieusement sa conséquence : une figure sans cause qui est la tienne.

Vers nulle origine lumineuse je ne me détourne. Il n'y a pas eu de signe et tu n'es pas à l'extrémité d'un regard.

J'ai cru à un hasard, à un désordre, à un événement intérieur inanimé. J'ai cru penser à toi par accident ou par

une mystérieuse et très délicate action, possible, si un certain vide se fait autour de ma pensée, si je me retire de tout le présent. Par la suite du jeu continuel de mes ressources, telle facette aura brillé.

Ainsi et de même, parfois je crois vouloir, et je me dresse, si l'ordre me vient sans désir.

Frapper quelqu'un, c'est se placer à son point de vue.

Le désir de « réalisme » conduit à chercher des moyens de plus en plus puissants de *rendre*.

Le rendu mène à la technique.

La technique mène à la classification, à l'ordre.

L'ordre mène au systématique, à l'exploration complète, à l'usage le plus étendu de tous les moyens, à leur liberté générale plus grande que toute chose réalisée.

Et parti du reproduire exactement quelque fait, on arrive à une sorte de gymnastique qui comprend le « faux » et le « vrai ».

Moi !... C'est-à-dire le Toi le plus constant, le plus obéissant, le premier éveillé et le dernier couché.

Tel regard d'un autre personnage est une pièce si exacte dans une vision interrogante, que je devine toutes les pensées et arrière-pensées de lui dont je suis capable ; comme si ce n'était qu'une clef m'ouvrant sur moi-même à mon sujet.

Tantôt le pays dans la fenêtre n'est qu'un tableau pendu au mur : tantôt la chambre n'est qu'une coque parmi les

arbres qui m'empêche de voir le tout, et non d'y être. Elle n'est qu'un accident de perspective comme une feuille cache un village.

Donner de la *valeur* à celui qu'on est, tel qu'on est, quel qu'il soit.

Il est certains phénomènes que nous avons élucidés de sorte satisfaisante.

Or les résultats de cette explication si clairs sont devenus habituels et indifférents.

Il est sûr que le même effet se produirait si nous possédions de bonnes réponses pour tous les autres problèmes non résolus.

Je crains le connu plus que l'inconnu.

L'homme intérieur ne peut se battre qu'avec soi-même ; et en fait, se bâtonne sous mille figures diverses. Si j'assomme idéalement l'adversaire, c'est moi qui me frappe.

« L'esprit » est si bizarre, si capricieuse fonction que l'on ne peut jamais décider si le manque de telle condition ou connaissance ne lui sert pas plus qu'elle ne le gêne.

... Avec une précision extrême, en parfaite connaissance de cause, au point le plus net entre les points nets, à la limite de la lucidité habitable, sentir et prononcer le : *Je ne sais pas — J'ignore* — et connaître ce moment comme véritablement le plus difficile, le plus parfait, le but par

excellence, le centre où l'esprit de l'humain peut et doit tendre de toutes ses forces, et d'où il est furieusement repoussé...

Idéal littéraire, finir par ne plus savoir mettre sur sa page que du « lecteur ».

Une religion fournit aux hommes des mots, des actes, des gestes, des « pensées » pour les circonstances où ils ne savent que dire, que faire, qu'imaginer.

La moyenne exterminée.

Le plus lâche et le plus courageux ont les mêmes chances de se sauver, plus grandes que celles des êtres médiocrement braves, médiocrement craintifs.

L'homme tend à nier ce qu'il ne *sait* pas affirmer (exprimer).

Le pouvoir sans abus perd le charme.

Etre dans le vrai, c'est-à-dire être au point *tout autour* duquel l'on ne peut plus que se tromper. Tout mouvement jettera dans le faux, et l'on se devra mouvoir nécessairement.

Paroles *inutiles* — servent au contraire à décharger l'homme et particulièrement le soulagent de mille possibilités qui meurent de s'exprimer ; et mortes, le chemin de l'idée nette est libre.

Le civilisé des villes immenses revient à l'état sauvage, c'est-à-dire isolé, parce que le mécanisme social lui permet d'oublier la nécessité de la communauté et de perdre les sentiments de lien entre individus, autrefois réveillés incessamment par le besoin. Tout perfectionnement du mécanisme social rend inutiles des actes, des manières de sentir, des aptitudes à la vie commune.

Certains donnent cours à leurs manies qu'ils connaissent — en les soulignant d'eux-mêmes, ce qui leur procure la satisfaction et de la manie et de l'amour-propre.

L'angoisse, revanche des pensées inutiles et stationnaires, et des va et vient que j'ai tant méprisés.

Angoisse, mon véritable métier.

Et à la moindre lueur, je rebâtis la hauteur d'où je retomberai ensuite.

... Le jour commence par une lueur plus obscure que toute nuit — Je le ressens de mon lit même. Il commence dans ma tête par un calme laissant voir toutes pensées à travers un état pur, encore simples, assoupies, distinctes : d'abord résignation, lucidité, bien-être comme dans un bain primitif. Le matin premier existe comme un uniforme son.

Bientôt tout ce que je n'ai pas fait et que je ne ferai jamais se dresse et me retourne dans mes regrets sur ma couche. Cela est fort, tenace et c'est clair comme la veille. Je sens terriblement le bête et le vrai de ces mouvements. Inutiles, véridiques, sont ces démonstrations fatigantes. Il faut se mettre debout et dehors, dissiper encore une heure dans les rues où s'ébranlent les ordures. Laisser même le supplice inachevé.

Le mal seul semble vrai. Le mieux devient signe du pire...

Douleur, Angoisse, — pleines de réserve — et vos résumés inexacts et vos affreux raccourcis et vos siècles et vos éclairs et toutes ces impossibilités invincibles et ces vérités écrasantes assénées à coups acharnés par la simple durée d'alors. Toujours neuf est le mal. Toujours jeune la douleur ; et la terreur, *vierge toujours.*

Il est impossible de dire au Monde, au Corps : je ne veux rien de toi, mais ne veuille rien de moi.

Tout à coup, par un mot d'imbécile, dans un miroir trivial, — on se fait l'effet de ce que l'on est.

Quelles grimaces, bonds, cabrioles et gloussements doivent faire dans leur chambre les ministres, les présidents, les rois pour venger leur système de cette longue contention qu'ils lui imposent !

Et celui qui s'écoute articulant de ces phrases trop grosses pour un individu, grevées de mots énormes, impossibles à penser, quelles bêtises intérieures se paye-t-il sous son manteau de bruit !

Quels rachats !

Chaque individu ne conçoit pas directement qu'il est homme, — nul n'est homme, — mais centre, but, base et fin de tout. — Pas plus qu'il ne peut comprendre qu'il doit mourir, il ne peut comprendre qu'il n'est qu'un détail.

Et enfin, il ne sait jamais ces choses que par notion.

L'esprit est hasard ? Je veux dire que le sens même du mot esprit contient entre autres choses toutes les significations du mot hasard. Les *lois* sont jouées, mimées par ce hasard. Mais il est plus profond, plus stable, plus intime que toute loi connue — consciente.

Les grands hommes meurent deux fois. Une fois comme hommes, et une fois comme grands.

Idole, tout ce qui dure, se survit, oublie ses conditions, s'imite, Amateurs de « belles choses », Voyeurs de l'objet et ignorants de sa vraie beauté qui est génération, conquête ; et pas pitié, pas bandelettes et préservation érudite.

Devenir idole est l'idole de tous les hommes distingués.

Inventer doit ressembler beaucoup à reconnaître un air dans la chute monotone de gouttes d'eau, dans les battements du train et les coups d'une machine alternative.

Il faut, je crois, un objet ou noyau ou matière — vague, et une disposition.

Il y a une partie en l'homme qui ne se sent vivre qu'en créant : j'invente, donc je suis.

La marche générale des inventions appartient à ce type général : une suite de déformations successives, presque continue de la matière donnée et au seuil — une perception brusque de l'*Avenir* de l'un des états.

Avenir, c'est-à-dire valeur utilisable, valeur significative, singularisée.

PAUL VALÉRY

CHANTS

I

Entends l'appel du mot au son magique : Asie
Qui vient furtivement par cette nuit d'été
Exciter à nouveau ta vieille nostalgie,
O cœur naguère encor épris du seul Léthé !

Quand pourrai-je baigner dans ton flot d'émeraude
Une brûlante chair, Indus, ou sur tes bords
Suivre d'un œil ravi les guirlandes de roses
Que le vol des flamants accroche au couchant d'or !

— Ah ! pas même le golfe où la perle sommeille
Ne saurait — ni Lahore et ses champs de lotus —
Effacer ce sourcil, hélas ! et cette oreille
Que je ne verrai plus !

II

Quoi ! tu portes les doigts encore à ta blessure,
Et le plectre d'ivoire en sera tout souillé !
O prêtre d'Apollon, as-tu donc oublié
Que pour toucher la lyre il faut une main pure !

III

Voici que le Bouvier dans la céleste plaine
Disperse son troupeau,
Et, non guidé, mon pas encore me ramène,
Sur le double coupeau.

Quelle est de cet attrait l'étonnante merveille ?
Je le sais et pourquoi
Sur ma couche, tandis que la terre sommeille,
Je ne puis rester coi.

O Nuit ! si de la voix qui m'entraîne et me presse
Tu reconnais l'appel,
Favorise l'amour que porte une déesse
A cet homme mortel.

IV

Ciel pourpre des nuits de Paris,
Quelle mélancolie
Tu verses à ce cœur épris
Que le souvenir lie !

Ecran des feux de mes vingt ans
Qui s'enfoncent dans l'ombre,
En ce soir linceul éclatant
Des morts que je dénombre.

V

De tout ce fol été, de tout ce grave automne
Ne puis-je retenir dans ma débile main
Un vestige — rameau, thyrse, fleur du chemin —
Dont encore un instant mon rêve se couronne ?
Paix ! indiscret songeur : Sais-tu pas que demain
Avril refleurira sur le seuil de ta porte ?
Laisse le vent d'hiver rouler les feuilles mortes.

VI

Le fleuve ce soir est nuancé
Gorge de pigeon,
L'île insigne à sa proue avance
Un pâle gazon.

Le beau pont mire en l'eau troublée
Ses vieux mascarons.
Ah ! mon Paris, proie assignée
Aux plus vils larrons,

Tu fais voir quand le soir caresse
Ton aimable front
Tant de dédaigneuse noblesse
Que le cœur se fond.

Pointe de la Cité.

VII

Cavale bondissant dans ce vert pâturage,
Charmante cavale aux beaux yeux,
Que j'aime ton ardeur et la grâce sauvage
Qui détend tes membres nerveux !

Ah ! dis-moi, lorsqu'Avril entraîne tes compagnes
Vers le hennissement des mâles d'alentour
Vos flancs distillent-ils encore l'hippomane
Que l'on mêle aux philtres d'amour ?

MAURICE CHEVRIER

ESSAI [1]

Et lorsque je me fus longuement lamenté, j'essayai *de vivre.*

Je voudrais que l'on m'excusât des pages que voici ; sans doute ai-je bien peu de titres à traiter les questions qu'on y verra soulevées ; si pourtant je m'y suis risqué, ce n'est point par orgueil, mais parce qu'elles sont au centre de ma vie. J'ai donc tenté de les aborder le plus sincèrement qu'il m'était possible de faire ; et voilà pourquoi d'abord je n'ai pas feint de parler au nom d'un groupe, quelque immodestie qu'il y ait (et j'en suis le premier gêné) à se proposer comme sujet de méditation.

Si du moins j'apportais ici une façon d'écrire ou de penser nouvelle, je me sentirais éloquent. Il m'est arrivé, l'an dernier, de publier dans cette revue un article sur un *nouveau mal du siècle* ; quelques mois après je rencontrai un jeune homme qui avait consenti à lire cet article, qui même, à ce qu'il me sembla, ne le désapprouvait pas tout à fait, et qui voulut bien me demander « où j'en étais ». Je lui répondis que je me le demandais moi-même chaque jour. « Quoi ! s'écria-t-il, depuis trois mois, vous n'avez pas encore changé d'état d'esprit, pas encore trouvé une voie nouvelle, tranchons le mot : une doctrine ! — Hélas, fis-je, contrit, pas encore. — Quoi ! ce tourment que vous décriviez, vous y êtes resté ! Depuis trois mois ! Eh ! mais savez-vous bien que vous êtes dans une mauvaise passe ? Si l'on a pu vous faire quelque crédit, c'est qu'on

pensait que vous alliez sortir de là. Il faut savoir changer de mode, il faut établir sa vie une fois pour toutes, il faut se reposer. Regardez autour de vous ; vous n'avez que l'embarras du choix parmi les écoles : il y a celle de Barrès, celle de Maurras, celle de Gide, le mysticisme, le surréalisme et même le néo-judaïsme. »

A la vérité notre temps est fertile en doctrines. La plupart d'entre elles doivent leur vogue à tel recoin de nous-mêmes : orgueil, goût du scandale, qu'elles ont l'adresse de ménager. Elles nous proposent d'agir autrement qu'on ne fit jusque-là, et séduisent pour autant notre désir un peu naïf de nouveauté. On y vient par snobisme ; on y reste par lâcheté. Elles ont presque toutes un caractère commun : c'est d'être fondées sur une seule partie de l'âme, mais de ne pas tenir compte des exigences de l'être entier. Presque aucune d'elles ne songe aux bouleversements que l'avenir peut faire surgir en nous ; conçues d'après un état d'esprit qui nécessairement doit changer, si elles n'ont point prévu ce changement : comment seraient-elles valables encore, dès qu'il est accompli !

Et sans doute je souhaite et recherche ardemment le calme. Ce n'est pas sans amertume que je me suis entendu reprocher de me complaire dans l'incertitude. Pour un peu de certitude, je donnerais de grand cœur les plus rares promesses d'une vie, et cette vie même. Mais si je cherche le calme au dehors, c'est le sommeil que l'on m'offre ; et si je le cherche en moi, je ne trouve que d'incessantes aspirations. Qu'il me soit donné de sortir de ce trouble intérieur, je n'hésiterai pas. Mais c'est à la fois le tourment et le réconfort de quelques-uns, que de ne pouvoir se mentir : je sais trop que ce trouble est l'essence même de ma vie, et qu'il existe en chaque homme, bien que chaque homme s'efforce à l'étouffer, pour espérer d'en goûter jamais l'apaisement. Même au ciel, dit Plotin, l'âme aspire encore.

Il existe en chacun de nous ; mais nous craignons d'y

porter notre esprit. Il en est de lui comme de la mort, à l'image de qui nous nous refusons, bien que tout nous incline à la considérer ; et c'est en quoi nous sommes semblables aux enfants qui ferment leurs yeux et leurs oreilles, pour ne pas voir ni entendre l'orage. Heureux si du moins nous pouvions effacer ce tourment ; mais il couve sous nos jours ensommeillés, et soudain il nous ravit en une telle détresse, que nous nous demandons quel est celui-ci qui logeait jusqu'alors au plus secret de nous-mêmes et qui nous emplit maintenant de sa présence désolée.

J'ai tenté naguère de trouver quelles étaient les causes de ce trouble : besoin d'absolu, besoin de tout remettre en question, besoin de ne rien accepter dont nous n'ayons reconnu la nécessité — et surtout le vide que laissa en nous la foi disparue. Toutes les *valeurs* se trouvèrent dépréciées, sans que nous pussions en créer de nouvelles. Sans doute faut-il joindre à ces raisons le trouble de notre époque : je suis devenu un adolescent pendant la guerre, je grandissais au milieu de la douleur d'un monde ; et la mort, je ne me la figurais pas sous un appareil mythologique, mais je la sentais gonfler chaque jour un peu plus la terre sur laquelle je marchais. Je me préparais moi-même à la souffrance, et je fis alors des réserves d'amertume pour ma vie entière. La paix vint, on ne mourait plus, on ne souffrait plus ; je me trouvai désorienté.

Ces raisons expliquent seulement comment le trouble de certains jeunes gens devint si violent. Elles ne sauraient expliquer ce trouble lui-même, qui est le propre de tout être animé et comme la rançon de la vie. C'est lui qui nous pousse de la tentative à l'accablement, lui qui nous fait chercher à sortir de lui-même, et qui, au seuil même de notre nouveau refuge, nous attend, nous désenchante et nous pousse plus loin.

Dois-je donc affecter, par pudeur ou, comme on dit, par virilité, de n'y point prendre garde ? C'est une néfaste

hypocrisie qui nous fait dissimuler ce qu'il est de bon ton d'appeler une tare, et l'on entend par tares presque tous les instincts profonds des hommes. J'ai toujours considéré avec étonnement la perfection que nous avons atteinte à laisser de côté toute préoccupation essentielle, pour ne parler, pour ne nous émouvoir que de conventions et d'artifices. Nous avons tellement l'habitude de jouer la comédie, que nous prenons notre rôle au sérieux, et si quelque voix discordante s'élève, rejetant les bienséances sociales, mais avide d'une bienséance véritablement humaine, il n'est pas assez de rires pour accueillir cet hurluberlu, cet « empêcheur de danser en rond ». S'il faut distinguer parmi les hommes ceux dont on rit et ceux qui en rient, et s'il me faut choisir, je me range sans balancer au côté des premiers. Rien ne saurait vraiment m'intéresser, qui ne m'apparaisse capital.

J'entends répéter chaque jour, et j'ai lu dans cette revue même : « A quoi bon reprendre des questions qu'on a maintes fois agitées pendant les siècles, sans parvenir à les résoudre ! Résignons-nous ; l'homme a ses limites : sachons les accepter. » Mais est-ce une raison parce qu'une pensée a déjà été exprimée, pour qu'à mon tour je ne l'accueille pas, pour que je ne l'exprime pas selon mes forces et les réactions qu'elle a trouvées dans mon esprit ? La première obligation vers laquelle je me sente entraîné, c'est d'être sincère avec moi-même, et j'y faillirais trop, si je négligeais de parti-pris des éléments qui en moi occupent une telle place.

Et, sans doute, l'homme a ses limites, mais il importe qu'il les connaisse et connaisse leur nature. Ce sont les mêmes lois que respectaient Socrate et les bourreaux de Socrate, les citoyens d'Athènes ; mais Socrate du moins savait pourquoi il les respectait.

Un critique parlait récemment des jeunes gens « qui ne peuvent écrire leur premier roman sans inventer une métaphysique » Ces jeunes gens ne sont blâmables que

pour autant que le sont leur roman et leur métaphysique ; ils le seraient encore peut-être s'ils agissaient ainsi sans y être obligés par leur propre nature. Mais je les loue de ne point se dérober à cette nécessité qu'ils sentent en eux. Il n'y a pas de base plus ferme à une vie, à une métaphysique, à une littérature même, que cette nécessité de l'être, et ce n'est pas d'autre chose que j'entends parler en ces pages.

Toute doctrine dont quelque côté est gratuit ne peut me satisfaire. Même si elle se fonde sur la sensibilité, elle a recours, pour se fonder, à la logique ; au nom de cette logique, j'ai le droit de poser un « pourquoi ? » après chacune de ses prescriptions. Et je sais bien qu'on ne peut imaginer une doctrine absolument logique ; mais que cette doctrine soit le plus qu'il est possible en harmonie avec toutes les parties de notre être, voilà ce que je puis exiger d'elle. Quand Barrès résout le conflit entre la sensibilité et l'intelligence en supprimant la première, on me permettra peut-être de ne point me contenter de cette solution trop arbitraire.

Car ce n'est pas une attitude, un amusement, un pis-aller que je crois devoir chercher en une doctrine, mais l'accomplissement le moins imparfait de ma destinée.

*
* *

Si vous demandez à un enfant pourquoi il veut aller au théâtre, ou en promenade, il y a fort à parier qu'il vous répondra, s'il est sincère : « Parce que cela me plaît. »

C'est une réponse sinon subtile, du moins fort significative.

En effet, si l'on n'admet pas une morale révélée (« ceci est bon parce Dieu a dit que c'était bon »), où prendra-t-on quelque assurance, sinon en soi-même ? Une action est bonne, parce que nous sommes portés à la faire. On va

voir qu'un tel sentiment conduit moins à l'anarchie qu'il n'y paraît d'abord.

Je me considère un instant avec mes tendances et mes ressources ; je perçois la ligne que j'ai suivie jusqu'à présent ; j'entrevois mes possibilités, ou du moins j'en tiens un large compte. Pourquoi gaspillerais-je quelqu'une de ces ressources ? Pourquoi favoriserais-je quelqu'une de ces tendances au détriment des autres ? Il m'apparaît que la conduite la plus simple, la plus sincère et la plus naturelle que je puisse tenir, c'est de conserver intégralement mes richesses et de réaliser, du mieux que je pourrai, mes possibilités. Il faut vouloir fortement sa destinée. — A cette proposition je ne sens s'élever en moi aucune objection ; elle ne quitte pas la réalité la moins niable ; elle me laisse assez de liberté, bref elle me respecte assez pour que je l'accueille.

Cette obéissance au vœu de mon être prend un caractère de logique qui va jusqu'à l'évidence. Mais voici que je suis entraîné à la considérer à peu près comme une obligation morale. Que je regarde en moi ou que je tente d'en sortir, je crois me sentir porteur d'un dépôt dont je suis responsable. J'ignore qui me confia ce dépôt et qui m'en imposera la justification ; mais il n'est presque aucune circonstance de ma vie où je n'aie deviné sa présence. C'est une présence qui va parfois jusqu'à l'accablement et au dégoût. Les jours ne nous paraissent pesants que parce que nous savons mal la supporter. Quand nous cherchons une religion, une morale, une doctrine, sans doute sommes-nous mus par un besoin de repos, mais nous le sommes surtout par le besoin de trouver une sauvegarde pour ce dépôt intérieur.

C'est pour lui que veillent, intriguent et combattent presque tous nos instincts. Il est dispensateur de nos joies et de nos dépressions, selon que nous l'avons favorisé ou lésé. Je ne décris pas ici une hypothèse poétique ; je parle d'un fait fondamental et si commun, que je crains qu'une évi-

dence trop grande en dissimule la vue. Il est, de nous, ce que nous voulons sauver (et parfois, jusque dans le suicide) ; ce qui nous donne une valeur à nos propres yeux ; ce que certains, le personnifiant et l'opposant au corps, appellent l'âme.

Ce dépôt intérieur, je me sens porté, je me sens presque obligé [1] non seulement à le conserver précieusement, comme la seule chose qui ait du prix pour moi, mais aussi à l'enrichir, de la même manière et suivant la même destinée que l'espèce humaine enrichit progressivement le maigre lot qui lui fut confié. Je tends sans cesse vers une richesse plus nombreuse, vers un jeu plus libre de mon esprit et de mon cœur, vers la plénitude de moi-même. Dira-t-on que c'est encore là une doctrine, et seulement une doctrine ? Je ne fais que suivre la loi et l'instinct de mon être comme de tout être vivant. — Je cherche avant tout à faire mon salut, et tout m'apparaît futile devant cette recherche.

J'examinerai maintenant comment je puis arriver à cet enrichissement. Tout ce qui est en moi a droit à la vie, tout, sauf ce qui pourrait m'apporter une mort dont la valeur serait moins grande que celle de ma vie. C'est donc par l'exaltation de toutes mes facultés, et c'est-à-dire d'abord en devenant le plus humain possible, que je réaliserai le vœu que je discerne en moi.

Par suite il m'est en premier lieu nécessaire de reconnaître les divers éléments qui me sollicitent à l'action. Qu'on appelle raison, intelligence, lucidité ou bon sens la faculté à laquelle j'aurai recours pour atteindre ce but, je dois reconnaître l'importance de son rôle.

Tout acte est bon, ai-je dit, par le fait même que nous sommes portés à l'accomplir. Mais à ce vœu immédiat de l'être, s'oppose souvent son vœu réel [2]. Un acte en lui-

1. Je dis *presque*, car s'il peut y avoir une obligation morale absolue, ce n'est que dans un système religieux.

2. Voici un exemple choisi parmi les plus vulgaires. Un homme brûlé par la soif s'arrête devant une source ; il va boire : c'est le vœu

même n'a pas besoin de justification ; mais cet acte est une partie inséparable d'un tout, un anneau d'une chaîne, et c'est par rapport à la chaîne, au tout qu'il prend son importance. Il incombe à l'intelligence de peser cette importance, comme aussi de distinguer le vœu réel du vœu immédiat. L'intelligence est essentiellement ce qui constate, ce qui prévoit et ce qui choisit.

Je n'ignore pas ses insuffisances et ses trahisons non plus que son action desséchante ; je sais que son culte, poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes, aboutit au mépris et à la destruction d'elle-même. Il est vrai aussi que le passé est pour nous une gaîne atroce. Nous voudrions briser les murailles, rejeter tous les liens, construire dans une joyeuse anarchie des demeures qui ne serviraient qu'à nous et que nos pères nous auraient enviées. Nous discernons en nous un désir éperdu d'espace et de renouvellement ; toutes les tendances, toutes les libertés, nous voudrions les accueillir, et nous livrer à tous les essais, sans nous fixer jamais.

Mais les énergies, les possibilités qu'une terre mûrit en elle, si vous l'abandonnez au hasard, il n'en jaillira qu'une confuse moisson d'herbes folles et de pur froment. Et d'ailleurs parmi les ressources de mon héritage, l'intelligence occupe un rang trop élevé pour que je puisse songer à la sacrifier.

Il ne s'agit point d'entrer en lutte contre nos richesses secrètes, de nier ou de dédaigner le mysticisme où plus d'un esprit est aujourd'hui porté. Je sais qu'il existe une exaltation de l'âme, si lumineuse et si rare qu'on l'a crue parfois d'origine divine et qu'on l'a nommée grâce ou inspiration. Ce sont de merveilleux instants où l'esprit se meut dans une atmosphère nouvelle et favorable à ses évolutions,

immédiat de son être ; mais il sait que, trop fraîche ou trop malsaine, cette eau lui peut être funeste : il s'éloigne, il obéit au vœu profond de son être.

au point qu'il en oublie ses limites ; ils sont produits, ces instants, par toutes les forces et toutes les richesses de l'homme, qui entrent en jeu et s'associent.

Alors il semble que nous connaissions la vérité directement. Mais ne faut-il pas voir en cette révélation un exercice de l'intelligence dont la rapidité est facilitée par le jeu étonnamment libre de nos facultés ? Je ne nie point, j'apprécie la part de l'instinct, la part du cœur, la part même du subconscient, dans cette extase. Mais c'est précisément la lucidité qui féconde un tel état d'âme et le rend fertile en aperçus nouveaux.

Je me refuse à me laisser duper par la comédie d'un inconscient : seul et intangible dieu. Les vaticinations de la prêtresse de Cumes, si on les écoutait pieusement, du moins ne laissait-on pas de les interpréter. Le contrôle de l'intelligence ne peut en rien gêner les manifestations de notre activité intérieure, même si elles appartiennent aux régions les plus profondes de l'être.

Prisonniers de l'intelligence, si nous voulons nous en débarrasser, c'est alors qu'elle multipliera ses dangers et condamnera nos efforts au ridicule. Mieux vaut composer avec elle, puisque nous ne pouvons nous en passer ; la maudire, c'est encore faire usage de ses bienfaits. Une prison acceptée est à peine une prison [1].

Faut-il considérer son rôle en littérature ? Au reste tout ce que j'écris ici, j'entends l'appliquer aussi à l'esthétique. L'intelligence est une des conditions nécessaires à l'œuvre d'art ; tout art qui l'a dédaignée a péri ; j'en prends à témoin le symbolisme et les branches extrêmes du romantisme. Que reste-t-il de ces tentatives qui connurent un engouement violent et bref : quelques anecdotes et deux lignes dans les manuels de littérature.

L'intelligence offre-t-elle d'ailleurs si peu d'avantages ? Je le dis aujourd'hui où le classicisme est tenu par plus

1. « Ce sont les liens qui nous font libres » (Saint Paul).

d'un en dédain : l'œuvre d'un Racine me paraît à peu près inégalable ; et sa vie même, si vide au premier abord, me paraît plus intéressante que celle de Rimbaud.

L'intelligence est la dispensatrice de l'ordre et de la clarté. Et je ne veux point savoir si ce sont là qualités françaises, je les sens dignes à la fois des hommes et des dieux, et indispensables à la beauté. Il est une architecture secrète sans laquelle notre pensée ne pourrait se dégager ni se réfléchir à ses propres yeux. L'intelligence n'élimine pas, elle clarifie ; elle fixe les conquêtes de la sensibilité ; elle accorde à chaque objet sa valeur dans l'éternité relative qu'elle peut concevoir ; elle joue des ombres et des lumières selon les lois qu'elle observe autour d'elle ; elle fait d'une œuvre le symbole d'une réalité supérieure, qu'elle ignore, qu'elle pressent pourtant ; elle est un reflet de l'harmonie universelle.

Ce n'est pas au reste que j'en attende un apaisement. L'intelligence est insatiable, et chacun de ses pas n'a d'autre résultat que d'en permettre un nouveau. Elle ne supprime pas le trouble d'un esprit : elle le purifie et fait brûler cet esprit d'un feu plus ardent.

J'ai rendu hommage à l'intelligence : c'est une ennemie nécessaire. Mais le bien le plus précieux que je sente en moi, celui qui m'apparaît comme le centre de moi-même, ce n'est pas elle, c'est la sensibilité ; qu'on me permette d'entendre par là non pas seulement la source de mes émotions, mais mes instincts, tout ce royaume secret, dont je soupçonne à peine la richesse, bien que j'en entende la rumeur, et qui brusquement parfois se manifeste pour mon émerveillement.

Il ne peut y avoir d'humanité véritable sans une grande sensibilité. Tout ce qui est le propre de l'homme, ses douleurs et ses joies jusque dans leurs subtiles nuances, voilà vers quoi je me sens infatigablement porté. Ce n'est pas une silhouette qui m'attire, mais l'être profond, avec ses caractères particuliers et ses traits éternels.

La vie est une inexprimable splendeur. Je ne puis être étranger à nulle des passions humaines ; je veux guetter ces passions autour de moi, pris d'envie, comme si on m'avait volé ; pénétrer jusqu'au cœur des autres hommes, me substituer à eux, vivre pour eux. Le don le plus beau est le don de sympathie. La pensée que des existences me demeurent fermées suffit à m'emplir d'amertume.

Non, ce n'est pas un dessèchement qui parfois nous fait sortir de nous-mêmes, pour nous regarder vivre ; c'est l'étonnement de nous trouver aussi vivants, et le désir de goûter cette vie davantage. Je ne saurais mépriser un homme parce que son intelligence est médiocre ; mais qu'il soit de cœur sec et sans amour, c'est alors que je suis pris de méfiance et d'hostilité.

Un homme m'intéresse moins en ce qu'il est, qu'en ce qu'il peut être. Aussi suis-je porté à considérer non pas ce qui, dans sa sensibilité, apparaît constant, mais ce qui, jailli d'elle, semble en contradiction avec elle. Devant une existence pure, je ne veux pas chercher comment elle se continuera, mais comment elle se rompra. Les vies les plus tourmentées me séduisent, car j'attends d'elles l'élan de forces jusqu'alors obscures, qui me révèlera peut-être leur structure secrète.

C'est que certaines de nos pensées et de nos actions semblent venir de plus loin que nous-mêmes. Nous les voyons surgir avec étonnement ; nous n'en connaissons ni l'origine ni le but. Plus tard peut-être nous pourrons nous les incorporer ; nous reconnaîtrons que si elles ont modifié notre image, du moins elles sont sorties de notre être. Mais au moment qu'elles naissent, naïves et pures de méditation, elles sont comme des hommages offerts à quelque dieu inconnu. J'élèverai volontiers un autel à ce dieu inconnu : face ambiguë, sourire ou menace, espoir du moins. A nous qui sommes prisonniers de notre apparence, il donne l'impression, fût-elle illusoire, d'abandonner notre

prison, et de nous réaliser enfin, dans notre essence, en pleine liberté [1].

*
* *

Telles sont les considérations que me dicte l'examen, ou, si l'on veut, le sentiment de moi-même. Elles ne constituent pas une paisible doctrine qui satisfasse à toutes mes demandes. J'en vois les insuffisances, je vois à quels dangers elles peuvent me conduire. Mais elles sont une tentative raisonnée pour m'affirmer et pour sortir de mon anarchie ; et peut-être sentira-t-on combien je dois lutter pour former cette tentative.

C'est que la route que nous suivons nous est inconnue. Chacun de nos gestes s'efforce vainement d'étreindre un peu de certitude. Nous parlons et pas une de nos paroles que l'on ne puisse contredire. Et même voyons-nous les moins courageux, pour croire à leurs paroles, les répéter. La plupart de nos actions ne connaissent que l'échec. L'imbécillité de notre mémoire nous fait bien vite oublier

1. On a pu voir que, parlant de la sensibilité, je fus plus d'une fois amené à tenir compte du secours que lui apporte l'intelligence. C'est que, plutôt qu'entre l'une et l'autre de ces facultés, le combat se livre entre deux instincts opposés ; et le rôle de l'intelligence est alors de départager ce combat.

L'union de l'intelligence et de la sensibilité me semble indispensable à la pureté de notre vie, et plus encore à la création de durables œuvres d'art.

Est-il maintenant nécessaire que je précise mes sentiments à l'égard des écoles et des doctrines contemporaines ? Elles m'intéressent et m'attirent comme toutes manifestations humaines, non pas à proportion de leur tapage, mais de la vie véritable dont elles sont le signe. Je ne suis pas assez sûr de ma vérité pour ne pas chercher dans celle des autres ce qui pourrait m'être utile. Pourtant je veux marquer encore de quelle médiocre qualité me paraissent ces gestes de ténor, ces batailles devant un miroir, ou même ces airs d'initié, qui sont le propre de certaines boutiques littéraires. Que des prestiges aussi faciles en imposent à bon nombre de jeunes gens, il n'y a rien là d'extraordinaire. Que parmi ces jeunes gens, plus d'un y trouvent la satisfaction exacte de leurs appétits et de leur nature, je le comprends. Mais ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse.

nos espérances, et leur avortement ne nous émeut plus qu'à peine. La fatigue, les mille ressources qu'une providence maternelle nous propose pour notre abrutissement, et la nuit, la nuit quotidienne et finale, comme un fleuve tiède où surnagent désespérément quelques têtes, la nuit qui s'attache à nos membres avec tant d'amour que nous en gardons le souvenir jusqu'au plus éclatant du jour — c'en est bien assez pour nous consoler de toutes nos défaites, pour nous en faire perdre la conscience, pour nous conduire douoement vers les lieux où il n'y a plus ni défaites ni victoires, peut-être. A qui considère le cours des événements, il semble que nous soyons entraînés dans une inexprimable déroute et que tous les chemins, qu'ils nous soient gais ou douloureux, conduisent vers un commun néant.

Mais pourquoi chercher un but à la vie d'un homme ? Ce qui pour lui est défaite est peut-être triomphe dans l'harmonie du monde. Ce qui nous apparaît un désordre n'est peut-être qu'une condition d'un ordre supérieur. Le monde n'a pas besoin d'explication ; il se suffit à lui-même.

Je ne veux point que le peu de certitude que nous puissions avoir me stérilise. « Le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite » ; sans doute, mais que sert un oreiller, sinon à dormir ? Il faut choisir, il faut savoir se choisir. A l'écart des modes et des ambitions littéraires, le meilleur moyen de jouer sa partie, et le plus naturel, c'est d'être soi-même de toutes ses forces, homme et individu, dussions-nous ne jamais savoir si nous avons gagné ou perdu la partie.

Que deux sentiments demeurent sans trêve en moi : celui de la mort, et celui de la sujétion où je suis à l'égard de la nature et d'abord de moi-même. Ne nous dérobons point à la grande image de la mort ; la façon dont nous l'accueillons est l'indice presque sûr de la qualité de notre esprit. C'est encore s'y dérober

que d'en parler avec un sourire, et c'est s'y dérober que de la parer d'une défroque romantique. Peu de sentiments donnent à l'homme autant que celui-là une vie humaine et profonde. Dressons chacun de nos actes devant la mort, afin d'en mieux connaître le poids et le goût. Que chaque instant nous apparaisse périssable et unique. La mort est partout autour de nous et d'abord en nous-mêmes, comme un secret balancier qui règle nos actes et nos pensées. Elle est sur nos jours comme l'ombre d'un dieu ; elle leur confère à la fois leur valeur et leur insignifiance. Si les campagnes offrent à nos yeux une majesté aussi grande, c'est qu'en aucun lieu plus que là nous ne sentons le voisinage de la mort. Les paysans vivent avec elle. Elle a construit leurs maisons au dos craintif. Les nuits d'épousailles, elle se tient silencieuse sur la cendre de leur foyer et donne à leurs caresses une saveur inégalable. Elle les accompagne dans les champs, elle les couche sur le sol, elle leur en fait ouvrir les mystères : voilà cette terre, grasse ou sablonneuse, qui s'effrite dans les mois ardents et que l'eau des pluies hibernales charrie vers les ravins ; du même geste dont le fossoyeur creusera leur niche éternelle, ils la sollicitent, ils la fécondent, ils en connaissent par avance le goût et l'odeur. A qui a connu ce goût et cette odeur, tous les autres apparaissent dès lors artificiels.

L'action qui se joue en chaque homme le dépasse infiniment, et qu'elle n'ait pas même les dieux pour spectateurs, elle n'en deviendrait que plus tragique. C'est le sentiment de ce drame, qui doit peser sur nous et alourdir nos pensées ; si nous n'avions envers nous-mêmes aucune pudeur, le spectacle de notre destin suffirait à nous en inspirer.

L'important est de rechercher, de comprendre le sens de notre destin, et de nous y placer. Il faut que nous prenions de jour en jour une conscience plus nette des liens qui nous enchaînent et des forces qui nous emportent. Car cette connaissance est la condition de notre liberté. L'homme qui se refuse à son destin ou qui l'ignore est

entraîné aveuglément par lui, comme un navire sans gouvernail. Mais il nous est donné de nous réaliser nous-mêmes, en suivant avec hardiesse la voie que nous reconnaissons comme nôtre. Il faut communier avec son destin dans toutes les exigences qu'il présente. Nous ne trouverons grâce devant nous-même que si nous sommes unis à lui par un véritable acte d'amour. J'évoque l'une des paroles les plus solennelles qui furent jamais prononcées, celle du Christ au jardin de Gethsémané, quand, dans « la tristesse et les angoisses », il dit : « Que votre volonté soit faite ». Quelle volonté ? c'est la volonté de Dieu à l'intérieur de son divin fils. Cette parole ne cesse pas d'éveiller en moi des résonances, et de se gonfler de sens et de lumière.

Tâche hésitante et lourde, que l'accomplissement de notre destinée ! Si du moins nous étions comme ces ouvriers qui s'arrêtent dans leur travail, se reculent, jugent ce qu'ils ont fait et ce qui leur reste à faire ; et quand l'édifice est élevé, ils le contemplent, ils lui sourient, ils disent : « Nous avons bien travaillé », et retournent enfin à la maison, où les attendent une soupe chaude, une femme, un lit profond comme leur travail. Mais à nul instant nous ne pouvons nous croire arrivés. Et notre tâche, c'est à notre mort seulement que nous la contemplons, sans que d'ailleurs nous la puissions juger.

Notre esprit est sans cesse partagé entre des aspirations contraires. Laquelle suivrons-nous ? A laquelle donnerons-nous l'appui de notre volonté ? Ce qui rend le choix si difficile, c'est que nous nous trompons souvent sur leur nature et sur leur résultat, semblables qu'elles sont à ces chants marins dont Ulysse ne savait s'ils venaient des sirènes ou des sœurs des hommes.

Il est en nous certaines tendances qui ne semblent viser à rien d'autre qu'à notre propre destruction. Un besoin d'anéantissement nous saisit parfois ; il fait échouer nos élans, il répond : *non* à l'obligation que nous voulons

nous fixer ; il nous décourage, ferme nos yeux et nous entraîne malgré nous vers des terres étrangères et peut-être mortelles.

Pourtant il m'a parfois semblé que certaines de ces tendances, qui semblaient conduire à la destruction, ne faisaient qu'exalter notre vie et le sentiment que nous en avions. Et parfois, au contraire, cherchant à me conserver du mieux qu'il m'était possible, je pressentais qu'une perte, une diminution se faisait en moi.

Si naturelle et presque si banale que soit l'incessante métamorphose de la campagne, ce n'est jamais sans trouble que je la perçois. Les feuilles et les fruits, et les arbres eux-mêmes, somptueuse parure de l'été, peuvent bien tomber, pourrir, et ne plus devenir qu'un peu de poussière inanimée qui se mêle à la terre : je sais que de cette poussière naîtront des récoltes plus belles peut-être que n'étaient les premières.

Un jour d'enfance, je m'en souviens, la tempête déracina le plus bel arbre de notre jardin ; cet arbre avait une étonnante majesté, et formait, à lui seul, un spectacle si attrayant et si divers, que je ne me lassais pas de le considérer. Et lorsqu'après l'orage, plein d'amertume, j'allai déplorer sa perte et m'attrister sur ce grand corps détruit, voilà qu'à ma vue s'offrit un paysage profond de vallées et de bois, que la masse de l'arbre familier m'avait jusqu'alors caché. Et sans même prêter un instant d'attention à ce qui naguère me charmait, je célébrai les dons imprévus dont je pouvais jouir désormais.

La même loi régit les hommes. Pareils au phénix, nous surgissons de nos cendres et nous ne vivons que de notre mort.

S'il m'était possible de proposer une règle de conduite : — Faites à chaque instant, dirais-je, ce qui vous paraît le plus difficile. L'important est de se vaincre, c'est-à-dire de se détruire au profit d'une vie plus belle. Car comme un arbre que l'on élague, sa tige devient plus vigoureuse et ses

fruits plus abondants, la destruction que nous opérons en nous est le signal d'une nouvelle force.

Je crois toucher ici à l'un des points essentiels de notre nature. Si nous voulons admettre une grandeur, c'est dans la mort que nous devons la chercher. Que l'on ne voie pas dans ces paroles une spéculation métaphysique seulement. Interrogez les plus grossiers des hommes, ceux qui sont livrés à leurs appétits immédiats, ceux pour qui rien ne compte sinon le plaisir ou la peine de l'instant : vous les verrez s'incliner malgré eux devant cet acte négatif, mais qui est le plus ardent témoignage de la vie : le renoncement, le sacrifice.

Il semble que là se trouve le plus haut degré où l'homme puisse parvenir. Les exemples que nous honorons n'ont de beauté qu'autant qu'ils comportent un sacrifice. Presque toutes les puissances individuelles, nationales ou sociales, sont établies sur l'idée de sacrifice. C'est encore cette idée que l'on trouve à la base des religions, et les plus nobles d'entre elles en offrent d'admirables images.

Il ne faut donc point voir dans le renoncement une opposition aux aspirations d'un homme, mais plutôt le couronnement de ces aspirations. Celui qui atteint au renoncement y puise un enrichissement merveilleux ; il s'y débarrasse de tout ce qui, en lui, n'était pas lui ; il en acquiert la plus grande pureté qui soit donnée à un homme. — Et rien ne me paraît plus précieux pour un être que sa pureté.

Il est une légèreté puissante de l'âme ; elle s'alimente de départs, de révoltes, et parfois d'acceptations plus belles encore que les révoltes. Ce dépouillement incessant, cette recherche de la nudité ne sont point la froideur ; elles en sont au contraire les plus ardents ennemis. Et par eux l'homme est comme une église ouverte à tous les passants, mais consacrée à un culte unique. Que les passants l'emplissent de leur ferveur, de leurs offrandes ou même de leurs insultes : toute cette vie prodiguée, le symbole qui

domine l'église l'accueille, s'y affermit, la dédie, la dirige selon son véritable sens.

Perdant parfois un de nos biens : une illusion, une croyance, un être aimé, il nous semble soudain que nous sentons alors seulement sa valeur. — « La singulière conquête, nous écrions-nous, que cette conquête d'un bien disparu ! Ne nous voilà-t-il pas les possesseurs d'une ombre ! » Pourtant c'est une conquête effective que celle-là ; car auparavant nous avions été conquis par ce bien, et nous n'étions nous-mêmes que sa chose ; et maintenant que nous l'avons détruit, c'est nous qui avons fait sa conquête. Et qu'importe que cette conquête soit celle d'une ombre, puisque d'abord nous ne possédions rien, et pas même une ombre. Apprenons à nous enrichir d'ombres et de biens disparus.

C'est pour cette raison que m'apparaissent seuls vivants ceux qui se retirent de la vie. Car de chaque joie qu'ils ont sacrifiée, ils gardent l'idée, c'est-à-dire une forme si parfaite de cette joie, qu'elle ne peut pas se réaliser. Chaque sacrifice, si douloureux qu'il soit, apporte en eux une parcelle de *bonheur* ; que ce bonheur se couvre d'amertume et que parfois son poids devienne intolérable, ce n'est pas cela qui nous doit faire douter de sa qualité de véritable bonheur, je veux dire d'enrichissement intérieur. Le bonheur d'une mère qui dîne d'un croissant et d'une tasse de café pour que son fils ait un nouveau vêtement, comme il me semble supérieur au plaisir qu'éprouve l'enfant en voyant son désir satisfait !

Mais cette mère encore, peut-être ne s'est-elle sacrifiée, qu'afin de jouir par la suite de son sacrifice, de voir, par exemple, la joie de son enfant. — Les véritables sacrifices n'ont pas d'objet, et c'est en ceux-là précisément, dont l'âme n'attend nul profit, qu'elle rencontre son plus bel enrichissement. Elle y prend conscience d'elle-même ; elle en surgit plus nette et plus forte, car la destruction que nous faisons en nous est la preuve de notre puissance et le signe de notre vie.

Il semble qu'en même temps qu'un acte de renoncement, de tels sacrifices soient ce que j'appelais tantôt un acte d'amour et de confiance dans le destin. Semblables à ces grandes âmes mystiques qui cherchent à s'anéantir elles-mêmes afin de laisser libre place à la venue de Dieu, nous nous remettons entre les mains des forces éternelles, comme si nous savions qu'elles ne peuvent nous laisser mourir, et que nous abdiquions notre parcelle de vie parmi la vie universelle.

Ces pages que je viens d'écrire, que j'ai pesées, auxquelles j'ai adhéré, ces pages qui étaient moi-même tandis que je les écrivais, maintenant qu'elles vont se détacher de moi, je voudrais les reprendre et les rectifier sans cesse. Non, je n'y suis pas enfermé. L'image de moi que je leur ai confiée, si elle était semblable à ce que je fus, j'ai changé et voici qu'elle m'apparaît à présent déformée. Ces pages ne m'ont permis que de les dépasser.

Car il n'y a pas d'arrêt dans le développement de l'être. L'ardeur grandit avec l'approche de ce qu'on croit être la vérité. Et si l'on atteint à cette vérité, ce ne peut être le sommeil qu'on y trouve, mais une ardeur plus grande. « Cherchez et vous trouverez », a-t-il été dit. Oui, on trouvera d'abord sa recherche, et c'est pour certains un bien si précieux qu'ils s'en grisent et s'en contentent. On trouvera aussi le sens de sa recherche, et déjà brillera un peu de la lumière du but. Enfin l'on trouvera le courage de chercher encore et d'aller toujours plus avant vers son but, même si l'on ne doit jamais l'atteindre.

MARCEL ARLAND

I

POSITION DE LA CHAIR

Je pense à la vie. Tous les systèmes que je pourrai édifier n'égaleront jamais mes cris d'homme occupé à refaire sa vie.

J'imagine un système où tout l'homme participerait, l'homme avec sa chair physique et les hauteurs, la projection intellectuelle de son esprit.

Il faut compter pour moi, avant tout, avec le magnétisme incompréhensible de l'homme, avec ce que faute d'une expression plus perçante, je suis bien obligé d'appeler sa force de vie.

Ces forces informulées qui m'assiègent, il faudra bien un jour que ma raison les accueille, qu'elles s'installent à la place de la haute pensée, ces forces qui du dehors ont la forme d'un cri. Il y a des cris intellectuels, des cris qui proviennent de la *finesse* des moelles. C'est cela, moi, que j'appelle la Chair. Je ne sépare pas ma pensée de ma vie. Je refais à chacune des vibrations de ma langue tous les chemins de ma pensée dans ma chair.

Il faut avoir été privé de la vie, de l'irradiation nerveuse de l'existence, de la complétude consciente du nerf pour se rendre compte à quel point le Sens et la Science de toute pensée est caché dans la vitalité nerveuse des moelles et combien ils se trompent ceux qui font un sort à l'Intelligence ou à l'absolue Intellectualité. Il y a par-dessus tout

la complétude du nerf. Complétude qui tient toute la conscience, et les chemins occultes de l'esprit dans la chair.

Mais que suis-je au milieu de cette théorie de la Chair ou pour mieux dire de l'Existence ? Je suis un homme qui a perdu sa vie et qui cherche par tous les moyens à lui faire reprendre sa place. Je suis en quelque sorte l'Excitateur de ma propre vitalité : vitalité qui m'est plus précieuse que la conscience, car ce qui chez les autres hommes n'est que le moyen d'être un Homme est chez moi toute la Raison.

Dans le cours de cette recherche enfouie dans les limbes de ma conscience, j'ai cru sentir des éclatements, comme le heurt de pierres occultes ou la pétrification soudaine de feux. Des feux qui seraient comme des vérités insensibles et par miracle vitalisées.

Mais il faut aller à pas lents sur la route des pierres mortes, surtout pour qui a perdu la *connaissance des mots*. C'est une science indescriptible et qui explose par poussées lentes. Et qui la possède ne la connaît pas. Mais les Anges aussi ne connaissent pas, car toute vraie connaissance est *obscure*. L'Esprit clair appartient à la matière. Je veux dire l'Esprit, à un moment donné, clair.

Mais il faut que j'inspecte ce sens de la chair qui doit me donner une métaphysique de l'Etre, et la connaissance définitive de la Vie.

Pour moi qui dit Chair dit avant tout *appréhension*, poil hérissé, chair à nu avec tout l'approfondissement intellectuel de ce spectacle de la chair pure et toutes ses conséquences dans les sens, c'est-à-dire dans le sentiment.

Et qui dit sentiment dit pressentiment, c'est-à-dire connaissance directe, communication retournée et qui s'éclaire de l'intérieur. Il y a un esprit dans la chair, mais un esprit prompt comme la foudre. Et toutefois l'ébranlement de la chair participe de la substance haute de l'esprit.

Et toutefois qui dit chair dit aussi sensibilité. Sensibi-

lité, c'est-à-dire appropriation, mais appropriation intime, secrète, profonde, absolue de ma douleur à moi-même, et par conséquent connaissance solitaire et unique de cette douleur.

II

MANIFESTE EN LANGAGE CLAIR

à Roger Vitrac.

Si je ne crois ni au Mal ni au Bien, si je me sens de telles dispositions à détruire, s'il n'est rien dans l'ordre des principes à quoi je puisse raisonnablement accéder, le principe même en est dans ma chair.

*
* *

Je détruis parce que chez moi tout ce qui vient de la raison ne tient pas. Je ne crois plus qu'à l'évidence de ce qui agite mes moelles, non de ce qui s'adresse à ma raison. J'ai trouvé des étages dans le domaine du nerf. Je me sens maintenant capable de départager l'évidence. Il y a pour moi une évidence dans le domaine de la chair pure, et qui n'a rien à voir avec l'évidence de la raison. Le conflit éternel de la raison et du cœur se départage dans ma chair même, mais dans ma chair irriguée de nerfs. Dans le domaine de l'impondérable affectif, l'image amenée par mes nerfs prend la forme de l'intellectualité la plus haute, à qui je me refuse à arracher son caractère d'intellectualité. Et c'est ainsi que j'assiste à la formation d'un concept qui porte en lui la fulguration même des choses, qui arrive sur moi avec un bruit de création. Aucune image ne me satisfait que si elle est en même temps *Connaissance*, si elle

porte avec elle sa substance en même temps que sa lucidité. Mon esprit fatigué de la raison discursive se veut emporté dans les rouages d'une nouvelle, d'une absolue gravitation. C'est pour moi comme une réorganisation souveraine où seules les lois de l'Illogique participent, et où triomphe la découverte d'un nouveau Sens. Ce Sens perdu dans le désordre des drogues et qui donne la figure d'une intelligence profonde aux phantasmes contradictoires du sommeil. Ce Sens est une conquête de l'esprit sur lui-même, et, bien qu'irréductible par la raison, il existe, mais seulement à l'*intérieur de l'esprit*. Il est l'ordre, il est l'intelligence, il est la signification du chaos. Mais ce chaos, il ne l'accepte pas tel quel, il l'interprète, et comme il l'interprète, il le perd. Il est la logique de l'Illogique. Et c'est tout dire. Ma déraison lucide ne redoute pas le chaos.

*
* *

Je ne renonce à rien de ce qui est l'Esprit. Je veux seulement transporter mon esprit ailleurs avec ses lois et ses organes. Je ne me livre pas à l'automatisme sexuel de l'esprit, mais au contraire dans cet automatisme je cherche à isoler les découvertes que la raison claire ne me donne pas. Je me livre à la fièvre des rêves, mais c'est pour en retirer de nouvelles lois. Je recherche la multiplication, la finesse, l'œil intellectuel dans le délire, non la vaticination hasardée. Il y a un couteau que je n'oublie pas.

*
* *

Mais c'est un couteau à mi-chemin dans les rêves, et que je maintiens au dedans de moi-même, que je ne laisse pas venir à la frontière des sens clairs.

*
* *

Ce qui est du domaine de l'image est irréductible par la raison et doit demeurer dans l'image sous peine de s'annihiler.

Mais toutefois il y a une raison dans les images, il y a des images plus claires dans le monde de la vitalité imagée.

Il y a dans le grouillement immédiat de l'esprit une insertion multiforme et brillante de bêtes. Ce poudroiement insensible et *pensant* s'ordonne suivant des lois qu'il tire de l'intérieur de lui-même, en marge de la raison claire et de la conscience ou raison *traversée*.

*
* *

Dans le domaine surélevé des images l'illusion proprement dite, l'erreur matérielle, n'existe pas, à plus forte raison l'illusion de la connaissance ; mais à plus forte raison encore le sens d'une nouvelle connaissance peut et doit descendre dans la réalité de la vie.

La vérité de la vie est dans l'impulsivité de la matière. L'esprit de l'homme est malade au milieu des concepts. Ne lui demandez pas de se satisfaire, demandez-lui seulement d'être calme, de croire qu'il a bien trouvé sa place. Mais seul le Fou est bien calme.

III

HÉLOISE ET ABÉLARD

La vie devant lui se faisait petite. Des places entières de son cerveau pourrissaient. Le phénomène était connu, mais enfin il n'était pas simple. Abélard ne donnait pas son état comme une découverte, mais enfin il écrivait :

Cher Ami,

Je suis géant. Je n'y peux rien, si je suis un sommet où les plus hautes mâtures prennent des seins en guise de voiles, pendant que les femmes sentent leurs ventres devenir durs comme des rochers. Je ne puis m'empêcher pour ma part de sentir tous ces œufs rouler et tanguer sous les

robes au hasard de l'heure et de l'esprit. La vie va et vient et pousse petite à travers le pavage des seins. D'une minute à l'autre la face du monde est changée. Autour des doigts s'enroulent les âmes avec leurs craquelures de micas, et entre les micas Abélard passe, car au-dessus de tout est l'érosion de l'esprit.

Toutes les bouches de mâle mort rient au hasard de leurs dents, dans l'arcature de leur dentition vierge ou bardée de faim et lamée d'ordures, comme l'armure de l'esprit d'Abélard.

Mais ici Abélard se tait. Seul l'œsophage maintenant marche en lui. Non pas, certes, l'appétit du canal vertical, avec sa pression de famine, mais le bel arbre d'argent droit avec ses ramifications de veinules faites pour l'air, avec autour des feuillages d'oiseaux. Bref, la vie strictement végétale et froissée où les jambes vont de leur pas mécanique, et les pensées comme de hauts voiliers repliés. Le passage des corps.

L'esprit momifié se déchaîne. La vie haut bandée lève la tête. Sera-ce enfin le grand dégel ? L'oiseau crèvera-t-il l'embouchure des langues, les seins vont-ils se ramifier et la petite bouche reprendre sa place ? L'arbre à graines percera-t-il le granit ossifié de la main ? Oui, dans ma main il y a une rose, voici que ma langue tourne sans rien. Oh, oh, oh ! que ma pensée est légère. J'ai l'esprit mince comme une main.

Mais c'est qu'Héloïse aussi a des jambes. Le plus beau c'est qu'elle ait des jambes. Elle a aussi cette chose en sextant de marine, autour de laquelle toute magie tourne et broute, cette chose comme un glaive couché.

Mais par-dessus tout, Héloïse a un cœur. Un beau cœur droit et tout en branche, tendu, figé, grenu, tressé par moi, jouissance profuse, catalepsie de ma joie !

Elle a des mains qui entourent les livres de leurs cartilages de miel. Elle a des seins en viande crue, si petite,

dont la pression donne la folie ; elle a des seins en dédales de fil. Elle a une pensée toute à moi, une pensée insinuante et retorse qui se déroule comme d'un cocon. Elle a une âme.

Dans sa pensée, je suis l'aiguille qui court et c'est son âme qui accepte l'aiguille et l'admet, et je suis mieux, moi, dans mon aiguille que tous les autres dans leur lit, car dans mon lit je roule la pensée et l'aiguille dans les sinuosités de son cocon endormi.

Car c'est à elle toujours que j'en reviens à travers le fil de cet amour sans limites, de cet amour universellement répandu. Et il pousse dans mes mains des cratères, il y pousse des dédales de seins, il y pousse des amours explosives que ma vie gagne sur mon sommeil.

Mais par quelles transes, par quels sursauts, par quels glissements successifs en arrive-t-il à cette idée de la jouissance de son esprit. Le fait est qu'il jouit en ce moment de son esprit, Abélard. Il en jouit à plein. Il ne se pense plus ni à droite ni à gauche. Il est là. Tout ce qui se passe en lui est à lui. Et en lui, en ce moment, il se passe des choses. Des choses qui le dispensent de se rechercher. C'est là le grand point. Il n'a plus à stabiliser ses atomes. Ils se rejoignent d'eux-mêmes, ils se stratifient en un point. Tout son esprit se réduit à une suite de montées et de descentes, mais d'une descente toujours au milieu. Il a des choses.

Ses pensées sont de belles feuilles, de planes surfaces, des successions de noyaux, des agglomérations de contacts entre lesquels son intelligence se glisse sans effort : elle va. Car c'est cela l'Intelligence : se contourner. La question ne se pose plus d'être fin ou mince et de se rejoindre de loin, d'embrasser, de rejeter, de disjoindre.

Il se glisse entre ses états.

Il vit. Et les choses en lui tournent comme des grains dans le van.

La question de l'amour se fait simple.

Qu'importe qu'il soit moins ou plus, puisqu'il peut s'agiter, se glisser, évaluer,

se retrouver et surnager.

Il a retrouvé le jeu de l'amour.

Mais que de livres entre sa pensée et le rêve ! Que de pertes. Et pendant ce temps, que faisait-il de son cœur ? C'est étonnant qu'il lui en reste, du cœur.

Il est bien là. Il est là comme une médaille vivante, comme un arbuste ossifié de métal.

Le voilà bien, le nœud principal.

Héloïse, elle, a une robe, elle est belle de face et de fond.

Alors, il se sent l'exaltation des racines, l'exaltation massive terrestre, et son pied sur le bloc de la terre tournante se sent la masse du firmament.

Et il crie, Abélard, devenu comme un mort, et sentant craquer et se vitrifier son squelette, Abélard, à la pointe vibrante et à la cime de son effort :

C'est ici qu'on vend Dieu, à moi maintenant la plaine des sexes, les galets de chair. Pas de pardon, je ne demande pas de pardon. Votre Dieu n'est plus qu'un plomb froid, fumier des membres, lunapar des yeux, laiterie du ciel !

Alors la laiterie céleste s'exalte. La nausée lui vient.

Sa chair en lui tourne son limon plein d'écailles, il se sent les poils durs, le ventre barré, il sent sa vie qui devient liquide. La nuit se dresse semée d'aiguilles et voici que d'un coup de cisaille ils lui extirpent sa virilité.

Et là-bas, Héloïse replie sa robe et se met toute nue. Son crâne est blanc et laiteux, ses seins louches, ses jambes grêles, ses dents font un bruit de papier. Elle est bête. Et voilà b en l'épouse d'Abélard le châtré.

ANTONIN ARTAUD

BELLA [1]

CHAPITRE V

Un homme venait d'entrer au Maxim's et s'était assis en face de nous, de l'autre côté du couloir. Moïse se leva pour le saluer. Ce nouveau venu avait près de soixante ans, une taille superbe, des moustaches blondes et grises à la gauloise, des yeux bleu pur. Il était de ces gens dont on a l'impression de décrire l'âme en décrivant les vêtements. Il avait un pantalon à petits carreaux noirs et blancs, une cravate noire, lavallière, des souliers jaunes et des guêtres, un veston bordé de ganses. Ses ongles étaient soignés, sa raie parfaite. Un mouvement constant l'animait Il roulait sa chevalière, il mettait et enlevait son monocle, il enfonçait son épingle de cravate ; il était de ceux qui entretiennent une grande âme avec de petites manies. Une sorte de douceur, un nuage d'enfantillage l'appareillait à chacune des femmes présentes ; avec aucune il n'eût juré, et même, lui tout habillé, avec aucune des femmes nues des fresques. Mais il était seul. Il déjeuna d'une côtelette, détermina chez le maître d'hôtel en commandant une côtelette la déférence que d'autres obtiennent tout juste avec le homard et le faisan, s'inclina devant nous et sortit.

— C'est le père de la bru de Rebendart, c'est Fontranges, me dit Moïse. Nous ne sortirons pas aujourd'hui de la famille...

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre et du 1er novembre 1925.

C'est ainsi que je connus l'histoire de M. de Fontranges. Un régime alterné de sécheresse et de tendresse dominait la famille. A une génération de Fontranges qui vivait jusqu'à quatre-vingts ans dans l'avarice, le mépris des voisins, la dureté pour les enfants, succédait toujours une génération passionnée, mais qui mourait vite,de sorte que l'aïeul et le petit-fils secs se retrouvaient seuls en tête à tête de longues années et imposaient un renom unanime de sauvagerie à cette famille dont un membre sur deux mourait d'amour, de désespoir, ou de mélancolie. La seule passion commune aux Fontranges cruels et aux Fontranges tendres était la chasse. Elle était aussi variée dans leurs domaines qu'avant la Révolution ; ils tenaient à avoir toutes les espèces de chiens, de furets, de faucons, d'oiseaux appeleurs, ils veillaient à ce que tout gibier prospérât, à ce qu'aucun animal nuisible, blaireau, loutre, renard, ne fût éliminé. Aucun acte de la Convention, du Directoire, ne libéra chez eux de la persécution une seule espèce animale, et le père de notre voisin avait été destitué en 1878 de son capitanat de louveterie parce qu'il entretenait dans ses bois des louves. Tous les quarante ou cinquante ans, quand grandissait le petit Fontranges doué d'un cœur, survenait dans le château ce moment pathétique où les chiens, traités de mémoire de chien à coups de pique et de fouet, connaissaient les caresses. Chaque espèce, confinée jusque-là dans l'exercice d'une haine spéciale, celle de la perdrix rouge, celle de la fouine, celle du sanglier, devenait en même temps, avec ce Fontranges qui lisait dans leurs yeux, le spécimen d'une tendresse particulière. Puis le jeune maître s'embarquait pour les spahis, délaissant ces bassets et ces setters qui hurlaient à son départ, prêts pour lui à chasser le lion, et ne revenait que pour donner libre cours à son cœur. Car les passions des Fontranges ne les égaraient jamais. Elles n'étaient jamais provoquées par une actrice, par une cousine mariée. Aucun désir qui les menât hors de leur maison et de leur droit, et

qui ne fut approuvé par les commandements de Dieu. C'était à leur mère, à leur femme, à leur belle-mère, quelquefois à leur père cruel qu'ils se consacraient. Mais cette passion était si ardente qu'elle prenait aux yeux de tous l'aspect d'une passion défendue. La passion de notre Fontranges avait eu pour objet son fils.

Il l'avait eu jeune, car son père l'avait marié dès son retour des cuirassiers. Il ne l'avait jamais quitté un seul jour, même vagissant. Il venait chaque après-midi avec un pliant s'asseoir auprès du berceau et face à lui, comme auprès d'un fleuve. Chaque jour, dès le premier jour, lui semblait apporter à cet enfant des progrès tellement considérables qu'il se demandait comment Jacques pourrait atteindre, sans avoir épuisé depuis longtemps toutes les ressources de l'enfance, l'âge de raison. Mais l'idée ne lui venait pas d'autre part qu'un jour arriverait où il n'aurait plus à s'asseoir près du berceau, à tendre patiemment ses lignes pour un gazouillement, un regard, un cri, et il fut effrayé de trouver un jour son fils sur ses jambes. Il lui sembla que du jour où Jacques allait marcher, il allait fuir ; il pouvait se perdre, ne pas revenir ; il envia les cèdres, qui ne perdent de vue les petits cèdres que la nuit et encore les touchent de leurs aiguilles, et il ne donna jamais Jacques qu'avec le sentiment d'une séparation éternelle aux divers modes de locomotion, à la voiture à chèvre, au poney, à la bicyclette. Il avait acheté d'avance pour ce fils encore muet les livres de la Bibliothèque rose, des soldats, des constructions ; il avait dèjà pris un abonnement au *Petit Français illustré*, bien que Jacques n'eût que dix-huit mois. Il tenait magazine et jeux en réserve comme un père docteur tient prêtes chez lui ses ampoules de sérum, ses tubes de vaccin, comme si la maladie qui nécessite Peau d'Ane ou le sapeur Camembert pouvait éclater soudain et qu'il ne fallait pas être pris au dépourvu. Il ne se consolait pas d'avoir manqué les deux premiers jours de Jacques, car il chassait alors chez des amis espagnols l'un des rares gibiers que Fontranges ne contînt pas. Il avait

manqué le premier cri, le premier regard, la première poignée de main. Un izard l'avait stupidement entraîné loin de la source de son bonheur. Ces deux jours de passé, malgré toutes ses questions, se dérobaient. Il ne pouvait arriver à savoir l'heure exacte de la naissance, et quel était le temps. A en croire tous ces témoins bornés, il aurait plu et fait beau à la fois, Jacques aurait passé les deux jours endormi à la fois et éveillé. C'était un mauvais précédent dans la famille. C'était comme si Jacques devait être absent le jour où Fontranges mourrait. Fontranges était trop jeune et trop inoccupé pour voir dans son fils une suite, une revanche à la mort. Il lui obéissait comme à un aîné, lui reconnaissait un droit d'aînesse qui rendait respectables ses paroles, ses gestes. C'était un aîné ravissant, avec son unique dent d'ivoire neuf, ses cheveux nouveaux, ses prunelles bleues fraîches. La candeur, l'innocence, la grâce, le rire paraissaient à Fontranges des qualités d'aînés, l'aboutissant de la vie, et non son départ. A côté de cet enfant sans parole et presque sans regard, les hommes lui paraissaient enfantins. Ce chasseur comprit enfin la chasse quand il eut à défendre son fils contre les fourmis, les abeilles, et contre les moineaux terrifiants. L'extermination des bêtes nuisibles commença dans le parc, on n'y vit plus de rats d'eau, plus de vipères. On combla les trous où vivaient les blaireaux et les fouines. Ce grillage que les parents de Paris appliquent à la fenêtre de la nursery, on le tendit tout le long de la Seine, qui naissait non loin de là et dont le nom évoque pour les Fontranges un ruisseau ombragé de vergnes où les vaches vont boire. Habitué pendant quatre ans à vivre au milieu de cuirassiers, la taille de Jacques le ravissait. Il ne savait trop remercier la Providence que les enfants fussent petits. Sans voir le regard d'entente que le grand-père cruel et le petit-fils égoïste échangeaient déjà par-dessus lui et le berceau, il tenait chaque jour à peser Jacques lui-même, sur un instrument de précision qu'il avait installé au centre du jardin, car c'était l'été. On voyait

de là toute la Champagne quand on mettait les poids, toute la Bourgogne quand on mettait Jacques. Il pesait l'enfant nu entre ces deux grasses provinces. Puis Fontranges s'asseyait près du berceau, abattait les moustiques du geste dont les Fontranges tuent le cerf, attirait les papillons par des stratagèmes de famille, et toutes ces onomatopées que nous avons appris des femmes, le miaulement, l'aboiement, le meuglement, Jacques les apprit d'un baron de Charlemagne. L'enfant tenait de la génération dure son corps et son teint. Ses organes étaient parfaits. A chaque âge d'ailleurs, que ce fut pour le bain dans la baignoire minuscule, le bain dans la Seine ou le bain à Deauville, il fut le baigneur modèle dont la Phosphatine ou *Femina* se disputent la photographie. Les heures du jour avaient pris un sens pour Fontranges depuis qu'elles changeaient le teint de Jacques. Le soleil, la lune l'intéressèrent à nouveau quand il s'arrangeait pour faire passer Jacques sous un de leurs rayons. On se demande s'il éprouva quelque chagrin quand sa femme mourut, en mettant au monde les deux jumelles, qu'il appela Bella et Bellita, choisissant inconsciemment pour elles, en grand éleveur qu'il était et comme pour deux pouliches nées la même année, des noms commençant par la même initiale. Jacques avait alors quatre ans. La paternité de Fontranges fut doublée d'une intimité corporelle qu'il n'avait pas osé rechercher, par déférence pour la mère. Il borda chaque soir son fils. Il surveilla sa nourriture. A cet enfant qui ne pensait déjà qu'à tuer et duquel les chiens, flairant un Fontranges de la race méchante, se détournaient, il apprit tendrement le massacre des cailles, l'assassinat des biches. Le petit géant prospérait, écrasant des têtes de moineaux avec des pierres, coupant des queues d'écureuils vivants, tous jeux qui semblaient au père, tant la lutte avec les animaux était la raison de cette famille, des promesses d'amour filial. Cependant, appréhendant chez l'enfant un mépris aussi complet des êtres humains que des animaux, il essaya de lui dire le bien qu'il pensait des hommes : le courage des garde-chasses, l'abnégation et la

force des cuirassiers. Il était un peu à court sur ce chapitre quand il eût l'idée de lui parler des grands hommes. Ce fut un mois délicieux. Jacques vit défiler avec ravissement Duguesclin, qui tua un ours, le Grand Ferré qui tua un loup. Voltaire qui disséqua un hérisson, et Guillaume Tell qui abattit une pomme sur la tête de son fils. Toute une semaine le fils essaya, inversant la légende, de placer une pomme sur la tête du père et de l'abattre.

Les années passèrent. Fontranges ne se sentait pas digne de Jacques. Il se reprochait de n'avoir jamais été qu'un père médiocre. Il n'avait pas eu, quand Jacques avait deux ans, assez de tendresse, ni assez d'imagination quand il en avait six, ni maintenant assez de science. De même que pour l'avenir de Jacques, il avait renoué avec les Orange et avec les Hohenzollern, auxquels les Fontranges étaient alliés et desquels il désirait obtenir aussi le vrai loulou poméranien, il tenta de renouer avec l'Histoire, avec les Peuples de l'Orient, avec la Géographie. L'étude lui semblait surtout, il ne s'expliquait pas pourquoi, un moyen de préserver dans la vie ce petit corps superbe, ces petites jambes florissantes, ces belles petites épaules. Il voyait mal comment la connaissance de la hauteur des Pyramides, les dates d'avènement de nos rois, la science des cas d'égalité des triangles peuvent donner au regard plus de tendresse, à la peau plus de brillant, au serrement de main plus d'énergie, mais il le constatait sur lui-même. De même qu'il prenait maintenant à son petit déjeuner de la phosphatine, à son goûter du lait frais, de cette nourriture d'enfance ce père se sentait aussi plus vigoureux. Il devint comme Jacques un modèle de santé et de force. C'était la première fois que la génération passionnée et sa passion dépassaient la quarantaine. Il y eut d'ailleurs toute une année où les rapports du père et du fils furent parfaits. Ce fut vers la dixième année de Jacques. C'était l'époque, qui ne devait pas revenir, où ces deux êtres furent naturellement compréhensibles et ouverts l'un pour l'autre. Tout ce que Fontranges avait d'élégance provinciale, sa lavallière,

son épingle de cravate en fouet d'or, ses mouchoirs à blason, devait séduire un enfant de dix ans. Tout ce qu'il pouvait obtenir de son imagination, imaginer de déguiser Jacques en jockey, de le faire courir contre la race de chiens la plus lente, satisfaisait pleinement un enfant de dix ans. Il sauva cette année-là un cheval qui se noyait, il éteignit un petit incendie : il était un héros pour enfants de dix ans. Jusqu'à leurs voix dont le timbre, discordant jusque-là, devint harmonieux. Toujours le souvenir de cette année divine plana sur les autres souvenirs de Fontranges, celui de la seule année où les masques entre père et fils étaient tombés. Il toucha et regarda le visage doux du cruel Jacques pour toute sa vie.

A dix-neuf ans Jacques partit pour Paris. Jamais créature ne partit aussi intacte pour une capitale. Pas un ongle abîmé. Pas un durillon. Pas un souffle au cœur. L'amour paternel l'avait protégé des cicatrices, des boutons causés par le faux-col, des veines gonflées par les jarretelles. Les études que le père lui avaient imposées, avec un abbé d'abord, puis un agrégé, avaient peu meublé son esprit mais lui avaient, selon la théorie de Fontranges, servi physiquement. L'étude des Romains lui avait donné un thorax sans félure et sans cœur, l'étude des Grecs des mains qui jonglaient. Quand ce fils sans myopie, sans arthrite, sans tache de rousseur, lui dit adieu, Fontranges, serrant sur son cœur l'être le plus sain qu'ait produit le monde, défaillait d'admiration et de bonheur. Jacques resta un an absent. Il revint pour l'ouverture de la pêche, un peu sombre, bientôt égayé. Quelques jours après le docteur de la famille rendit visite à Fontranges et lui annonça, sous le sceau du secret, que Jacques avait eu à Paris une mauvaise aventure, et qu'il était malade.

La désolation de Fontranges fut sans limites. Rien ne servit de lui dire que ce mal n'était plus terrible, qu'il était guérissable, qu'il n'était rien. Jacques continuait à éclater de beauté et de santé, plein de projets déjà, appâté par la

guérison prochaine. Fontranges dépérissait. La vie n'avait plus de sens pour lui. A lui, qui tuait impitoyablement les chiens de chasse atteints d'ophtalmie, les chevaux couronnés, qui insultait en pensée les pommes véreuses, à la place d'un enfant immortel, on rendait un fils miné par le fléau le plus pernicieux de l'humanité, et aussi le plus vulgaire. Le fait que Jacques se garait de lui, l'embrassait à peine, évitait de le toucher, le fait qu'il fallait pour aller à la chasse deux gobelets, lui donnait le sentiment que c'était lui le réprouvé. Mais surtout, puni d'avoir trié dans la vie tout ce qui est sain, honorable, beau, il restait seul en faillite dans cet entrepôt de richesses, de santés, et d'honneurs inutiles, tandis que son fils se retrouvait pour toujours sur le côté méprisé. Que ne pouvait-il l'y rejoindre ! Il fit dans ce but quelques pas timides. Fontranges, si soigné et si naïvement soigneux et parfumé, qui jamais ne s'était approché à deux mètres d'un métayer, s'essayait à parler aux ouvriers de ferme, leur offrait des cigarettes, serrait la main des bergers, embrassait leur fillettes. Lui, qui évitait les pauvres à cause de leur odeur, dès qu'il voyait un mendiant, tournait autour de lui jusqu'à ce qu'il trouvât un prétexte pour l'effleurer, pour l'aider à remettre son veston, pour le toucher. Il s'approchait du travail et de la pauvreté comme du vaccin qui allait le rendre l'égal de Jacques. C'était la saison la moins faite pour pareille révélation, c'était le printemps. Chaque feuillage nouveau sur un arbre, chaque rayon de soleil tout jeune, le plongeait dans le désespoir. Il était obligé de sortir du salon quand on y prononçait un de ces mots tellement fréquents en juin, le mot mariage, le mot nid, le mot couvée. Il s'apitoyait, devenait faible. Il maintint dans le chenil trois petits chiens à taches mal placées. Le médecin le consolait, lui citant tous les grands hommes qui ont puisé dans ce mal des inspirations, lui citant les livres, les comédies célèbres, et même les inventions scientifiques qu'on lui doit, l'assurant qu'il protégeait la poitrine, les articulations. Il n'enlevait même pas, selon le médecin, la gaieté. La plupart des vau-

devilles modernes ont pour auteurs de tels malades... Fontranges l'écoutait sans jamais répondre. Il avait honte de sa chair saine. Il était prêt à y renoncer. Il était, à cause d'un seul homme, dans cet état de sainteté où d'autres, par amour de l'humanité entière, caressaient des lépreux. Tous ces animaux qu'il détestait, les araignées, les crapauds, les têtards, il ne les méprisait plus, il se sentait leur frère par alliance. Il but un peu. Il eut une crise de rhumatismes et il en fut d'abord heureux. Il manda son fils, qui pêchait en Sologne, et se réjouissait de se montrer à lui amoindri. Ses mains étaient devenues un peu noueuses, on lui laissait espérer qu'un de ses genoux resterait gonflé, mais, quand fier de ce mal qui le défigurait et le clouait au lit, il vit arriver Jacques souriant, frais et rose, il comprit son erreur. Ce n'était ni le rhumatisme, ni la typhoïde, ni la vieillesse qui lui rendrait avec son fils une chair commune. Tant pis. Il ne pouvait vivre dans cette injustice abominable. Tant pis. Il se rappela le jour de son enfance où, après avoir couronné son poney, il s'était creusé aux genoux deux plaies. Jacques ne comprenait pas pourquoi le père recherchait son bras, mêlait les couteaux à table. Retranché dans son mal, il en voulait à Fontranges de l'y relancer égoïstement. Un jour vint où, son père l'ayant embrassé, il se retourna furieux, prêt à tout dire... Mais la décision de Fontranges était prise. Cette passion qui avait mené son grand-père au suicide, le grand-père de ce grand-père à la tuberculose le menait sans remède... Il partit pour Paris.

L'été était venu. C'était l'été de 1914. Entre des souverains de l'essence de Jacques le sort de l'Europe se jouait. Mais Fontranges ne lisait guère les journaux. Du train il passa l'après-midi à regarder la Seine, la vit enfant jusqu'à Bar, jeune fille jusqu'à Romilly, puis, après on ne sait quel accident, dont il souffrit, large et maculée. Le soir tombait quand il arriva à l'hôtel. Son cœur se serra, et il se contint pour ne pas pleurer en ouvrant ses valises qui lui donnèrent sa garde-robe soignée, parfumée, dernière pureté de sa

vie, son nécessaire d'argent avec un contenu naïf, de benjoin, d'eau de Botot, sa trousse que l'expérience de cinquante ans avait tout juste compliqué d'un fil de soie pour les dents et d'un vernis pour les ongles. Il se donna quelques jours. Ce furent des jours d'été magnifiques. Le soleil était fondu dans le ciel, et n'y apparaissait que le soir, comme une ventouse, amassant autour de l'Arc de Triomphe des hectares de sang. C'était trop peu pour les chancelleries. C'était trop pour Fontranges, qui en avait les yeux pleins de larmes. Le sol des jardins, la terre de Paris, résonnait nettement comme une terre saine. Fontranges se promenait voyant les monuments et les environs dont il avait jusque-là remis la visite, comme s'il allait mourir. Il vit un à un les tableaux historiques de Versailles, retrouva dans la prise de la Smalah le Fontranges qui était aide de camp du roi, et auquel le peintre avait donné un pur sang hongre, alors qu'il montait ce jour-là le fameux Majordome, une gloire des haras. Il voulut revoir le Louvre, il s'arrêta devant le Régent. Les larmes lui vinrent encore aux yeux à la vue de ce diamant gigantesque. Un fils en diamant serait une chose si précieuse ! Puis, après avoir visité quelque bel édifice, repentant, il gagnait les quartiers pauvres, il se laissait coudoyer par une foule assez sale. Les ménagères se moquaient de ce grand moustachu à guêtres, à monocle, mais si Français dans son allure, que personne dans le 20e n'eut l'idée, malgré la crise, de l'appeler espion. Un jour de fête, dans le train de Belleville, un apache l'insulta, une fille le défendit. Il souriait, il montait à son calvaire par le funiculaire. Il vit les Buttes-Chaumont, riches en petits enfants haves, le parc Monceau, peuplé de mille Jacques. Dès qu'il arrivait au pied d'une tour, il la gravissait, colonne de la Bastille, Tour Eiffel. Il s'accoudait et regardait couler cette Seine qui ne contenait plus une goutte de l'eau vierge des sources Fontranges. Il avait, insecte prisonnier, être sans but, les réflexes des coccinelles, des suicidés. Puis il rentrait à l'hôtel. C'était la vue de son nécessaire qui le maintenait encore à cette station de sa vie,

le blaireau d'argent fin, les rasoirs d'écaille jamais flambés, cet acier, cet or que seules des mains pures avaient touchés. L'odeur du benjoin surtout lui semblait l'odeur même de son existence passée, de son bonheur. Il le vida un jour dans sa cuvette, le remplaça par une lotion prise au hasard. Toute la chambre sentit pendant deux jours le benjoin. Il avait beau laisser les fenêtres ouvertes, son existence passée ne sortait pas. Il remplaça son savon spécial par un Gibbs. Ah ! que n'eût-il payé pour que l'incarnation s'opérât en modifiant simplement la forme de ses flacons, le contenu de ses tubes ! Il se donnait jusqu'au milieu d'août, tant il était heureux, le soir, d'ouvrir ce coffret du passé. Mais un après-midi, il trouva une lettre de son fils. Jacques se plaignait de souffrir atrocement de la tête. Il souffrait, souffrait, comme ce jour, ajoutait-il, où, à dix ans, il était tombé de cheval. Il croyait flatter son père en faisant allusion à leur année de flirt. Alors Fontranges sortit.

Il erra dans Montmartre, s'arrêtant devant les bars, se heurtant à leurs portes différentes avec le même marchand de poupées et les mêmes musiciens, dont il suivait inconsciemment l'itinéraire, l'itinéraire de quémandeur. A chaque porte une lumière lui donnait une couleur différente. Fontranges fut rose, puis bleu, puis violet. Il essayait la couleur de ce corps qui allait changer de substance. Puis il repartait. Les filles n'osaient aborder ce seigneur âgé, triste, et bien vêtu. Un gué de pureté s'ouvrait devant lui dans la place Pigalle. Fontranges avait peu de pratique de ces lieux. Quand il venait à Paris, il n'allait guère qu'à l'Union, et tout tournant de rue qui n'était pas la rue Royale, lui était difficile à prendre. Soudain, place de l'Opéra, car il était redescendu par l'effet seul de la pente, il aperçut un bar dont son fils lui avait parlé. Il poussa la porte. Ce n'était pas ce qu'il avait imaginé. Peu de tables étaient garnies. Des écrivains discutaient dans un coin sur les fautes d'orthographe au XVIIIe siècle. En face d'eux, quelque juriste à favoris cachetait une lettre. C'était dans ce quartier une heure de repos, les écri-

vains parlaient, les avocats écrivaient. Mais pas de femmes. Le barman avait devant lui un nécessaire d'argent qui fit penser Fontranges à ses propres flacons, à son lit encore intact là-bas à l'hôtel du Louvre, à l'ancien bonheur. De temps à autre, un jeune homme entrait boire au comptoir, et questionnait le barman sur les probabilités de la venue de Jeanne ou les probabilités de la guerre. Les deux semblaient assez certaines. Enfin une jeune femme entra.

Elle était habillée avec audace, et de toutes ces couleurs qui s'étaient, tout à l'heure, essayées sur Fontranges, mais elle semblait pénétrer dans un lieu à la fois familier et peu sûr. Fontranges était installé tout au fond, sur la banquette, et la femme vint s'asseoir dans son voisinage. Elle n'osa lui parler. Mais elle commanda le même alcool, les mêmes cigarettes. Cette flatterie modeste toucha Fontranges. Il lui offrit une allumette. Il approcha l'allumette enflammée de son visage, vit nettement cette mèche plongée dans du rouge, du kohl et de la poudre de riz, fit effort sur lui-même, eut l'impression d'avoir à allumer sa drogue fatale, l'alluma. Le barman n'aimait pas la nouvelle venue. Elle le dit à Fontranges, toujours sans se rapprocher, par peur du barman, et continua à parler face au comptoir, dans un monologue que Fontranges se croyait parfois tenu d'interrompre par politesse, et dont le refrain était qu'aucune femme au monde n'était mieux armée qu'Indiana pour combattre les hommes. Car elle s'appelait Indiana, et était de Melun. Les hommes, dès l'enfance, elle avait appris à se méfier d'eux, car la maison de son père était la plus rapprochée de la prison pour jeunes gens, et c'était à elle que tous les libérés, tous les évadés aussi, venaient dire leur première parole de liberté... Oui, Indiana était son vrai nom. Du moins maintenant. Auparavant elle s'appelait Germaine... Aucun jeune homme ne pouvait donc se vanter de lui en avoir fait accroire. Elle refusait, et comment, de l'eau aux libérés, elle indiquait le mauvais chemin aux évadés. Des vieux d'ailleurs elle se défiait tout autant. Quand ils arrivaient sur elle, dans

la rue ou même dans le bar, l'abordant, ces vieux notaires, ces vieux juges, avec les mêmes exactes phrases que prononçaient les évadés, — eh bien, la belle, comment cela va-t-il ? elle les remettait proprement à leur place... Elle continuait à parler sans se tourner vers Fontranges, sans s'incliner, dans la crainte de ce barman, ni vieux, ni jeune, doté de cet âge intermédiaire contre lequel peut-être elle n'avait pas d'armes et auquel elle devait ses malheurs. Elle poursuivait le récit de sa vie avec orgueil, comme si c'était une victoire perpétuelle sur les hommes, son passage à seize ans au phalanstère mixte de Sampuis, où le docteur Robin, entre autres leçons, apprenait aux pensionnaires jeunes gens les instruments à corde et aux filles les instruments à vent. Elle avait appris le cor. — La trompe de chasse ? demanda Fontranges. Non, le cor anglais, le bugle. Elle s'arrangeait pour que l'orifice se trouvât devant l'oreille du docteur Robin, un homme, lui aussi, après tout. Il en était empoisonné. A trois heures du matin, en plein hiver, elle se payait le luxe de réveiller tous les garçons en tirant d'un coup la couverture. Ils grelottaient. Ils éternuaient. C'était rudement bien fait pour eux. Quand Robin l'avait mise à la porte, elle n'avait regretté que le chien de l'établissement, un grand fox jaune à longs poils. — Un setter anglais, corrigea Fontranges. Il écoutait le cœur serré ce récitatif de Walkyrie. C'était une Walkyrie qui oubliait ses quatre hôpitaux, ses douze avortements, ses deux suicides, le premier en l'honneur du fils Veil-Picard, le second, un mois après, en l'honneur d'un lad, tous deux sur le même champ de course, où on l'avait prise pour une parieuse ruinée, et ramenée dans la voiture d'ambulance des jockeys. Des gens du turf saluaient le convoi au hasard : c'était Indiana de Melun désarçonnée par la vie. Avec un diamant qu'elle avait à cette époque, elle avait gravé sur la vitre de l'ambulance, pour se venger des hommes, du mal des chevaux.

Le barman vint demander à Fontranges si elle le gênait.

Ne parlait-elle pas un peu fort ? Elle resta immobile, regardant son ennemi d'yeux soudain morts. On la supportait ici à cause d'un client peintre dont elle était le modèle, mais un mot, et on la ficherait à la porte. Elle resta immobile, comme un modèle. Fontranges fit signe qu'on la laissât. Mais elle ne parla plus. Si les hommes croyaient l'avoir ainsi, ils se trompaient, elle n'allait plus dire une syllabe. Elle s'amusa, pour se venger, à sonner sous la table. Le barman ne pouvait deviner qui sonnait et allait d'une table à l'autre. La vengeance est douce qu'on prend grâce aux sonnettes sur ces hommes qui vous ont condamnée à l'alcool, à la morphine, à la cocaïne ! Fontranges pensait à son fils, qui à cinq ans s'amusait à sonner la grande cloche, et tout le monde feignait de croire que le curé ou les la Rochefoucauld arrivaient. Mais aujourd'hui aussi La Rochefoucauld et curé s'abstenaient de répondre à l'appel d'Indiana. Elle ne parlait plus à Fontranges que par signes, par gestes, mais ces pauvres gestes désignaient cette fois sa vie réelle, sa boîte de drogues, ses bleus au bras, son porte-monnaie vide. Puis sa jarretière craqua, et elle devint toute rouge, car il fallait la raccrocher sans que le barman se doutât de rien, ou elle serait expulsée pour toujours. Elle commença sur elle-même un lent travail, celui du serpent qui avale un animal encore doué de défense, ou de l'acrobate qui casse sur soi des chaînes, ou de l'ambassadeur dont les bretelles ont sauté juste à la minute où il présente ses lettres de créance, Fontranges, habitué à découvrir l'âge d'êtres sur lequel il est peu lisible, les chevaux, les perdrix, les biches, voyait qu'elle avait vingt ans.

Puis on ferma le bar, et ils sortirent. On criait des journaux malgré l'heure tardive, car c'était le 31 juillet 1914, et tous les passants parlaient de l'Allemagne. Indiana était allée en Allemagne. Un ami allemand, rentré de Paris à Munich l'année dernière, lui avait écrit un jour de venir. Au milieu de la nuit, seule dans le train, elle avait cru comprendre le nom de Munich, et était descendue sur le quai. C'était la gare d'un village de Franconie. Sans un sou, incapable de se

rappeler le nom de l'ami de Munich, elle était restée là un mois. Ce qu'avait pu être l'existence d'Indiana à Frankenthal-unter-Main, — car c'est le nom que son oreille avait pris pour Munich, — où elle ne connaissait âme qui vive, et ne pouvait dire un mot, restait un mystère. Mais, avec un dédain implacable pour les hommes, on se tire d'affaire toujours. Elle y avait mangé un gibier excellent, des espèces de dindons qui se réunissent à minuit, les imbéciles, et luttent pour leurs femelles au clair de la lune. — Des coqs de bruyère, ou tétras, indiqua doucement Fontranges.

Dans une débauche de lumière, qu'une nuit de quatre ans allait suivre, Paris se consumait. Les boutiquiers avaient laissé leurs boutiques ouvertes et allumées. Fontranges, venu pour un obscur sacrifice, escortait Indiana dans la route la plus étincelante que vainqueur ait suivie, corrigeant seulement les termes toujours inexacts dont elle appelait les chiens et les chevaux qui passaient. Les concierges d'Indiana n'étaient pas couchés. Ils attendaient chaque locataire pour avoir des nouvelles d'Allemagne. Ils questionnèrent longuement Fontranges, qui les rassura. Dans un coin de la loge, une petite fille le regardait de son petit lit. Indiana la caressa. A chaque étage, une tête apparaissait et interrogeait ce monsieur si bien mis. Il rassurait tout le monde, surtout les enfants, qu'il caressait du côté non caressé par la femme. Enfin on fut à l'étage d'Indiana, à l'étage sans enfants. Il n'y avait pas non plus de chaises chez elle. C'était la première pièce au monde que Fontranges vît sans aucune chaise. Il était emprunté et impressionné comme un chrétien dans une mosquée. Lui, qui avait l'habitude de ranger soigneusement ses habits, de tendre son pantalon, de déposer sa lavallière, obligé de les laisser ainsi à l'aventure, il avait l'impression de se donner à une vie nouvelle qui jamais n'exigerait plus de vêtements, de plonger, pour toujours... Cependant toute l'Europe l'imitait et, cette nuit-là, se donnait à la guerre.

Il venait de rentrer à l'hôtel du Louvre quand Jacques arriva. Dans un accès d'égoïsme qu'il croyait être de l'enthousiasme, Jacques couvrit son père de baisers. Le père les lui rendait. — Comme la guerre efface tout ! pensait-il. — Ah ! qu'auprès d'un pareil chambardement, pensait Jacques, mon accroc est peu de chose ! Tant de gens allaient mourir, une vieillesse si soudaine rongeait chacun de ses camarades qu'il se sentait purifié. Il avait raison. Il fut tué dès 1914. La balle entra par l'épaule, et chemina jusqu'au cœur, comme un ver... Pour Indiana, elle était saine.



Cependant Bella et Bellita de Fontranges, qui avaient reçu au printemps, sous je ne sais quel prétexte d'épidémie, défense d'embrasser personne, commençaient à trouver le temps long et jouaient, tant leur ressemblance était grande, à s'embrasser l'une l'autre en s'embrassant chacune dans la glace.

CHAPITRE VI

Ma brouille avec Bella ne satisfaisait point Jérôme et Pierre d'Orgalesse.

Je rencontrais souvent, dans la salle à manger de l'Automobile-Club, ces deux quadragénaires géants. Toujours assis à la même table près d'une fenêtre, tous deux penchés en sens inverse sur la place de la Concorde, ils suivaient de leurs regards croisés les voitures, les autobus, les piétons, surveillaient la Tour Eiffel, la porte des Tuileries, et ils en tiraient des indications précises sur ce qui se passait au fond des cœurs dans Paris. Tous deux, et aussi Gontran leur aîné, semblaient avoir toutes les passions. Ils faisaient courir, ils jouaient, ils avaient des collections de porcelaines et de mauvaises habitudes. En fait, ils n'avaient qu'un vice : la

curiosité. Eux-mêmes étaient sans mystère, car leur passion était si vive qu'ils avaient accepté de passer aux yeux du monde d'abord pour des indiscrets, puis pour des espions, puis pour des névrosés. Ils n'inquiétaient plus, on leur pardonnait maintenant comme on pardonne aux perversions. Leurs amis timides les disaient psychologues. C'était faux, car ils ne se contentaient pas d'observer un être, une famille, une race : ils observaient, au microscope, au microphone, tous les Parisiens. Ils étaient les espions de Paris pour un dernier jugement laïque et mondain. Mais ils n'avaient, à part leur vice, rien de déplaisant, de brutal, et même de faux. Très grands, d'une beauté latine un peu banale mais qui ne suffisait plus à les dissimuler, ils étaient doués tous trois de qualités qui voisinent rarement avec l'indiscrétion, de tact, de générosité, et leur nez fort, leurs paupières fendues jusqu'à entamer la base du nez, leurs oreilles admirablement pourvues de tous les perfectionnements de la coquille, abritaient des sens aigus, qu'ils exerçaient constamment à la chasse ou aux sports. Pas un de leurs chevaux ou de leurs chiens qui n'ait été d'ailleurs acheté à un particulier, le jour où cet achat leur permettait de pénétrer pour la première fois dans une maison et dans une existence, ou de vérifier quel mouvement la vue de l'argent provoquait chez le vendeur. Car ils aimaient effleurer de près les grands péchés, l'avarice surtout et l'orgueil. Leurs automobiles elles-mêmes n'étaient acquises que d'occasion, ou, alors neuves, à des constructeurs qu'une grande passion agitait. Par naissance ou par éducation classique, ils étaient seulement préoccupés des secrets de cet amalgame soumis aux lois civiles mais dégagé des lois morales qu'on appelle le monde. La vie secrète d'un Chevreuse les intriguait plus que celle d'un Potin, celle d'un académicien plus que celle d'un jockey, — à moins que Potin et jockey, par l'amplitude ou l'élévation de leur folie, ne franchissent cette barrière qui sépare la tragédie de la comédie larmoyante. Ils étaient les Racine de notre époque. Ils

amassaient, sans les divulguer, car ils bavardaient rarement si ce n'est pour amener des confidences, des albums de mouvements généreux, surhumains, trop terrestres, bas, qui sans eux se seraient dilués sans laisser plus de trace que les forces de la houille bleue. Le résultat le plus palpable de la vie mondaine, de tant d'amours, de haines, d'infamies et d'abandons, de disputes de préséance et de querelles de plagiats, de même que toute la houille bleue ne sert en ce début de siècle qu'à alimenter une petite usine et occuper une famille en Oranie, ne servait qu'à unir dans leur affection les trois frères. Souvent celui qui voyageait aux Indes ou au Japon pour y obtenir quelque révélation sur Lord Curzon ou sur une ambassadrice à la mode recevait un télégramme chiffré ainsi conçu : *Liaison Annibal assurée. Enlèvement Rachilda prochain.* Car ils aimaient plutôt prévoir un événement du cœur que le comprendre une fois périmé. Ce qu'ils appelaient le secret n'était pas en retard sur la marche de l'univers, ils n'avaient rien du détective, ou du savant, ils n'ouvraient pas les tombes. Mais ils voulaient être en avance de quelques heures ou de quelques matinées sur les catastrophes sentimentales de notre époque, sur ses couronnements moraux. Exercés par trente ans de recherches, ils savaient distinguer dans les intrigues en apparence les plus banales celles qui conduisaient à la mort. La chronique mondaine du *Gaulois* et du *Figaro* avec ses compte-rendus, ses enterrements et ses mariages, leur fournissait la plus dramatique de leurs lectures. Parfois, quand ils croyaient leur science du vieux continent à peu près à jour et que les drames y étaient encore en bas âge, ils laissaient une sentinelle unique et partaient à deux pour une nouvelle terre. Mais les cœurs des Argentins et des rajahs étaient pour eux un alphabet, ceux des Américains du Nord un transparent, et ils revenaient avec joie en Europe où déjà la vague d'amour et de haine avait pris ses volutes de l'année. L'été, ils partaient pour Deauville, étendaient leurs trois beaux corps nus sur la plage, dans une fausse indifférence, qui intriguait

et aiguillonnait les liaisons sur leur déclin ou sur leur orient, et, dans leur dos cette foule comprise et connue d'eux, devant eux ce gouffre, ils discutaient métaphysique, toujours d'accord sur les hommes et discors sur les éléments, se contredisant non sans humeur sur la sensation et sur la matière, jusqu'à l'heure où le flux montant daignait les prendre. Ils nageaient loin, épousant chacun un secret différent des vagues de fond, des sables, se laissant prendre quelquefois à titre personnel par un courant ou par une algue. Autant ils se trouvaient unis face aux vivants, autant chacun dérivait vers une nage propre ou un désir particulier de mort ou de survie. Du rivage, on voyait le faisceau fraternel, secoué par la force primitive, flotter à trois exemplaires, dissocié pour la première fois.

Depuis quelques mois Jérôme et Pierre étaient tristes. Leur aîné allait mourir. Une chute de cheval lui avait causé au foie une lésion maintenant sans remède. Humilié de mourir frappé au seul organe dont le nom ne puisse être pris, du moins à notre époque, dans un sens spirituel, non au cœur, non aux entrailles, mais au foie, il allait rapidement vers ce que Jérôme appelait l'au-delà, Pierre la devinette, et lui le néant. Tous trois évitaient d'ailleurs de discuter sur ce point. Les médecins donnaient encore six mois à Gontran. Il mourrait tout au début de 1925. Il le savait. Pour distinguer mieux sur les humains les empreintes des passions et des maux il avait tenu à faire autrefois sa médecine, son stage à la Salpêtrière. Il n'y a pas d'empreinte plus simple à déchiffrer que celle de la mort. Il savait d'ailleurs aussi lire dans la main. Il lisait dans les siennes : il allait mourir. Il y aurait, gravé sur sa tombe, deux dates côte à côte, 1875, 1925, séparées par un tiret. Ce tiret était sa vie. « Tiens dirait-on, il avait cinquante ans juste ! » C'était faux, car il mourrait en janvier et il était né en décembre. La vie lui prenait injustement presque tout une année, elle travaillait avec lui, comme avec tous les autres, en gros... Il ne sortait

plus de son appartement. Il s'irritait d'être nommé Gontran, nom si peu fait pour un mort. Parfois il désirait mourir. Mourir au besoin avant la fin de l'année, en 1924, pour embêter le sort. Puis l'idée de ces chiffres qui se répondraient harmonieusement sur le marbre, de ce demi-siècle plein, le caressait, et il immolait sur sa tombe les trois saisons perdues.

Sa curiosité n'avait pas diminué. Des amis douteux avaient même dit à ses frères : — Pauvre Gontran, mais qu'il doit bien prendre cela, comme cela va être intéressant pour lui ! Non. Cela ne l'intéressait pas. Il s'acharnait plus encore sur les pistes de l'année. En vain ses frères essayaient-ils parfois de lui donner l'idée d'une Europe où les adultères étaient fidèles, les jeunes époux sans ressentiment, les douairières sans folie. Gontran au contraire sentait que cette année 1925 allait être fertile en cheminements des vertus, en affleurements du vice. Il devinait que de belles proies qu'il avait suivies depuis des années allaient justement dans cette année fatale se déchaîner, livrer leur raison ou leur secret. Des joueurs, l'honnêteté même, — qu'il guettait depuis longtemps, — allaient tricher. Il souffrait de ne pas savoir quelle conclusion aurait l'affaire Dubardeau Rebendart ; de ne pas savoir comment tournerait ma brouille avec Bella. Il s'irritait de la lenteur de Rebendart, de ma lenteur. Voilà que, du fait de cette lenteur inutile, la vie des moindres hommes autour de lui devenait un problème dont il ne connaîtrait pas plus la solution que celle de la lutte des anglo-saxons et des latins, ou de la ruine des falaises de Dieppe. Que les gens vivaient au ralenti cet été ! Ce qui lui restait de force s'usait à l'immortalité de son concierge ou du facteur. Que le rythme de la vie lui semblait faux aujourd'hui ! De vraies passions devraient se loger entières dans des après-midi, tous les mouvements épars à travers une année dans une semaine au plus. En huit jours, un Dubardeau intelligent aurait reconquis Bella, l'aurait quittée... Mais, pour presser ces tortues, il aurait été nécessaire que toutes

fussent condamnées à une mort prochaine, et que Gontran d'Orgalesse fût bien portant.

Ses frères partageaient son impatience. Pour la première fois ils usaient du crédit et de la force mondaine que leur donnaient tant de secrets pour hâter la marche de telle liaison ou telle rupture. Jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient pas crus plus qualifiés pour intervenir dans une aventure qu'un jardinier pour hâter la maturité de ses légumes ou de ses fruits. Par amour de Gontran, ils renoncèrent à ce détachement. Pour Gontran mourant, ils firent des primeurs. Eux, qui attendaient avec la sérénité et l'apathie de Dieu que Chatillon-Luçay prit sa femme en flagrant délit, que lord Bastle présentât enfin à la cour sa femme américaine, que la vérité sur Barbette fût connue, pour Gontran ils avancèrent par une lettre anonyme, par leur action sur le prince de Galles, et par une forte prime, ces trois révélations. Quand ils entendaient dans un salon un mot d'esprit, une comparaison, ils la téléphonaient aussitôt à la maison pour être sûrs qu'elle arrivât avant la mort. « Frère chéri, télégraphiaient-ils, nuit admirable. Yvonne a comparé firmament haussé d'un cran à machine à écrire haussée pour majuscules.... » Le jour où ils m'invitèrent, je sus donc qu'ils intervenaient dans mon amour.

Je m'étais amusé à leur donner rendez-vous place de l'Opéra, sur le refuge central, pour brouiller toute piste. C'était mettre deux bassets au rond-point où se croisent tous les gibiers de la forêt. Une odeur plus commune que celle de leurs chasses habituelles les désorientait, un mouvement plus rapide que ceux de la vie mondaine les affolait. Autour des numéros d'autobus, les mains leur semblaient se tendre pour des numéros de flirt, de passion. Ils virent débuter, s'ébaucher des connaissances qui devaient fournir dans les huit jours aux faits-divers des suicides ou des entôlages, ils virent un premier baiser, ils virent une rupture. Pour contenter Gontran mourant, il eût fallu que le monde aimât, oubliât à ce rythme vulgaire. Ils me suivirent avec un regret, d'ail-

leurs bientôt dissipé, car ils aperçurent dans une confiserie des Boulevards une amie, et Jerôme entra sous un prétexte pour voir la qualité des bonbons qu'elle offrait. Le ciel était tout bleu, Paris tout vernissé. Je marchais à leur droite, pour ne pas sembler un voleur entre deux gendarmes, et mon côté droit tout seul baignait dans du soleil et dans du libre choix. Le côté du cœur était sous leur contrôle. Je sentais qu'ils me menaient vers une brouille définitive ou une réconciliation, et je les suivis au Jockey.

C'était l'inauguration du nouvel hôtel du Jockey, une date. La perte de l ancien Jockey avait paru aux Orgalesse une disparition aussi terrible que celle de la bibliothèque de Louvain. Les cercles, les restaurants célèbres étaient pour eux des lieux chargés d'histoire, étaient les coulisses du vrai théâtre, les points les plus sensibles de Paris, mais aussi les plus tranquilles et ceux où, dans un noble et pacifique automatisme, dans une chaleur surveillée au thermomètre par les maîtres d'hôtel comme la plus favorable à la race humaine, les passions, les haines, les indifférences s'entretenaient et se transmettaient. C'étaient leurs cathédrales. Que le Jockey eût quitté la rue Auber, que l'aristocratie française en veine d'amour ou de jeux n'eût plus pour venir au Jockey à passer devant le coiffeur du rez-de-chaussée à boutique régence, à traverser par le Grand Hôtel quand il commençait à pleuvoir, à se heurter à des Américains du Sud dans toute la rue, et uniquement aux Soubise et aux Gramont à partir de l'escalier, tout cela leur semblait inconcevable et troublait leur sens même de l'orientation. Que les propriétaires de courses d'obstacles n'eussent plus à prendre une ou deux fois par jour l'ascenseur pomponné, que disparût sur tant de chefs de famille illustres ou milliardaires l'odeur de ce savon de lavabo immuable depuis cinquante ans, ils en étaient amoindris, comme si les bases de leur art ou les bases des passions dans Paris en étaient ruinées. Aussi se hâtaient-ils vers le nouvel hôtel, anxieux de voir quelle

rose des vents, quel carrefour des cœurs le nouveau Jockey allait signifier désormais.

Passés de la peluche au plâtre frais, les vieux larbins s'accordaient des éternuements, déploraient, quand leurs yeux s'égaraient sur les fenêtres, cette disparition des chambres du Grand Hôtel où s'apercevaient tant de scènes distrayantes, s'énervaient de ces apparitions de moineaux, de merles, maudissaient les cris d'enfants qui leur parvenaient du jardin au lieu de la rumeur bien adulte de la rue Auber, et se précipitaient vers les pardessus râpés de l'aristocratie française comme vers la fidélité. C'était tout ce qu'ils avaient pu sauver des faux cuirs de Cordoue, du velours, de la panne, et des cordons terminés par des glands à franges. Rien n'était plus au point pour eux. Les glaces, au lieu d'apporter l'obscurité, scintillaient. Au lieu d'apercevoir dans les glaces un reflet de famille, on s'apercevait dans tous ses détails et répercuté personnellement de miroir en miroir. Si un membre commandait des toasts, il n'y avait plus à téléphoner à la concierge qui les grillait dans l'arrière-boutique du coiffeur. Si un membre s'arrachait un bouton de culotte ou se déchirait, il n'y avait plus pour le recoudre la gouvernante du vieux médecin du quatrième. Evanouies, ces secondes entières passées entre deux portes-soufflets avec des plats odorants. On ne savait même plus les spécialités du Jockey, qui étaient avant le déménagement les épinards et la compote de pruneaux. Au lieu d'arriver dans leurs habitudes les plus invétérées, tous ces messieurs avaient l'air d'arriver à l'hôtel.

Jérôme et Pierre d'Orgalesse buvaient des yeux ce que ce spectacle avait de vierge. Sur ces murs vides encore en secrets, en pathétique, en souvenirs, ils posaient déjà, premier apprêt, le futur souvenir de ce déjeuner inaugural avec l'ami de Bella Rebendart, et de leur frère malade. Cette suppression des divans ronds au centre des salons, qui permettaient jadis à cinq ducs de se parler sans se voir, seule survivance des tables rondes des forêts, cette disparition

des andouillers dans l'escalier, qui mettait un terme aux débauches d'esprit que se livraient à leur vue la haute agriculture française, leur paraissaient des changements d'habitudes morales. Ce quart d'heure de retard pour le déjeuner inaugurait un nouvel horaire des sentiments. Seuls le Punch et les London Illustrated reliaient l'ancien club et le nouveau dans l'esprit du personnel et des maîtres. On se les arrachait comme une preuve d'identité. L'Angleterre a vraiment du bon. Mais la vieille odeur de pipe et de dent cariée chère aux ambassadeurs retour d'Orient, ou au banquier qui venait de quitter le boudoir de sa danseuse, était remplacée par un parfum réclame. C'était la première odeur de cet être multiple, Jérôme et Pierre l'aspirèrent avec délices. Ils m'accablaient de mots aimables. Ils me présentaient à tous. Je sentais qu'ils m'avaient apporté là, m'emmurant dans les présentations, comme on emmure un chat ou une pièce d'or dans la première pièce d'un édifice. Soudain ils se turent, regardèrent un groupe qui entrait, se firent signe, c'était le premier croisement de gibier, c'était Bella et Rebendart.

La seule table vide était près de la nôtre. Bella eut une hésitation dans sa marche ; je sentais qu'elle se demandait si elle aurait le courage de se placer face à moi, pour m'éviter la vue de son beau-père. Mais Rebendart déjà s'installait, et je la voyais de dos. Elle était ployée, elle m'offrait le fermoir de son collier, le laçage de sa robe, le nœud de ses cheveux, les boutons de sa tunique, car elle aimait être boutonnée par derrière, jamais par devant ou par côté. Elle sentait mes regards sur elle, elle sentait que tous ses sentiments, toute sa résistance avaient leur fermoir derrière elle, j'avais sous les yeux tout ce qui pouvait la rendre nue et défaillante. Rien de plus lourd que le chagrin sur des épaules de femme ; cet affaissement de champion qui lève cent vingt kilogs, l'idée de ma présence le provoquait sur Bella. Ah ! comme le record en poids de la mélancolie était battu. Ah ! que les épinards renommés furent les bienvenus !

Elle se laissa aller dès qu'ils furent servis, elle se courba sur eux comme sur une prairie. Par devant elle bavardait, elle riait, mais ses épaules et ses reins succombaient. Parfois d'une main qui semblait venir d'une amie, elle tâtait le fermoir du collier, le premier bouton de la blouse, le peigne. Puis la main, sentant mon regard, disparaissait. On eut dit une main de voleuse, mais elle partait toujours vide. Que la peine est belle sur un être beau ! Bella était plus forte, plus épanouie que lorsqu'elle m'avait quitté. Notre rupture lui avait valu ce que cause aux autres femmes un enfant. Le souci avait arrondi ses épaules, donné à son dos ce beau volume, gonflé un peu ses bras, chassé les muscles de son cou, la renfermant toute dans une gaîne. Jamais plus je n'étreindrais ce corps léger et remuant, il était cousu dans une peau plus charnue et veloutée. Je ne pourrais plus que le sentir se débattre au sein de cette autre femme, qui le retenait par une couture sans marque, que la main surgissant à nouveau semblait chercher. Elle était à peu près immobile. Elle savait que si elle s'inclinait d'un côté ou de l'autre, elle me dévoilait la tête de Rebendart. Je comprenais le martyre de tous ces héros de la Bible ou de l'antiquité qui n'ont pu se retourner vers l'humain, leur seul souci, qu'ils abandonnaient ou qu'ils ramenaient de la mort. Penchée comme une proue, comme ma proue, Bella tout ce repas fendit le fleuve de mes maux, cependant que Rebendart, nouvelle sirène, tentait de l'attirer dans la jurisprudence et l'histoire par de fines attaques contre Tacite. Les frères d'Orgalesse jouissaient de ce supplice. Le Jockey n'était plus un dolmen sans victime. L'un d'eux se leva sous un prétexte pour téléphoner à Gontran qu'ils nous avaient pris, Bella et moi, dans le filet tout neuf tissé par les maîtres d'hôtel, qui passaient de notre table à la sienne, dans une promiscuité pour elle douloureuse, la moutarde, le sel, ou même le pain. Rebendart mangeait mon reste de pruneaux. On prit à Bella les fruits pour nous les apporter. Dès que l'une des tables réclamait un objet,

l'autre table la lui fournissait. Elle accepta du café. Jamais, je crois, elle n'en avait pris. J'en demandai aussi à voix très haute. Elle savait qu'il m'était interdit. Nous sortions des aliments pour entrer dans le domaine des filtres. Ce café à la fin du repas, qui pour elle était un des derniers bonds vers la liberté, vers l'indifférence, pour moi un léger, si léger sacrifice de ma vie, nous éleva une minute au-dessus de ce réfectoire, avec des sens aigus. On nous servit en même temps. Je m'arrangeai pour porter ma tasse en même temps qu'elle à mes lèvres, à chaque bruit de sa cuiller la mienne répondait. Quand elle reposa sa tasse vide, elle entendit la mienne se poser à la même exacte seconde sur la table. Ce café appliqua exactement pendant un instant nos deux existences l'une contre l'autre, nous força à un même geste. Elle ne pouvait pas ne pas penser à l'amour. J'en demandai tout haut une seconde tasse. Je le réclamai plus chaud et plus noir. Elle courba la tête, s'affaissa plus encore, si bien que j'aperçus au-dessus de sa toque le front de Rebendart. Contrainte par surprise à me retrouver dans le jeu du café, elle refusa de me suivre jusqu'à ce second palier de notre entente secrète. Le premier maître d'hôtel et le majordome étaient accourus eux-mêmes, honteux de mes reproches, pour voir si cette fois mon café serait assez fort. Des tables voisines s'intéressaient à ma cafetière. Le prince de Clermont prenait le majordome à partie et l'invitait à profiter du déménagement pour servir enfin autre chose que du gland grillé. Devant ces préparatifs, je plaisantais, j'affectais de rire, comme celui auquel on prépare le trapèze volant ou le chlorure d'éthyle, puis, je bus, sous l'œil anxieux de dix vieillards qui auraient constitué sous Louis XV le conseil de régence, la mixture qui allait accélérer la lutte de mon sang contre mon cœur trop faible. Elle avait goût de bouchon. C'était le premier café de ma vie qui eût goût de bouchon. Je l'avalai d'un trait et, bonheur, en portant à nouveau mes regards sur la table de Bella, je vis que Rebendart, puissance du filtre, avait disparu.

Rebendart était parti de mauvaise humeur pour la Chambre, où il avait appris qu'on l'interpellait sur le monopole des allumettes. Ce n'est pas qu'il détestait être interpellé, mais l'interpellateur était un jeune radical socialiste qui n'avait pu trouver de fauteuil dans les travées de gauche et qui l'attaquait de la droite. Bien que ses opinions se fussent quelque peu modifiées au cours de sa carrière, Rebendart détestaît avoir à proférer vers la droite des opinions de gauche, et réciproquement. Depuis quinze jours, ce Pujolet l'obligeait, par ses questions constantes sur les chemins de fer de l'État, sur un préfet royaliste, sur les agissements des congrégations, à se tourner vers ses collègues de l'Institut ou du Jockey pour proclamer sa libre-pensée et son amour de la république. Il voyait toutes ces faces où le reproche muet éclatait d'autant plus qu'elles n'étaient assombries par aucune barbe noire et aucun cheveu, se détourner avec gêne de ses regards. Tandis que Pujolet, plus excité encore de tremper dans ce bain de réaction, se démenait et poussait Rebendart aux derniers aveux de républicain, toute la droite se désintéressait du spectacle, désapprouvant cette parade forcée, et se taisait. Pujolet insistait, désirant savoir de Rebendart s'il était résolu à faire observer l'interdiction des processions. Il fallait s'y engager face à Barrès, à Denys Cochin. C'était vraiment de mauvais goût. Il semblait à Rebendart que l'acoustique de la Chambre, c'est-à-dire celle de son cœur même avait changé. Il ne reconnaissait plus le clavier de cette machine à parler, si semblable dans sa forme à une machine à écrire. Ah ! de quel demi-tour soulagé il se rejetait vers l'extrême-gauche, si par chance un communiste intervenait dans le débat, puis avec le même élan vers la droite, si un incident de séance l'amenait à l'éloge de notre armée, et éprouvait ainsi, mais successivement, toutes les joies de sa double franchise. Moi, je bénissais Pujolet, grâce auquel ce soir Bella était maintenant seule au milieu du Jockey, à quatre pas que rien ne pouvait combler, mais cependant incertaine dans sa fuite immobile, car

ses bagues, ses boîtes d'or, ses agrafes, toutes ses miettes habituelles étaient encore éparses autour de sa soucoupe.

Il faisait un grand soleil. Il était midi tout juste, car nous étions au jour le plus long de l'année. Le vent s'était calmé. Le beau temps gagnait dans le club jusqu'à l'eau des carafes et de la piscine. Le mois se terminait. C'était la fin d'un chapitre dans l'histoire du vent, de la pluie ou des nuages, mais chacun croyait qu'il s'agissait d'un repos dans son existence et ralentissait la marche de ses pensées. Seuls mes deux hôtes n'oubliaient pas leur frère mourant et entendaient ne pas revenir à lui sans nouvelles. S'ils n'avaient pas été là, Bella serait sans doute partie de son côté, moi du mien, mais les deux frères d'Orgalesse, devant ce joint entre nos destinées, se précipitèrent pour la soudure. Ils allèrent saluer Bella, lui rappelèrent qu'elle avait promis de les accompagner aux Jeux Olympiques et, avant qu'elle eût pu savoir si je venais, nous étions dans le taxi.

La voiture était petite et nous étions empilés. Assis sur le strapontin vis-à-vis de Bella, car les Orgalesse avaient tenu à nous mettre aussitôt face à face, le moindre mouvement des quatre grandes jambes fraternelles me repoussait sur elle, et, quand ils le jugeaient bon, nos voisins accentuaient par une pression physique la pression morale déjà si forte qui régnait dans l'auto. Bella ne sachant si j'étais leur complice, gardait pour le haut de son corps, sa conscience, sa vie, et ne m'abandonnait que des jambes insensibles. Son menton était haussé d'un centimètre, ses prunelles élevées dans son œil, ses narines tendues, elle était au point le plus haut de dignité qu'ait jamais atteint une camarade de taxi. Dans l'étau de mes genoux prise plus subitement qu'au piège à loup, ne pouvant changer de conversation, elle avait changé de silence, et entre les quelques paroles que les Orgalesse lui arrachaient, je sentais un mutisme de martyre. Eux contenaient à peine leur joie de posséder dans cette chambre si étroite une passion aussi dense et aussi peu frelatée. Jamais ils n'avaient encore réussi à accoler aussi étroi-

tement et aussi près d'eux des amants brouillés, et les deux descendants de familles ennemies. C'était Rodrigue et Chimène, Roméo et Juliette, liés par les jambes et promenés dans ce territoire magnétique bordé par la Grande Ceinture où tout le pathétique que l'air trop lourd de Paris comprime sur vous-même, pétille et flamboie dès que l'oxygène de Nanterre ou de Saint-Denis l'a touché. C'était à dessein et par raffinement que les Orgalesse nous menaient aux Jeux Olympiques. Ils savaient que tous les remèdes, tous les dénouements aux crises sentimentales nées dans Paris, de même qu'il faut chercher parfois les foyers en dehors de l'ellipse, c'était à Chantilly, à Orsay qu'on risquait de mieux les trouver. Nous faisions en ce moment sous leur commandement une de ces sorties désespérées vers Champigny si chères aux cœurs parisiens assiégés, et ils bondirent de volupté quand nous fîmes lever le corbeau le plus rapproché de Paris.

Bella se taisait. Je sentais son corps pris dans le mien comme s'il venait d'en naître, et aussi distinct et ennemi que l'est déjà du corps de sa mère le corps du nouveau-né. Son sang suivait une toute autre carrière que mon sang. Elle se taisait d'ailleurs dans ses joies comme dans son indifférence. La parole était pour Bella un téléphone auquel elle ne recourait que forcée. Ses monologues étaient des hochements de tête, ses dialogues de la langueur. Des cris, des soupirs, des onomatopées, le langage mondain de Bella était le même que le langage de ses étreintes. Ce n'était pas que la vie physique eût quelque privilège en Bella. Au contraire. La parole était pour elle trop brutale. Ce bruit de la pensée, obtenu à force de trucs dont chacun en éliminait ou la vérité ou la chaleur ou le vertige, elle le négligeait. Elle ne se plaçait jamais vis-à-vis de nous, comme le font les autres, de façon à nous entendre, de façon à voir notre bouche. Elle avait des positions d'objet, des attitudes d'être sans oreilles, toute une vie inhumaine qui l'unissait à vous par d'autres liens que les sens reconnus ou légitimes. Il fallait

la rejoindre dans la contemplation, la conscience, dans une tiédeur d'âme inestimablement éloignée de la température et du siècle courants. Je me demandais en effet pourquoi elle eût parlé, pourquoi elle eût rapproché, en parlant, de la réalité, cette bouche, ces dents qui étaient aussi lointaines dans mon imagination que des yeux, des regards. J'avais parfois l'impression que seuls ses sens n'étaient pas sensibles. Pour la première fois je trouvais une âme féminine d'un maniement nouveau. J'avais, à nouveau, sur les qualités des femmes, sur la forme de l'âme des femmes la même incertitude que j'avais au lycée sur leur forme corporelle. Bella me redonnait l'ignorance, la jeunesse. Je l'aimais avec des aptitudes de jeune homme, avec du dévouement pour son corps, de la sensualité pour sa pensée. J'ignorais tout des raisons qu'elle avait eues de me quitter, mais j'acceptai de débattre silencieusement avec elle, dans cette dernière rencontre, premier match du spectacle olympique, le drame qui nous séparait. — Elle, je la sentais pleine de haine, dans les yeux un regard homicide. C'est ce moment que le chauffeur choisit pour écraser un basset. Quelle peine, au moment où l'on tuerait volontiers des hommes, de voir soudain couler le sang d'un chien !

C'était un chien peu fait pour intéresser les Orgalesse, un chien de campagne, sans race, sans collier, sans pièce d'identité qui puisse le rattacher de près ou de loin à une intrigue mondaine, un chien d'instituteur non adultère, d'agent-voyer non joueur. Bella était descendue, malgré nos compagnons qui n'admettaient pas le pathétique animal. Cette délégation de souffrance humaine donnée aux singes, aux chiens, les impressionnait sans bénéfice. La souffrance, dès qu'elle n'était plus le bien personnel d'un humain, ne les intéressait pas plus que l'électricité, la vapeur ou le mouvement des volcans. Ce passage chez l'animal du néant de la pensée au néant de la vie, par la mort, par cette opération qu'ils considéraient comme divine, les

froissait. De plus ils détestaient les chiens à cause des puces, et ils essayaient d'effrayer Bella.

— Laissez-le, chère amie, il a tout l'air d'être enragé. D'ailleurs il n'a rien.

Bella caressait le chien. Il était sur le flanc. Le sort lui avait appris à faire le mort et à donner la patte à la façon des dresseurs, en lui écrasant les côtes et le tibia. Nos mouchoirs servirent à son premier pansement. La patte aux initiales des Rebendart, le corps aux initiales de Dubardeau, il sembla se calmer. Mais il fallait un vétérinaire. C'était la première fois que les Orgalesse avaient à s'occuper d'un vétérinaire. Leur mauvaise humeur s'accrut. Des tondeurs, des hongreurs, ils n'avaient rien à apprendre. Mais il est difficile de réparer un basset avec une masseuse et un pédicure chinois. Une idée leur vint :

— Dites-nous, Philippe. Le nouveau pavillon de votre oncle est à cinq minutes. Charles Dubardeau doit y être. C'est bien lui qui a greffé à un lévrier noir une patte de setter blanc ?

L'oncle Charles y était.

— En route, le chien meurt !

Délirants d'introduire Bella chez les Dubardeau, ils découvrirent même dans une poche un vieux morceau de sucre que le chien lécha, puis refusa tristement, la gueule amère, se demandant pourquoi les hommes s'amusent à offrir aux chiens blessés des morceaux de sel.

***

Bella était toute pâle. Rebendart, pendant le déjeuner, lui avait confié que les Dubardeau organisaient cet après-midi quelque complot dans leur nouveau domaine de Marly. Il savait de source sûre que le maréchal Bauer, Emmanuel Moïse, et le directeur du plus grand journal du soir devaient s'y retrouver vers quatre heures. Complot étrange, auquel osaient participer l'ambassadeur d'Espagne, Antoine, le

directeur de l'Odéon, et Blavène, revenu de la veille, rappelé de Jersey par l'amnistie après cinq ans d'exil que lui avait valus sa condamnation en Haute-Cour. Bella tenta de s'échapper, de confier le chien aux Orgalesse. Ils se méfiaient, descendirent les premiers, prirent les devants. Elle dut les suivre, fermant à demi les yeux, tirée comme une aveugle par ce basset meurtri dans la maison des adversaires.

Il lui sembla, dès que le pavillon fut en vue, que mes oncles avaient adopté un costume bien particulier de conspirateurs. Ils portaient ces sarraus de toile qu'on achète pour dix francs rue de l'École-de-Médecine, ces combinaisons pour les rendez-vous avec l'anatomie ou le calcul logarithmique, mais salis de plâtras et de suie. Le maréchal Bauer et Antoine, en salopette, qui venaient d'enfoncer les vasistas du grenier avec les plus grands efforts qu'ait jamais faits Antoine, habitué aux maisons de toile, aux fenêtres de carton, se détachaient sur la mansarde en guetteurs. C'est que le complot en effet avait une réalité, plus de réalité certes que ne le croyait Rebendart. L'entrepreneur qui devait réparer le pavillon inhabitable avait fait faux-bond, à cause de grèves, et décidée à s'installer dès le premier jour de l'été, ma famille, sous cette nécessité des premiers âges, s'était décomposée naturellement, comme celle de Noé au sortir de l'arche, en équipes de plâtriers, de menuisiers et de badigeonneurs. La première nuit avait été pluvieuse, les plafonds étaient crevés. Il n'était pas un de mes oncles qui n'eût reçu des gouttes dans sa couche, et recouru pour s'en protéger, selon ses préférences historiques, à la tente, la hutte, la voûte, ou au parapluie cloué à même le bois de lit. Ils avaient décidé au réveil un appel aux amis, aux amis les plus forts, à ceux des amis qui peuvent marcher sur le rebord des toits, plier des barres de fer, porter des soliveaux, et si la police de Rebendart avait été perspicace, elle aurait dû mal augurer d'une conspiration qui ne réunissait que des géants comme Bauer ou des haltérophiles réputés comme l'ambassadeur d'Es-

pagne. Il ne manquait à l'appel que l'oncle Jules, qui, dans une furie inverse, s'acharnait depuis six semaines à décomposer l'ion. Il pensait réussir aujourd'hui. Chaque fois que la grille grinçait, les conspirateurs croyaient que c'était lui, que c'était fait, et qu'ils construisaient de cette heure sur un monde à atomes soudain dédoublés. Le vent soufflait. Une tempête était à craindre pour la nuit, et dans cette dernière heure du printemps, embauchant par pneu ou téléphone la politique, l'art dramatique, la statégie, les Dubardeau consolidaient avec leur aide charpentes et volets. — Antoine prenait parfois du champ, s'écartait de la maison, la jugeait comme on juge les décors, avertissait dès qu'il voyait un peu du jour filtrer à travers les planches ou les murs, et tous alors s'empressaient, comme des castors, comme pour un barrage. C'était un jour électrique et sauvage, qui semblait envoyé à mes oncles par exception, par les pylones de fer de Sainte-Assise, un dernier jour de printemps primitif reconstitué, avec des couleurs nettes dont les premiers hommes devaient mal distinguer leurs sentiments, un bleu rebelle, un chrome sincère, un rouge fourbe. Dans leur tenue de laboratoire, armés de scie, de vilbrequins, ils avaient vraiment l'air de se livrer à quelque gigantesque expérience. C'en était une. C'était celle qui donne aux hommes, quand elle réussit, une maison.

C'est ainsi que Bella surprit ces modèles d'ambition, d'égoïsme, et de négation, conspirant à l'extérieur contre le vent, la pluie, cependant qu'à l'intérieur le complot contre les cloisons du salon se dévoilait. Seul Gravène avait gardé ses vêtements, son costume acheté tout fait à Jersey, l'après-midi où l'agence Reuter lui avait appris son amnistie, et où, dans son vertige, il n'arrivait pas à entrer dans le bon magasin, prenant le photographe pour le tailleur, la boulangerie pour la chemiserie, se heurtant à toutes ces vitres, de la tête aussi, comme un oiseau qui aperçoit sa liberté. Mes oncles l'avaient invité, malgré sa maigreur, sa faiblesse, désirant l'unir dès le premier jour, dans

cette collaboration toute manuelle, sans l'obliger à passer par des intermédiaires, à nos gloires et à nos héros. Par respect aussi pour ce costume neuf, mes oncles lui épargnaient les lourdes tâches. Ils l'avaient d'abord chargé d'effacer du parc et du pavillon les traces laissées par les précédents locataires. La mission lui avait paru pénible, car le pavillon servait d'orphelinat à la Ville de Paris. Blavène n'effaçait qu'avec regret ces empreintes puériles ; il s'en voulait de trouver dans les fourrés, au lieu de nids, des cachettes d'enfants où restait l'escabeau et le plumier, leur seule famille sensible. Il ne pouvait s'empêcher de lire les manuels qui traînaient, desquels un philanthrope anonyme avait extirpé toutes allusions aux pères, aux mères, au père de Bayard, à la mère de saint Louis, et où toutes les actions illustres semblaient avoir pour auteurs des enfants trouvés ou naturels. Il était préparé, rentrant en France après quatre ans d'exil, à trouver sa patrie un pays de faible natalité, voire un pays d'adultes, mais non certes un pays d'orphelins. Aussi, en dépit de ses hôtes, qui le traitaient en convalescent, ou, par délicatesse, afin de marquer leur confiance, qui le dirigeaient sur les besognes aristocratiques du chantier, le nettoyage des trumeaux ou la peinture des rechampis, il n'était pas à l'aise. Sortir d'exil, presque de prison, et passer du bleu de roi ou du carmin sur les angles d'un salon Louis XV, cela lui déplaisait. Ce n'était pas des traces ainsi colorées qu'il avait à laisser aujourd'hui sur la France. Il ne sentait plus ces belles couleurs en soi. On ne s'amuse pas non plus à farder soi-même la femme qui nous a trompé la veille. Il laissa errer ses regards sur ce paysage au terme duquel son regard ne se heurtait plus enfin à l'océan mais aux nuages, sur l'Ile-de-France, île dans le ciel. Il essaya ensuite de nettoyer les cuivres au Miror, les glaces à l'Ozor, mais ce travail qui aboutissait seulement à donner de lui un reflet plus net, à rappeler peu à peu d'exil son reflet, il ne put le supporter non plus, et laissant ses pots de ripolin, de mélu-

sande, comme des pots de fard quand on songe au bain, il quitta son veston et s'attaqua aux fardeaux. Il ne fit plus que porter des poutres, il souleva la margelle du puits. De même que ce matin, chez lui, il n'avait employé que le gros langage, et n'avait pas eu d'esprit ni de pointes, et avait repris la langue familiale par ses expressions quotidiennes, il profitait de l'occasion fournie par mes oncles pour saisir la terre française par ce qu'elle avait de plus pesant et de plus matériel. C'est le mot pain, le mot vin, le mot bonne nuit, qu'il avait prononcés avec le plus de joie en revenant en France. De même, il se sentait purifié à toucher les moellons même, le bois même, le cœur des carrières et des forêts. Si bien que mes oncles, le comprenant, n'hésitaient plus à lui faire monter le mortier sur ses épaules. Nous l'entendîmes rire sur l'échelle. Il retrouva enfin le rire dans ces travaux forcés de bonheur, ce bagne d'amitié, goujat de son pays.

Tant était grande l'occupation des invités et des hôtes qu'aucun ne nous avait vu venir. Des clous dans les lèvres, les mains noircies, mon père m'accueillit en me touchant de l'épaule. Ce coup qu'ont les charpentiers pour rentrer les pointes à l'intérieur de la bouche, il n'avait pu encore l'attraper. Il essaya de m'embrasser, il effleura ma joue, baiser martien, avec ces tiges de fer. Le chien s'était calmé. Bella contemplait avec surprise mes oncles au travail. L'imagination, l'inspiration éclairaient sur ces échelles et ces toits leur visage de la même lueur que dans leur laboratoire. Il n'y avait en plus que la sueur, qui marque les opérations purement humaines. Ils avaient découvert au cours de la journée de nouvelles façons d'enfoncer les vis, de comprendre les espagnolettes, de vider les réservoirs. Tout un flot d'invention géniale avait passé aujourd'hui sur les petits métiers et les habitudes d'artisans. Quatre paires d'yeux créateurs avaient regardé les marteaux, les pincettes, la colle à pâte. Maintenant, au milieu de l'orage qui éclatait, l'oncle Charles, malgré un éclair et

malgré l'ambassadeur d'Espagne qui n'aimait pas les imprudences, et disait avoir vu un haltérophile foudroyé en levant ses haltères, hissait comme premier pavillon, pavillon peut-être de la famille, le premier paratonnerre de Franklin.

Nous étions d'ailleurs à peine dans le salon, autour du chien, que mes oncles opéraient et soignaient, à défaut d'autre matériel, avec des équerres, des cordages, un sécateur, avec les instruments qui servent à opérer et à soigner les maisons, que la foudre, dédaignant le paratonnerre de l'Américain, dédaignant les Dubardeau, dédaignant la science, tomba sur un petit if de la cour et l'abattit. Ce fut du travail pour Blavène qui le rentra sur son dos dans le bûchar. Mais il aurait, aujourd'hui, de joie, porté de vrais morts.

***

Tel fut le complot que Bella surprit. Elle put même voir mon oncle Jules arriver ruisselant, mais vainqueur de l'ion. Je me rappelais avoir vu Moissan arriver ainsi triomphant, un soir chez mon père, avec les deux premiers petits diamants synthétiques, aussi ruisselant de pluie lui aussi qu'un pêcheur de perles après la plongée. Il tenait chacun d'eux entre le pouce et l'index ; nous étions dans l'ombre, les deux diamants nés de la journée me regardaient comme les petits yeux d'une race nouvelle. L'un de nous alluma une lampe pour mieux les contempler, ils s'obscurcirent, et alors tous les diamants de famille que portait la princesse de Liville, assise derrière nous, à la place où maintenant était Bella, avaient flamboyé. Mes oncles et Moissan s'étaient approchés d'elle, avec des bougies, pour une voluptueuse comparaison ; s'étaient penchés, Psychés barbues. Elle avait dû incliner la tête pour qu'ils caressent ses deux énormes solitaires ; elle avait dû tendre sa main pour qu'ils touchent ses bagues, se hausser pour offrir ses agrafes, elle avait dû faire tous les mouvements, les ondulations d'une chatte

amoureuse, d'une tourterelle, et rougissait, et, reconnaissante à ces hommes qui semblaient la caresser, qui la caressaient de fait aux places les plus sensibles de son corps, devenait fière de ce sexe qui l'emporte tellement sur l'autre dans la confection du diamant. Eux, discutaient sur les pierres historiques, questionnant la princesse sur l'époque où elles étaient entrées chez les Liville, plus anciens que les Capet, et Moissan, ses diamants plébéiens dans sa main fermée, humait et mordillait les soixante carats de la bague avec la modestie qui sied de nos jours vis-à-vis de Suger, de Godefroy de Bouillon, et de la Trémouille. J'avais savouré cette scène... Mais, aujourd'hui, quel rapport trouver entre cet univers soudain dédoublé et ce qu'il y a de plus indivisible et de plus indissoluble au monde,... et Bella ?

CHAPITRE VIII

Le mois d'août était torride. Mais Rebendart avait enjoint de fermer le jet d'eau du jardin. Il profitait de l'absence des Chambres pour préparer la mise en accusation de ma famille, et ce murmure le gênait dans son travail. Les merles, punis avec les Dubardeau, attendaient en vain tout le jour leur gargarisme et leur bain. Vers neuf heures, le soir où Rebendart sortait, le chef des huissiers se glissait dans l'ombre, tournait le robinet, le laissait ouvert une heure, puis rentrait à sa loge avec la conscience d'avoir décongestionné la terre entière et la mine un peu coupable de ce père en prison qui buvait, pour le soulager, au sein de sa fille. Rebendart, au centre de la justice, était parvenu sans peine à trouver la sanction exacte à chacun des gestes de mes oncles et de mon père. Le geste de l'oncle Jules fécondant un continent par un système bancaire trop nouveau relevait de la correctionnelle. Le geste de l'oncle Émile, créant une internationale de radio-téléphonie relevait du Tribunal de com-

merce. Celui de mon père, refusant la brouille avec l'Angleterre et l'Amérique, valait la Haute Cour. Les Grecs eussent avantageusement chargé Rebendart de trouver la juridiction compétente pour ceux de leurs héros mythiques ou réels qui avaient poussé trop loin la sagesse ou l'initiative, et qui en avaient été insuffisamment punis, le tribunal des douze pour Icare et le violon pour Aristide. Avec plus de perfidie encore, sachant que les Français contestent les arrêts de leurs cours de justice, mais estiment irrévocables les verdicts pris par des jurys sans juges, il intriguait pour évoquer les affaires Dubardeau devant des conseils de discipline ou des assises. C'était à la veille des élections. Il se trouvait par chance au seul moment où les partis au pouvoir, au lieu d'imposer leur volonté au Gouvernement, dépendent de la sienne. L'opinion du Parlement était vis-à-vis de Rebendart dans un état de moindre résistance, et, avec des gestes de médecin mais une voix d'hypnotiseur, il dictait aux travées sommeillantes la conduite qu'elles auraient à tenir après leur réveil définitif. Au seul nom de Dubardeau, chaque député tressaillait, encore incertain de la réaction que ces trois syllabes lui dictaient, mais sentant déjà qu'elle ne dépendait plus de lui et qu'elle serait finalement commandée par Rebendart. Ses agents avaient eu soin également d'accoupler notre nom à certains noms décriés, l'affaire Émile Dubardeau allait succéder à l'affaire Landru, l'affaire Jules Dubardeau se plaçait entre le jugement de deux traîtres. On ne peut guère se purifier de pareils contacts. Ni le Parlement ni le monde ne protestaient. Ce qu'il y avait en France d'hommes indépendants était à Contrexéville, de femmes dévouées et audacieuses à Luxeuil. En deux mois, notre nom pâlit suffisamment pour que Rebendart osât annoncer l'arrestation prochaine de l'oncle Jules.

Nous étions restés cet été là près de Paris, sur la hauteur près de Saint-Germain, car nous savions que Rebendart eût répandu le bruit, si l'un de nous avait voyagé à l'étranger, que nous voulions passer la frontière. Je montais dîner

chaque soir dans ma famille, porteur chaque soir d'une mauvaise nouvelle, facteur aussi des journaux et des lettres. Nous habitions presque au faîte de la colline où s'élève l'aqueduc de Versailles, et devant l'aqueduc de Marly. Nous dominions Paris. Les jours étaient longs et le soleil était loin d'être couché quand j'arrivais. Mes oncles et mon père, de même qu'ils niaient la maladie, ne voulaient pas non plus admettre la chaleur. Sur ce mamelon dont l'unique fraîcheur était la vue des deux aqueducs, par des chaussées montagneuses et sans ombre au macadam rongé par tous les scorbuts, laissant à tour de rôle sur une borne la redingote qui était, avec l'habit vert, l'uniforme de ma famille, ils s'étaient mis en tête d'apprendre à monter à bicyclette. Ils n'en avaient eu jusqu'à ce jour ni le temps ni l'occasion. Je retrouvais ces quinquagénaires avec toutes les marques qui dénoncent sur un enfant laissé seul la désobéissance et la dissipation, une bosse au front du physicien, une déchirure à la culotte de l'ancien ministre. On s'apercevait au cours du dîner qu'il y avait un coccyx plus sensible, un pouce tourné. Ils portaient ces blessures avec le même dédain et le même sérieux que les cicatrices dont l'univers avait tiré profit et que leur avait valu le radium ou l'explosion d'un gaz. Leur seul regret était qu'il n'y eût pas deux bicyclettes car chacun prétendait être plus rapide que l'autre et lui lançait des défis. Ils affectaient de ne pas sentir la laisse qui les attachait ainsi, comme des relégués, aux portes de Paris, mais quand l'oncle Charles, ne pouvant arrêter son vélo, dévalait par les descentes de Marly jusqu'à la machine tournante, il arrêtait un taxi pour le remonter au plus vite jusqu'à nous. A part le physicien, qui avait installé depuis la guerre sur une tour voisine des appareils de télégraphie sans fils et d'optique, chacun voyait ses travaux compromis par l'éloignement de ses champs d'action ou d'étude, mais à défaut de l'insecte rare, le naturaliste se rabattait sur la fourmi, le banquier se liait avec un employé de la succursale du Crédit Lyonnais de Louveciennes. Jamais aucun d'eux ne souffrait

de reprendre ainsi la science à son commencement. Avec leur optimisme invincible, ils attribuaient aux vacances la rareté des visites, des lettres, la disparition de nos habitués. La période qui va du 1er juillet au 15 novembre est une bien facile période pour les ingrats. Ou bien, appréciant en cyclistes débutants la difficulté de monter jusqu'à notre maison, mes oncles excusaient les anciens amis dont le journal nous signalait le passage à Paris, comme si l'ancien Président de la République, le Ministre des Finances, et telle poétesse illustre devaient venir les voir à bicyclette. Mais, déjeunant à Paris, je voyais en fait tout ce qui était mondain, bourgeois, se détacher avec plus ou moins de précaution de nous. En deux mois, je constatai que la façon de nous juger et de nous comprendre avait changé. Le bonheur et la chance ont une merveilleuse acoustique ; les mots partout colportés autrefois de l'oncle Jules ne portaient plus, l'allure de notre famille entière intéressait moins. Les plus grands savants du monde, les hommes d'État les plus utiles subissaient cette défaveur qui atteint les chanteurs de café-concert, les boxeurs. Si j'avais eu une maîtresse, je l'aurais sentie, à d'imperceptibles signes, débordante d'amour d'avoir à se donner à un fils de réprouvé. Mais mes oncles ne voulaient rien constater dans la façon dont la science se donnait à eux. Ils refusaient d'utiliser pour leurs découvertes et leurs écrits ce flux de divination que donne l'infortune. On leur écrivait moins ? On ne venait plus les voir ? C'était les vacances. Ces cadeaux dont les inondaient les horticulteurs, les princes en mission, étaient taris ? C'était les vacances. C'était les vacances des orchidées, des manuscrits persans. L'ambassadeur qui avait prétendu revenir d'Extrême-Orient pour les voir prenait, vers Singapour ou Port-Saïd, à la lecture de son courrier, un aiguillage qui l'amenait à Versailles, villégiature de Rebendart, et non à Saint-Germain, la nôtre. Les vacances de la reconnaissance, du courage. Les prospectus des grands magasins, les lettres de mort ou de mariage leur parvenaient encore. Ils avaient assez d'imagination pour se suffire de ce

contact théorique avec l'humanité. Un jour, le messager leur apporta une bicyclette toute neuve, don anonyme. C'était moi qui l'avais achetée. Ils l'attribuèrent à chacun des mille ingrats. Tout était bien. Ils étaient heureux.

Ils souffraient. Du moins le jour, et dans leurs études. Le bain journalier dans un flot de familiers, de demi inconnus, de voix et de sourires leur était nécessaire. Ce n'était pas seulement par effet de l'habitude qu'ils aimaient travailler dans le bruit, dans des pièces couloirs où les gens passaient et repassaient, des gens qui s'appelaient Durand ou Dupont, Bloch ou Bechamort, La Rochefoucauld ou Uzès. L'humanité était le ferment qui faisait réussir leurs recherches. Dans toutes leurs expériences sur les mélanges de gaz, sur les plantes hybrides, sur la vitalité de l'Autriche, ils pouvaient à l'énumération des produits mélangés ajouter : j'y ajoute un homme. La présence d'un être médiocre nommé Labaville avait amené la réussite de la synthèse. Quand Labaville n'était pas là, avec ses boutons et sa cravate de cachemire à bague d'or, l'oncle Charles travaillait mal. Tous avaient besoin pour essuie-plume ou essuie-regard, quand ils relevaient les yeux des mélanges en fusion ou des venins au travail, d'un visage. Jusqu'à l'astronome, le soir, qui en face du firmament exigeait près de lui la tête pâle de son secrétaire. Le rythme de la vie humaine autour de ces expériences que des cyclopes ou des martiens auraient pu eux aussi réussir était peut-être indispensable pour que la recherche ne divaguât pas hors de l'humanité même. Or, ce flux d'amis, ce sérum terrestre se retirait. Un soir, je les retrouvai absolument seuls, ce que je n'avais jamais vu de ma vie. Même dans nos fêtes de familles, l'un d'eux avait glissé quelque ami de longue date ou quelque visiteur du matin. Il y avait toujours eu à caresser à la maison un humain beau ou laid que les frères se passaient comme le chat de la pension et auquel ils racontaient, comme à un vrai chat, jusqu'à des secrets. Ce jour-là, ils étaient seuls. Ils ne se rendaient pas compte de ce qui les rendait moins bavards, moins

gais aussi. C'est qu'il y avait pour eux ce soir-là une petite fin du monde. Paris s'alluma, étincela. De ces cinq millions d'hommes entassés au-dessous de nous, aucun n'était avec nous. Nos appareils de télégraphie sans fils parlèrent ; de ces deux milliards d'êtres épars dans les continents, aucun ne buvait en ce moment notre marc ou ne se faisait raconter notre histoire du traité de Versailles. Le courrier du soir arriva. Mais ils ne recevaient plus guère de lettres que de leurs égaux en science, en génie de la vie. Il n'y avait pas ce soir de lettres signées de ces noms qu'on voit sur les boutiques, seules cartes de visite de l'humanité. Il n'y avait qu'un message téléphoné de Mme Curie et une longue lettre d'Anatole France. Les Roudinot nous oubliaient, ces petits fonctionnaires auxquels nous nous étions tous efforcés, on ne sait pourquoi, de fournir les plus beaux spectacles, les plus beaux souvenirs de guerre, les plaçant pour la bataille de la Marne à Paris même, logeant chez eux Pershing, leur obtenant une estrade près de l'Arc de Triomphe pour le défilé final. Les Bahut nous oubliaient, auxquels notre famille au contraire réservait les solennités pacifiques, les loges de ballets russes, les billets pour les centenaires. On téléphona. Mais ce n'était que Vincent d'Indy... Pourquoi pas Wagner ! Les seuls êtres, les seuls noms qui nous effleuraient maintenant étaient ceux des êtres célèbres, les noms d'êtres immortels, qui n'étaient pas liés à nous par la vie seule, mais dont la présence, après leur mort même, ne serait pas diminuée. Allions-nous être condamnés à un étage supérieur de l'humanité, à Thomas Hardy, à Einstein, à Foch, à une sorte de dialogue des morts entre vivants, à Vercingétorix, à Fénelon, à Lavoisier ? Tout nous était fidèle, tout était stable et invariable pour nous dans l'impondérable domaine, mais ces signaux d'hommes illustres à hommes illustres ressemblaient vraiment trop aux premiers feux qu'échangeaient de colline à colline les hommes, quand l'humanité n'existait pas. Les piles retirées de leurs fluides se parlaient l'une à l'autre, mais elles n'étaient plus vivantes. Jusqu'aux avions qui avaient tourné par dizaines

autour de nous, avant le coucher du soleil, en revenant atterrir à Chaville, et qui ne leur avaient donné qu'une caresse théorique. Ils étaient là entre inventeurs, l'inventeur du sérum contre le cancer, de la lampe électrique qui donne la fusion des gaz, de la théorie des migrations humaines, mais il manquait entre eux l'inventeur des ceintures hygiéniques, des boutons de faux-col à bascule, en un mot les hommes.

Mais la nuit venait. Cette nuit qui fait sentir au commun des hommes leur adhérence avec les éléments prétendus éternels, qui les rapproche du dieu qu'ils ont choisi, qui leur apporte le détachement du monde, redonnait justement à ma famille le contact qu'elle avait perdu avec les habitants de la planète. Au-dessus de la ville, les réclames lumineuses leur répétaient ces noms nécessaires à leur travail : Duval, Citroen. Les appareils de radio, plus perfectionnés d'ailleurs en ce lieu même, nous comblaient de nouvelles, nous présentaient par leur nom les solistes de la Tour Eiffel, nommés Tallet et Millard, et raflaient d'un coup tout ce que les ondes, de Nauen à Shanghaï, contenaient cette nuit de music-hall, de finances et de politique. La communion avec les amis ingrats et traîtres était rétablie par un morceau de la garde républicaine, par une annonce de l'armée du salut. C'était l'heure vulgaire des éléments déchaînés par la science. C'était la fête de Neuilly des hommes électriques. Mes oncles et mon père, qui aimaient d'ailleurs monter à Neuilly sur les manèges et entrer chez l'Aérogyne, prenaient goût à cette foire. De cette terrasse où pendant la guerre était le poste d'écoute des sous-marins allemands, dont les signaux nous heurtaient durement de la mer du Nord, plus doucement de la Méditerranée, comme si c'était les eaux et non l'air qui nous les transmettaient, où s'inscrivaient sur nous en même temps que deux communiqués truqués et enfantins les véritables coups de la guerre, nous arrivait la voix de Damia, des monologues, et le résultat des courses. Le mardi, il y avait cinéma à Louveciennes, et nous y allions en bande voir les *Trois Mousquetaires* ou des films d'actualité. Mais ces images,

vieilles de quelques mois, paraissaient vieilles de siècles, et augmentaient en moi l'impression d'une famille restée seule après un déluge et ouvrant, pour se rappeler les époques foisonnantes, des microphones laissés par la police noyée, ou les disques conservés dans les caves des Arts et Métiers. De la ville au-dessous de nous, nous ne voyions que le plein de feu, les lignes de feu qui étaient les rues, les blocs de feu qui étaient les monuments, les cercles de feu qui étaient les places. Les seuls animaux qui nous effleuraient étaient des chauves-souris, étaient des animaux préhistoriques. Nos domestiques avaient pris cette voix voilée et cette qualité divine qui revêt, dans le naufrage, dans les épreuves, les serviteurs dévoués. Nous en étions arrivés à consulter davantage les baromètres, les thermomètres, comme si nous faisions quelque ascension et tentions de battre un record d'altitude. Les lectures aussi s'élevaient. Insensiblement, tous les livres récents et faciles, dont la lecture et la discussion ne demandaient qu'un jour, avaient fait place aux grands livres du monde. L'oncle Charles relisait *Faust*, l'oncle Jules l'*Introduction à la Médecine expérimentale*, mon père *Robinson Crusoë*. Quand je descendais à Paris, j'emportais une liste de livres à prendre chez le libraire à la mode : c'était la Bible ou Montesquieu. Un jour, je n'y tins plus, et je ramenai à déjeuner Fontranges.

Jamais homme inconnu pénétrant chez un peuple hospitalier et curieux, jamais troupe de renfort arrivant doubler une garnison assiégée, ne fut reçu avec plus d'effusion que Fontranges par ma famille. Ce survivant de l'humanité disparue portait tous les attributs dont on l'eût revêtue dans les planches d'une histoire faite par les Martiens, sa cravate Lavallière, son jonc à pomme d'or, son monocle. Ce noble laisser-aller qui signalait déjà l'armure même des Fontranges pendant la guerre de cent ans, distinguait encore son veston noir bordé de ganses. Son mouchoir pendait démesurément de sa pochette, son monocle à cordon de soie semblait le seul balancier de sa pensée, mais ses ongles étaient faits, ses che-

veux parfumés et secs. J'avais certainement choisi l'humain dont le savon était le meilleur. Il avait de grands gestes déférents, et faisait de grandes grâces aux êtres et aux bibelots, comme les Martiens peuvent croire que font les hommes. Avant le déjeuner, mes oncles l'emmenèrent à Marly. Il saluait les prêtres, les religieuses, les monuments aux morts, et toute la bourgeoisie de Marly, aux fenêtres, regardait avec considération cet otage du monde que promenaient les Dubardeau. Il vit sur notre cheminée un portrait de Renan. Il avait beaucoup entendu parler de Renan. Vie familiale parfaite, n'est-ce pas ? Attitude catholique peut-être un peu moins ? Il s'inclina. Il montrait pour la science les mêmes égards que pour une femme qu'on ne connaît que de vue. Il la saluait. Et ce portrait là ? C'était Kipling ? Il regrettait de n'avoir jamais eu l'occasion de lire Kipling. Mes oncles s'empressaient. Ils avaient délaissé pour lui Robinson, Montaigne et les Évangiles. Chacun cherchait dans sa spécialité par quelle échelle de fortune il allait pouvoir hisser dans la conversation cet être doux, ignorant et bon. Il y avait par bonheur autour de nous de nombreux objets avec lesquels il ne s'était jamais familiarisé, la bicyclette par exemple. Tous ces membres de l'Institut eurent beau jeu à lui expliquer cette invention moderne, prodigieuse, la bicyclette. On démonta la roue arrière devant lui ? Les billes l'intéressèrent particulièrement, le changement de vitesse. N'éviterait-on pas beaucoup de maladies, de maladies contagieuses, par exemple, si nos articulations fonctionnaient avec ce système ? Enhardi peu à peu, devant ces hôtes qui connaissaient tout, il se hasarda à poser des questions qu'il n'avait jamais eu l'occasion de poser depuis sa jeunesse, et que lui avait aussi posées, avec un succès mitigé, son fils. Comment fonctionnaient les phares ? Qu'est-ce que les marées ? Est-il vrai que la lune les provoque ? La houille verte a-t-elle autant d'avenir que la houille blanche ? En somme tout un questionnaire sur la mer, qu'il connaissait d'ailleurs à peine, d'un jour passé à

Dieppe, qu'il connaissait juste de vue, ainsi que Kipling et Renan. Il repartit vers l'hôtel du Louvre lesté de connaissances exactes sur la migration des anguilles et leur reproduction dans la mer des Sargasses, sur la petite usine qui utilise le flux et le reflux du Golfe de Gascogne, sur la beauté du vert de nos feux fixes, si envié des Anglais. L'oncle Jules lui promit de faire monter sur la tour les principaux modèles de lanternes de phares, ce qui lui était facile, car il était l'ami du conservateur du dépôt, et de les essayer un soir devant lui. Fontranges dut quitter Paris quelques jours après et ne put revenir dîner, mais les Parisiens purent voir, pendant les nuits de septembre, surgissant de Marly, des feux de toutes couleurs, toutes forces, et toute durée ; c'étaient les feux qui annonçaient la pointe du Raz, les rochers des Sanguinaires, le blocus de la Méditerranée, la peste dans Saïgon. En fait, c'était mes oncles faisant des signes au dernier homme.

(A suivre). JEAN GIRAUDOUX

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

DU « JOURNAL DES GONCOURT »

On peut prévoir que l'affaire dite du *Journal des Goncourt* traînera encore longtemps, et que les *Communiquez! Publiez!* les *On ne communiquera pas! On ne publiera pas!* se croiseront à chaque poussée d'actualité, à chaque changement, par exemple, de ministre de l'instruction publique. Des commissions de juristes, d'académiciens Goncourt, fonctionneront, comme elles fonctionnent et ont fonctionné. Il est cependant une catégorie d'intéressés à qui on n'a jamais demandé leur avis, et ce sont précisément ceux à qui a songé Edmond de Goncourt quand il a rédigé son testament. Il voyait dans son *Journal* un *Bachaumont* de la seconde moitié du XIXe siècle. Il l'écrivait donc pour les usages ordinaires du *Bachaumont*, les professionnels de l'histoire littéraire et les critiques. On s'est toujours gardé de solliciter l'avis de ces parents pauvres. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance, car ils sont aussi libres de le donner qu'on l'est de ne pas le leur demander.

Usagers du *Bachaumont*, je pourrais aussi bien dire usagers du *Journal* publié des *Goncourt*. Quiconque s'occupe de l'histoire littéraire du XIXe siècle a dans sa bibliothèque les neuf volumes, pourvus de bonnes tables, l'album de croquis où l'on s'en va chercher un instantané de la vie littéraire, un propos de Gautier, de Flaubert, de Renan ou de Zola, une référence, ou même une ironie à l'égard de

MM. de Goncourt, dont notre ingratitude ne se prive pas de sourire en les utilisant.

Sur les extraits publiés du *Journal*, sur les neuf volumes de notre bibliothèque, nous pouvons en effet nous faire une opinion, discuter des opinions. Et précisément les opinions, souvent très fausses, émises sur le *Journal* publié, n'ont pas été sans brouiller la question du *Journal* inédit.

Les partisans du *Journal* sous le boisseau, c'est-à-dire la majorité de l'Académie Goncourt, et des fonctionnaires intéressés, parlent du *Journal* inédit comme d'un recueil de commérages malpropres. « C'est l'obscénité dans la candeur », nous dit M. Pol Neveux, académicien Goncourt et inspecteur des bibliothèques.

Je suis certain que ces appréciations ne sont pas dénuées de fondement. La candeur d'Edmond de Goncourt ne fait pas de doute. Et il y avait dans son entourage des pourvoyeurs d'obscénités, des rabatteurs de cancans, qui ont dû laisser dans le *Journal* inédit des traces abondantes. Mais s'il y a en effet cela dans le *Journal* inédit, cela qui nous intéresse peu, le *Journal* publié nous sert de garant et de preuve qu'il y a encore autre chose, qui nous doit intéresser. Commérages, manque d'intelligence, inaptitude aux idées, cela est bientôt dit, et a déjà été abondamment dit du *Journal* publié. C'est un des thèmes de la critique universitaire qui, par une inintelligence d'ailleurs réciproque, n'a jamais eu avec les Goncourt que des rapports de chien à chat. C'est le refrain de Renan et de Taine quand ils protestent contre les sténographies (si criantes de vérité !) du dîner Magny, de Brunetière quand il dépèce rageusement les deux frères. Ce jugement ne tient plus debout. Pour puiser toutes ses vues dans une sensibilité d'artistes, l'intelligence des Goncourt ne se révèle pas moins comme une intelligence vivante, forte, souple, et qui nous rend en général une image fidèle, suggestive, de ce qui passe à sa portée. Elle s'accorde parfaitement avec l'intelligence, aussi peu livresque, des grands artistes. Comme témoignage sur

une certaine forme mixte de l'art et de l'intelligence, le *Journal des Goncourt* fait pendant à la *Correspondance* de Flaubert. Il n'y a pas une intelligence unique, il y a des formes de l'intelligence, et je ne voudrais en déprécier aucune. Mais lisez sur Sainte-Beuve un chapitre de critique à considérations, par exemple celui de Brunetière dans l'*Evolution des Genres*, et une vingtaine de pages de conversations avec lui et de jugements sur lui dans le *Journal*. Evidemment ni l'un ni l'autre ne voient tout le personnage. Mais comme ce qu'en voient les Goncourt me paraît plus utile, plus assimilable, plus propre à être tourné en nourriture de mes idées et de mes images que ce qu'en expose le professionnel de la critique dogmatique !

Si l'on prenait à la lettre les propos de ceux qui disent *Non !* à la partie onéreuse du testament d'Edmond de Goncourt, il faudrait conclure à l'existence de deux *Journaux* absolument différents : un *Journal* publié, document admirable sur la vie littéraire française, et un *Journal* secret, plein de calomnies et d'ordures, que Jules et Edmond auraient écrit en des heures d'égarement, et que les gardiens de leur mémoire devraient enfouir pour leur honneur. Tout cela est bien singulier. A défaut du *Journal* inédit, le commun des martyrs dispose au moins du *Journal* publié, qui nous permettra de contrôler quelque peu ces dires.

*
* *

Notons d'abord que, dans le *Journal*, il faut distinguer deux séries, auxquelles les exécuteurs du testament d'Edmond de Goncourt pourraient sans doute appliquer un traitement différent. Il y a la première série, en trois volumes, écrite par Jules de Goncourt « sous une dictée à deux », dit Edmond, mais où Jules a sans doute la part la plus importante, et il y a les six volumes de la seconde série, écrits par Edmond après la mort de son frère.

La première série forme à elle seule un tout. Seule elle

mérite entièrement le nom de *Journal des Goncourt*. Elle porte sur une période littéraire bien pleine et bien déterminée, celle du Second Empire, puisque le *Journal* est commencé le jour du coup d'Etat, et que Jules meurt le 20 juin 1870. Elle représente dans le *Journal* publié la partie la plus forte, la plus intelligente, la plus vivante, la plus utile. Ce n'est pas déprécier Edmond de Goncourt que de constater que l'œuvre signée des deux frères est littéralement supérieure à l'œuvre signée du survivant.

Or, depuis cette première série du *Journal des Goncourt*, c'est cinquante-six ans qui se sont écoulés. Le *Journal des Goncourt* proprement dit est une des œuvres laissées par les morts de 1869 et 1870 : Lamartine, Sainte-Beuve, Mérimée, et, peu après, Gautier. Un décret singulier leur a déjà appliqué pendant la guerre un moratoire qui a retardé de six ans leur passage dans le domaine public. Bientôt sans doute la correspondance de Mérimée, les carnets de Sainte-Beuve pourront être publiés en entier ou presque, de même que la correspondance entière de Lamartine, et le recul est suffisant pour qu'aucun vivant ne s'y trouve blessé.

Le *Journal des Goncourt* de décembre 1851 à juin 1870 sera publié, lui, quand les héritiers légaux du dernier survivant, c'est-à-dire l'Académie Goncourt, le jugeront bon. Ils en sont encore propriétaires pendant vingt-trois ans, et nous n'avons pas à leur dicter leur conduite, puisque le testament est muet sur la publication. Mais il n'est pas muet sur la communication du manuscrit au public. Ce n'est pas seulement dans son testament, c'est dans la préface du premier volume de la première série et dans la préface du premier volume de la seconde série qu'Edmond de Goncourt a répété : *Vingt ans après sa mort !* Des objections graves sont soulevées contre l'ouverture de la seconde série au public. Elles ne portent pas contre la première série. Jusqu'à nouvel avis, nous considérerons l'embargo mis sur elle comme le fait du prince.

*
* *

Si l'on donnait aux usagers du *Bachaumont*, du *Grimm* et du Goncourt la satisfaction à laquelle ils ont droit, et le public avec eux, dans l'esprit comme dans la lettre, en ce qui concerne la première série, ils ne refuseraient probablement pas d'entendre raison au sujet de la seconde. Le *Journal* reste jusqu'au bout un document inestimable sur la destinée, la psychologie et la vieillesse d'un grand homme de lettres. Mais son intérêt pour l'histoire littéraire baisse quelque peu à partir d'une époque qui coïncide à peu près avec la mort de Flaubert. Quand on nous affirme que cette dernière partie abonde en anecdotes graveleuses, en ragots apportés par Jean Lorrain, que la publication amènerait des procès et troublerait des familles, que la simple communication ne manquerait pas d'être exploitée par les mêmes gens que ceux dépeints dans *Charles Demailly*, et par ces petits journaux qui ont fait de leur vivant le martyre des Goncourt, nous le croyons et en tenons compte. Il est entendu que le magistrat ne doit prononcer l'exécution d'un contrat ou d'un testament que dans la mesure où elle est compatible avec l'ordre, la morale ou la tranquillité publiques. Mais dans tout ce qui demeure en deçà de cette limite, il doit l'assurer. Entre la communication totale de la seconde série et la non-communication absolue, la raison indique un moyen terme : c'est la communication partielle. Une communication portant sur tout ce qui intéresse l'histoire littéraire. Autant il serait, par exemple, inadmissible que l'histoire d'un divorce dont les deux ex-conjoints vivent encore soit livrée à la malignité publique, autant il nous paraît conforme aux volontés droites, saines et bienfaisantes du testateur que tout ce qui concerne l'histoire de la vie littéraire pendant le demi-siècle où il y prit part soit produit à la lumière pour laquelle il l'écrivit.

Je prends un exemple précis, celui de son Académie, qui fut la grande préoccupation de ses dernières années. Le *Journal* publié n'en dit à peu près rien. Toute l'histoire de sa pensée, de ses démarches, de ses consultations, doit figurer dans le *Journal* inédit. Lorsqu'il ordonnait la publication de tout le *Journal* vingt ans après sa mort, une de ses intentions était assurément d'apprendre au public, à l'histoire, comment il avait fondé l'Académie Goncourt. Un ouvrage sur les *Origines de l'Académie Goncourt d'après le Journal inédit des Goncourt* peut tenter légitimement un critique, un historien. Il n'a rien de contraire à l'ordre public ni au repos des familles. Goncourt a pourvu à la documentation de son auteur par une clause testamentaire, écrite de la même encre qui gratifie d'une pension de six mille francs dix hommes de lettres et d'un prix de cinq mille francs un jeune romancier. Pourquoi les intérêts de l'esprit sont-ils seuls sacrifiés ? Je ne fais pas ici une hypothèse en l'air, et je connais, pas bien loin de moi, un professeur d'Université qui a pris cette année pour sujet de son cours : *La vie littéraire en France dans la seconde moitié du XIXe siècle d'après le Journal des Goncourt*. C'est pour lui que Goncourt a testé, au moins autant que pour le poète Ponchon.

Direz-vous irrespectueusement que l'histoire de l'Académie Goncourt ne fait qu'un bien maigre sujet et que notre historien n'a qu'à en chercher de plus intéressants ? Je pense au contraire qu'elle appartient au plein et au vif de l'histoire littéraire du XIXe siècle.

Il y a dans le *Journal* une page à méditer. Tourgueneff, Zola, Daudet et Goncourt dînent ensemble. Zola, qui n'a que trente-cinq ans, et qui est déjà, en 1871, un auteur connu, se met à geindre comme un enfant parce qu'il ne sera jamais décoré, jamais de l'Académie, et que le public le tiendra pour un paria. Et il répète quatre ou cinq fois de suite : un paria ! Tourgueneff le regarde avec une ironie paternelle et lui fait ce petit récit : « Zola, lors de la fête

donnée à l'ambassade russe, à l'occasion de l'affranchissement des serfs, événement dans lequel vous savez que j'ai été pour quelque chose, le comte Orloff, qui est mon ami, et au mariage duquel j'ai été témoin, le comte m'invita à dîner. Je ne suis peut-être pas le premier littérateur russe en Russie, mais à Paris, comme il n'y en a pas d'autre, vous m'accorderez que c'est moi. Eh bien, dans ces conditions, savez-vous comment j'ai été placé à table : j'ai eu la quarante-septième place, j'ai été placé après le pope, et vous savez le mépris dont jouit le prêtre en Russie. »

Lorsque Pierre Loti, alors lieutenant de vaisseau, se présenta à l'Académie française, ce furent Goncourt et Daudet qui l'y poussèrent, et Daudet rédigea même sa lettre de candidature. Or Goncourt avait déjà organisé la concurrence au cardinal de Richelieu, et Daudet avait écrit l'*Immortel*. Ce qui les enthousiasma en l'affaire, c'est que, si Loti était élu, le lieutenant de vaisseau, comme académicien, figurerait dans les dîners à la place d'honneur, tandis que son amiral n'occuperait que la gauche de la maîtresse de maison. Il est même possible que cette considération (c'était avant l'affaire Dreyfus) ait fait gagner des voix à Loti. Quelle réclame pour l'honneur des lettres !

Si la place mondaine des lettres est aussi éclatante à une table française qu'elle l'est peu à une table russe (et l'on n'a pas entendu dire que les soviets y aient changé grand'chose) on peut croire que nos lettres le doivent en partie à l'institution académique. C'est elle qui les a incorporées à la « société », qui, en les contraignant aussi à un certain conformisme, source d'honneurs, a posé sur un terrain dramatique, accidenté et fécond, ce débat entre conformisme et non conformisme d'où elles tirent généralement leurs problèmes propres. Mallarmé a écrit sur cette délégation perpétuelle de l'Académie au lustre extérieur et à la dignité éminente des lettres trois pages de *Divagations*, où l'ironie et le bon sens s'enchaînent en un accord parfait.

Précisément, les Goncourt avaient vécu au centre d'un débat de ce genre. Ils étaient extrêmement, douloureusement sensibles à tout ce qui concernait le petit courant quotidien de la réputation littéraire. En même temps, ils avaient transporté dans la littérature toute la délicatesse ombrageuse d'une nature aristocratique, ils se refusaient à faire la cour au public, ils entendaient que tout se passât, devant leur papier blanc, comme s'ils écrivaient pour eux, non pour le succès. Ils firent porter sur une forme nouvelle du roman le principal de leur effort, et ils purent constater que la profession de romancier les rapprochait plus du pope que de la maîtresse de maison, posait bien leur candidature à ce que le bon Zola, mangeant le morceau, appelait une place de paria. Le boycottage du roman par l'Académie, qui a duré un demi-siècle, coïncide justement avec la carrière littéraire des Goncourt. La place de Balzac hors de l'Académie prenait pour leur génération la figure énorme de celle de Molière au XVIIe siècle, mais avec cette différence que l'absence académique de Molière était à peu près une exception dans les auteurs dramatiques français, tandis que celle de Balzac se continua une quarantaine d'années après sa mort par l'exclusion voulue des romanciers.

Flaubert, Goncourt, Daudet, Zola, très attentifs, ne l'oublions pas, aux honneurs et aux jugements, et saisis plus que personne, au vif de leur chair, par le démon littéraire, furent conduits par la force vive des choses à former un groupe qui prenait malgré lui figure d'une Académie du roman. L'Académie Goncourt est née en somme du dîner Flaubert (qu'il ne faut pas confondre avec le dîner Magny) à peu près comme l'Académie française est née des réunions Conrart. Ce fut une œuvre bien venue, parfaitement intelligente et réussie, qui fait le plus grand honneur à Edmond de Goncourt, et que les manuels d'histoire littéraire n'ont certainement plus que peu d'années à prétendre ignorer. Goncourt a même rendu à l'institution

académique un plus grand service que ne le supposaient les académiciens du quai qui accueillirent sa fondation avec des épigrammes poussives. Une génération de romanciers, la grande génération du roman français, ayant été jugée indigne de l'Académie française, Goncourt n'en conclut pas qu'il fallait faire sauter l'Académie, la livrer à quelque Grunebaum Ballin (de qui on trouvera, dans *Anatole France en pantoufles*, un projet très ingénieux pour couper les vivres à ses fondations et la faire contrôler par la politique), mais qu'on devait en créer une autre, où les romanciers fussent chez eux. Et ce *on*, ce fut lui. Il n'alla pas tirer le pied de biche des Mécènes ou du pouvoir. Il mit son œuvre sur pied, avec son argent. C'est très bien.

L'opinion publique l'a justifié. L'Académie Goncourt est une Académie française. Elle tient sa place dans notre vie littéraire. La cote accordée par le public au prix Goncourt survit tenacement, dans l'ensemble, à tels choix de détail qui sont tenus pour des erreurs. Et le public pense juste. Il estime qu'une académie de romanciers est qualifiée pour apprécier et couronner un roman. Au contraire l'Académie française, s'étant décidée sur le tard, devant la concurrence, à fonder un Prix du Roman, l'a emboité dans la série dont elle avait la pratique, la série Monthyon, en a fait un prix d'excellence Monthyon. Tenons-nous en aux spécialités ; de ce qu'un fabricant a la bonne marque de cassis, n'allons pas lui acheter notre guignolet.

Vous me direz que je parle de l'Académie Goncourt telle qu'elle devrait être si elle respectait toutes les intentions de son fondateur. Et précisément, hélas ! en ayant pris tellement à son aise sur le chapitre qui nous importe, celui du *Journal*, je crains qu'elle ne glisse sur la pente fatale au bout de laquelle on ne trouvera plus un jour, peut-être, qu'un dîner de dix bonnes fourchettes. On la voudrait plus jalouse de son beau patrimoine, et du nôtre. Son père juridique, M. Poincaré, l'a fait reconnaître, à juste titre, d'utilité publique et ce n'est pas à un simple dîner que le

législateur a voulu donner cette consécration. Elle est apte à recevoir des dons et legs. Il est fâcheux qu'elle n'en reçoive pas, tandis que l'Académie où l'on ne dîne pas en regorge. Convenons que l'affaire du *Journal*, la différence de traitement entre la partie utile et la partie onéreuse du testament, ne dispose pas favorablement les testateurs éventuels.

*
* *

Mais je me mêle là de ce qui ne me regarde pas, et j'en reviens au petit boisseau de mes oignons. Je viens de donner les raisons pour lesquelles, critique, historien de la littérature, je m'intéresse à la fondation de l'Académie Goncourt, je lui donne une place dans la vie littéraire du XIX[e] siècle, je proteste contre le silence des manuels qui n'en parlent pas plus que d'une académie de billard. Mais pour que les manuels de demain la fassent connaître, il faut qu'on en sache les origines, liées à toute la vie du roman de 1850 à 1890. Ces origines, elles se trouvent dans le *Journal* inédit. Et je ne dis pas qu'il n'y ait pas là quelque chose d'un peu délicat et qui puisse amasser quelques petites ironies inoffensives autour de tel ou tel. Goncourt vivait dans un monde littéraire excitable, nerveux, cancanier (comme le monde littéraire de tous les temps). Ses rapports avec ses amis abondaient en brouilles et en raccommodements. Il n'y a pas eu de brouille avec Daudet, mais il y en a eu avec Zola, avec Maupassant, avec Céard (je ne parle pas de Saint-Victor et de Sainte-Beuve qui appartiennent à la première série du *Journal*), il y a eu l'affaire des Cinq, il y a eu les remaniements de la fameuse liste, et les raisons de ces remaniements. Tout cela appartient à la comédie littéraire, et l'*Entre deux guerres* de Léon Daudet, les *Pas Effacés* de Robert de Montesquiou, *Si le grain ne meurt* d'André Gide nous donnent assez la mesure de ce qui est admis en ce genre de mémoires documentaires. Et puis trente ans et plus ont passé là-dessus. On n'y verra que de

l'histoire littéraire, de l'antiquité, et l'antiquité, ont dit MM. de Goncourt, c'est le pain des professeurs. Laissant le beurre aux lauréats du Prix Goncourt, nous réclamons ce pain, ce pain tout sec. Mais nous le voulons propre. Si le *Journal* contient l'obscénité dans la candeur, qu'on trie l'obscénité et qu'on laisse la candeur. Qu'on remplace par des cahiers expurgés les cahiers dangereux pour la paix des ménages. Qu'on fasse, pour les intérêts spirituels de la fondation Goncourt, un peu de ce qu'on a su faire quand il s'est agi d'assurer sa base matérielle, et qu'on a concilié avec le texte de la loi, à la manière peut-être de maître Guérin, une fondation que le code civil ne prévoyait pas.

Un dixième de l'esprit de transaction et de souplesse mis en œuvre, à cette époque, par M. Poincaré, suffirait aujourd'hui pour résoudre, à la satisfaction des gens raisonnables, au profit de l'histoire littéraire, et, je n'en doute pas, à l'honneur d'Edmond de Goncourt, l'un des petits procès de mur mitoyen qui aigrissent la vie du Landerneau littéraire.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LE THÉATRE

MADAME BÉLIARD, pièce en trois actes de *Charles Vildrac* à la Comédie des Champs-Elysées.

Questionnez un étranger cultivé — Italien ou Tchèque, Hollandais ou Autrichien — sur les caractéristiques du théâtre français d'aujourd'hui. Il citera comme des réussites individuelles *Knock*, le *Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, les *Ratés*, mais l'école dramatique française contemporaine, qui fait corps à la façon dont les Six ont représenté de 1919 à 1923 notre nouvelle école musicale, et qui suscite des imitateurs hors de nos frontières, c'est ce qu'on pourrait appeler le théâtre intimiste, qu'on nomme souvent à tort le théâtre du silence, et qui a pour tenants aux yeux de l'étranger quatre dramaturges dont l'esthétique nous apparaît fort différente et les œuvres de qualités très inégales : Charles Vildrac, Paul Géraldy, Jean-Jacques Bernard, Denys-Amiel, en tant qu'auteur de la *Souriante Madame Beudet*. Et à ce propos, on pourrait se demander pourquoi le nom de son collaborateur, André Obey, est presque toujours et partout laissé dans l'ombre.

Qu'on le veuille ou non, c'est uniquement ce théâtre intimiste qui nous représente à l'heure actuelle hors de France et, quelle que soit l'estime où on tienne ce genre dramatique, il faut reconnaître qu'il maintient à l'étranger l'idée cohérente et globale d'un théâtre français. Aucun autre pays ne jouit du même privilège : le succès mondial de Shaw est tout personnel, il ne contribue pas à imposer la notion d'un théâtre anglais ou irlandais. On en dirait autant du succès de Pirandello, si le théâtre italien ne présentait pas une certaine unité : Chiarelli, Rosso di

San Secondo, Bontempelli, avec des tempéraments et des moyens différents se meuvent dans la même atmosphère que Pirandello. Il existe un théâtre italien nouveau à base d'humour triste et qui porte bien le nom de *grottesco* dont Chiarelli l'a baptisé.

L'intimisme français, c'est la « tranche de vie » du Théâtre Libre prolongée et renouvelée par des dramaturges ennemis du naturalisme. Vildrac, Géraldy, Bernard, Amiel demandent leurs sujets à la vie quotidienne, à des héros ordinaires, à des conflits sentimentaux élémentaires. Pour Vildrac et Bernard il s'agit de déceler la poésie et le tragique enclos dans ces humbles existences, de les surprendre au moment de la crise (souvent unique) qui interrompt leur médiocrité, de nous faire entendre entre deux silences, entre deux murmures le « cri juste et pur » de ces êtres médiocres et habitués. Pour Géraldy, il s'agit de déceler le jeu des forces psychologiques fondamentales aux tournants principaux de la vie humaine (crise de la dixième année du mariage, malentendu des pères et des fils). Pour Denys-Amiel, il s'agit d'une part de montrer quelles cloisons étanches séparent les êtres, d'autre part et surtout de faire jaillir du banal une possibilité héroïque (l'idée du meurtre chez Mme Beudet, le sacrifice chez M. Un Tel).

Le grand mérite de tous ces intimistes, c'est de ramener sur la scène des sentiments simples, normaux, généraux à la façon des classiques. Leur faiblesse, c'est de les atténuer, de les ouater, de les diminuer, de ne nous laisser voir d'eux que le bout de l'oreille, de les traiter en grisaille, de les noyer dans la banalité alors que l'art dramatique exige des arêtes vives, une « débanalisation », une extériorisation constantes. Le théâtre est un art concentré, il ne peut être un art intérieur. L'inexprimé, le silence doit y être un procédé d'expression directe plus intense, et non pas,comme parfois chez Bernard ou Amiel, un procédé d'expression indirecte qui permet de tourner l'essentiel, au lieu de l'aborder de front.

Avec *Madame Béliard*, Charles Vildrac quitte l'intimisme poétique du *Paquebot Tenacity* et du *Pèlerin* pour l'intimisme psychologique. L'intimisme du *Paquebot* ou du *Pèlerin* ouvrait au large sur des départs, sur l'aventure, sur le passé et l'avenir et c'était ce qui lui conférait toute sa grandeur. Pièces de pur

poète, mais qui l'acheminaient vers une sûre technique dramatique. *Madame Béliard* n'est pas comme le *Paquebot* une fleur éclose au hasard d'une inspiration, c'est le fruit d'une longue méditation sur le théâtre, la mise en application d'une expérience personnelle, doublée de l'exemple d'autrui. Il est impossible de ne pas reconnaître dans *Madame Béliard* les traces d'une fréquentation assidue de Tchékov. Pour la première fois dans sa carrière, Vildrac vient de donner une œuvre *non spontanée.*

Son héroïne est une femme froide, mais ce n'est pas Hedda Gabler. Cette femme qui ignore l'amour est tendre et bonne. Et de même que les personnages de Tchékov concentrent en eux l'incurable ennui de la province russe, Madame Béliard figure chez Vildrac la médiocrité sentimentale de la bourgeoisie provinciale française. En face de cette femme, Vildrac dresse un autre Michel Auclair, un autre Ségard, c'est Robert Saulnier, en qui se retrouve la fougue passionnée et maladroite de l'homme du peuple. Ce passionné va aimer cette femme froide et par pitié, par incapacité « à voir pleurer quelqu'un », Madame Béliard lui cèdera, mais avec tant de réticence que son chagrin n'en sera pas moins grand d'être si mal aimé. Le duel entre ces deux êtres, l'un armé de sa puissance, l'autre mieux armé encore de son impuissance, était un admirable point de départ...

Mais précisément ce n'était plus un drame intimiste. Une passion et une absence de passion se seraient trouvées aux prises en pleine lumière. Vildrac n'a pas traité ce grand sujet, il en a traité un autre qui eût pu n'être pas moins grand d'ailleurs puisque c'est la moitié du sujet d'*Andromaque*. Andromaque, veuve d'Hector, n'aime pas Pyrrhus dont elle est aimée et Pyrrhus n'aime pas Hermione dont il est aimé. Madame veuve Béliard n'aime pas Robert dont elle est aimée et Robert n'aime pas Mademoiselle Madeleine Béliard nièce, dont il est aimé. Vildrac noue fortement le drame à la faveur d'un procédé de théâtre (il y a à peu près le même dans *Oncle Vania*) : Madeleine prend pour elle un demi-aveu de Robert et, se croyant aimée, s'empresse de confier à sa tante son propre amour. Mais au lieu de rebondir sur ce coup de scène, le drame s'en trouve supprimé. Madeleine, Madame Béliard,

Robert, les trois intéressés renoncent tous trois à lutter, Robert s'en va, les deux femmes continuent à demeurer ensemble.

Nous touchons là à la caractéristique essentielle du théâtre intimiste : caractéristique qui est peut-être en même temps la marque de l'époque où il triomphe. Ce théâtre ne nous peint que des héros inconsistants, résignés, qui abhorrent la bataille, autrement dit le contraire des véritables héros dramatiques qui ne vivent que dans et par le conflit. Martine, Michel Auclair s'effacent, l'héroïne d'*Aimer* ne quitte pas son mari, M. Un Tel laisse partir sa femme et le geste de Madame Beudet ne s'accomplit pas. C'est là l'irrémédiable défaut de cette conception dramatique, elle ne va jamais qu'à moitié chemin, elle peint de grands sentiments, mais sans les mener à bout et en les rapetissant toujours.

Vildrac a placé sa dernière pièce dans le cadre d'une usine. C'est en effet dans le cadre du travail quotidien que l'amour des hommes d'aujourd'hui prend place. De même, la politique venait encadrer et compliquer l'amour des princes de la tragédie classique. Mais, dans *Madame Béliard*, le travail n'a d'autre rôle que d'interrompre les effusions des héros ou de les empêcher de souffrir tranquillement. C'est trop ou trop peu. Ou bien il aurait fallu ne montrer les héros qu'en dehors des heures d'un travail, dont leur passion les pousse à se désintéresser ; ou bien il aurait fallu montrer le rôle actif du travail dans la vie de ces héros. Le travail, simple cadre, n'ajoute rien à ce drame d'amour.

Madame Béliard, moins poétique que les précédents ouvrages dramatiques de Vildrac, les dépasse par sa valeur scénique et psychologique, par la sobriété des moyens mis en œuvre, par la vérité et la simplicité de l'accent. Vildrac atteint aujourd'hui à la pleine maîtrise et *Madame Béliard* est à sa manière une œuvre parfaite.

Mais comment s'étonner si l'étranger, tout en reconnaissant en ce théâtre intimiste une valable expression de l'art dramatique français, se plaint de le trouver court de souffle et impuissant à refléter la puissante et trouble inquiétude de notre âge et, à défaut de grandes constructions synthétiques, lui préfère les dissections de Shaw ou de Pirandello ?

BENJAMIN CRÉMIEUX

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

ALLEGRA OU LE CLOS DES LOISIRS, par *Alfred de Tarde* (Editions du Siècle).

La famille d'Alfred de Tarde publie ce conte philosophique par lequel s'accroissent nos regrets de la perte d'un esprit très fin, très clair, très cultivé, et qui, dans divers ordres, servait beaucoup. Cette fiction symbolique, écrite agréablement, mais dans une manière un peu ancienne et qui date, se développe autour d'un des thèmes probablement les plus urgents de la civilisation de demain. Comment, dans le monde où la vie bourgeoise défaille et où les valeurs de travail deviennent peu à peu les seules, sauvegarder et aménager des cloîtres de loisir, d'esthétique, de culture désintéressée ? A vrai dire ce n'est pas ce comment que traite Alfred de Tarde, c'est le cloître réalisé qu'il nous présente, une abbaye de Thélème modernisée, un clos de loisirs qui nous rappelle assez vivement cet autre enclos mystique et confortable sur lequel Barrès a terminé l'*Ennemi des Lois*. Bien d'autres noms encore seraient évoqués par ces pages de littérature composite, un peu alexandrine, qui indiquent un esprit peut-être plus habitué, comme l'était son père, aux jeux de la pensée qu'aux conditions de l'art.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

BABEL, par *Lucien Maury* (Perrin).

M. Lucien Maury est un de ces rares Français qui connaissent également bien les deux visages de leur pays : celui que nous apercevons nous-mêmes et celui qu'aperçoivent les étrangers. Pour avoir tenu longtemps un rôle d'ambassadeur intellectuel en Scandinavie, il sait sur quels points nous bénéficions d'une indulgence qui nous étonne, sur quels autres nous sommes méconnus. Il a réuni ses observations en de courts chapitres où abondent les réflexions judicieuses et fortes. Son livre, notamment dans la partie qu'il intitule *La France devant l'étranger*, est de ceux qui déblaient utilement le terrain et travaillent à l'élimination de plus d'un malentendu. « Connais-toi toi-même » n'est pour un peuple que le commencement de la sagesse. On peut

dire que, sur ce point, la France fait preuve de bonne volonté ; elle connaît assez bien ses forts et ses faibles. Mais la sociabilité ne commence qu'avec la connaissance de ce que les autres pensent de nous, et là les Français manquent d'antennes, eux qui en ont de si délicates dans le commerce individuel. Or ce n'est pas tant un conflit d'intérêts (« les intérêts transigent ») qu'un problème de sociabilité qu'il s'agit de résoudre en Europe, entre des démocraties ignorantes et mal élevées.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

MÉDITATION SUR UN AMOUR DÉFUNT, par *Emmanuel Berl* (Grasset).

Cette méditation semble être la première fiction qu'écrive l'auteur. Elle fait parler de la sincérité. Qu'est-ce que la sincérité ? Si vous prétendez écrire directement sur vous, ne sera-ce pas moindre vie, abandon au fil le plus aisé, le plus mince, le plus fallacieux du souvenir ? Si vous êtes faible, vous ferez de ce mot : sincérité, le vocable enivrant pour étiqueter le philtre de paresse qui vous persuade de trouver suffisant à exhaler la plénitude de votre âme, quelque chose d'embaumé que gardait un oubli immobile.

Si vous êtes fort, la sincérité voudra dire tout autre chose : votre spontanéité généreuse à nourrir d'une nouveauté incessante — je vous laisse feindre de croire que ce n'est que mémoire — le seul personnage réel, fécond que vous fassiez, le personnage actuel. Et ce n'est que par une convention dramatique, pour bénéficier d'un effet de perspective, que vous le représentez dans le passé. Aussitôt que vous racontez, si pauvre que vous fassiez paraître votre imagination, il n'est que fiction, mais c'est avec ce mot de sincérité que je loue votre force à moduler soudain tout entier, quand d'aventure vous vous frappez le cœur, le chant qui s'y accumule depuis toujours, hardi mensonge.

...Toutefois, vous pourriez me parler d'une autre sincérité, qui serait un refus sec, mystique de ce droit de l'homme sur soi-même, si vous étiez religieux de cette façon qui réduit, qui anéantit un futile développement du monde dans l'ordre des apparences. Mais vous êtes mon contemporain.

Il y a l'un et l'autre de ces aspects de la sincérité dans le récit d'Emmanuel Berl, succinct, scandé dans le rythme d'un commentaire rapide et palpitant qui le précède, qui le presse pas à pas, qui à la fin fond sur lui et l'anéantit. Un amour, aussi visible qu'un ange, au cours de quelques années resserrées dans la perspective de son vol, ne rapproche pas plus de fois qu'il ne faut pour qu'ils s'aperçoivent et se quittent, et divise le reste du temps pour de longues macérations un jeune homme et une jeune fille trop comblés de biens absolus : lui, de l'opulence romanesque de la métaphysique, elle, d'une anticipation astronomique des passions, pour avoir besoin d'âme qui vive.

On goûtera ce qui est unique dans ce livre : le chant d'écluses que fait un divin système d'idées qui, dans ses vaisseaux flexibles, serre et desserre alternativement le sang de l'homme. Ceci est l'heureux effet de la sincérité d'un jeune intellectuel qui ne prend la plume que pour la faire crier. Mais une indifférence, gantée de désinvolture énervée, pour tout ce qui est anecdote et que pourtant ce conteur d'Orient, ce conteur de clair de lune voudrait insérer entre ses airs hâtés par la frénésie de la nuit, pour s'attarder jusqu'au récitatif, au roman — lui fait feindre de prendre parfois, aussi, pour la sincérité une trivialité assez mince que ne relève pas un style au même moment relâché, mais ailleurs net.

DRIEU LA ROCHELLE.

* * *

LES RÊVEURS ÉVEILLÉS, par *Adrien Borel* et *Gilbert Robin* (Editions de la N. R. F.)

Tout progrès dans la connaissance de l'homme est marqué par une distinction nouvelle entre des manières d'être qu'un seul mot désignait jusque-là. D'où la haute importance des moralistes français. Les étrangers font sans doute mieux vivre leurs créatures, mais il est certain que nous les différencions mieux. Or, la réflexion libre sur la vie morale étant doublée aujourd'hui d'une analyse scientifique aussi précise que possible, il est devenu nécessaire d'établir une correspondance intelligente entre l'une et l'autre. La science mentale, et notamment la psychiâtrie, par des descriptions de plus en plus nuancées, est

en train de rejoindre le consultant des « cœurs ». Nos La Bruyère ne s'en peuvent plus passer sous peine de se condamner à jouer les Shakespeare, rôle pour lequel ils ne sont pas faits. Le premier mérite des auteurs de cet ouvrage est d'avoir tenté avec succès une liaison de cette sorte. Ils passent, élégamment et sans ironie, d'une analyse du surréalisme ou du « cas » d'Edmond Jaloux à l'étude de la pauvre Marie, *schizoïde* invétérée.

Un schizoïde est un individu qui a perdu contact avec le réel. Tel est le fait initial. Ensuite la rêverie remplace la réalité manquante. Dans ces états de relâchement et de retrait, les tendances refoulées reviennent sans doute se grouper et se symboliser suivant un ordre plus ou moins voulu. Les auteurs nous font ainsi passer du rêve proprement dit, qui sort du sujet, à la rêvasserie, à la rêverie, à la songerie, à la distraction d'une conscience concentrée sur un problème. Ils insistent naturellement sur les cas morbides ou demi morbides, sur les individus qui ne savent pas, selon la remarque d'un jeune paysan étudié par M. Janet, comment « s'y prendre pour distinguer ce qui est un souvenir et ce qui est un rêve. » Les rêveries de ces derniers relèvent de la pensée subjective et non dirigée, en contraste avec la pensée objective, réglée par la raison. Ils sont ensorcelés par « l'enchantement » : « L'enchantement, nous dit Marie, c'est le résultat d'une puissance de manœuvrer choses et êtres comme on veut. » Un des intérêts du livre réside dans les oppositions que marquent avec beaucoup de finesse les auteurs entre la schizoïdie d'une part et d'autre part les différentes formes de désadaptation fonctionnelle. Par exemple les imaginatifs mythomanes, véritables Tartarins, confèrent à leurs créations subjectives un caractère objectif, ils empiètent sur le réel et bientôt l'augmentent de leurs images ; tandis que le schizoïde lâche la réalité, il s'agit chez lui « d'un dédoublement, non de la personnalité, mais de l'existence même ». Il s'enferme dans le monde des rêves, de ses rêves. Aussi peut-il garder un sens juste des choses du monde vivant et la faculté de les analyser, alors que le mythomane perd généralement tout sens critique. Ces distinctions sont excellentes, elles enrichissent notre vision mentale. Les auteurs auraient, je crois, heureusement complété leurs analyses en disant un mot de l'influence des troubles sexuels sur la schizoïdie.

Sur la valeur intellectuelle et artistique de cette rêverie éveillée, ramenée à des proportions normales, il est assez difficile de se prononcer. Faut-il penser, avec Edmond Jaloux, que « la raison est plus un organe de défense, qu'un moyen de vérité centrale ? » Cela me paraît assez contestable, car enfin qu'est-ce qu'une vérité non rationnelle ? Dans la poésie il ne s'agit pas de vérité mais de l'expression d'un sentiment par des associations verbales et imaginatives. L'organisation poétique d'un sentiment de fuite est quelque chose de cohérent, d'*objectif*, qui prolonge la réalité jusque dans l'irréel ; ce qui revient à dire qu'il n'y a d'irréel que ce qui n'est pas exprimable soit logiquement, soit poétiquement, soit pragmatiquement. Il est vrai qu'on n'a qu'à identifier poésie et rêve pour remettre tout en question. Je me méfie extrêmement de ce jeu d'idées ou plus exactement de ce jeu de mots. Toute la question est de savoir si le grand artiste voit un monde différent du nôtre ou le même monde différemment. Dans ce dernier cas il serait exactement du même bord que le logicien, le savant et l'homme d'action. Il est certain que le grand artiste est un rêveur, mais c'est peut-être un rêveur qui par un comble de distraction se met à rêver la réalité. Il est à souhaiter que les auteurs poursuivent ce travail de liaison intéressant, utile et suggestif.

RAMON FERNANDEZ

LA POÉSIE

IGITUR, ou LA FOLIE D'ELBEHNON, par *Stéphane Mallarmé* (Editions de la N. R. F.)

Méditation du suprême Hamlet de l'Age intellectuel. Il n'y a plus de drame en Elseneur et rien ne subsiste du monde sentimental ni des avatars oubliés — que l'atmosphère essentielle des paysages où se reconnurent les Hamlet de jadis et qui suggère invinciblement les idées de ruine, de solitude, de retour vers le passé, d'éternels repliements sur soi-même.

Avec les chuchotements du vent parmi les feuilles de ce vieux et moisissant domaine anglais où s'écoula l'enfance de William Wilson, avec les ténèbres de la nuit de décembre où le poète romantique vit apparaître un étranger « vêtu de noir, qui lui ressemblait comme un frère », avec l'augural et solennel

battement d'ailes du corbeau nommé « Jamais plus », avec l'abandon de la maison Usher, avec l'ironie inquiétante et funèbre, que les clowns et les pierrots, fardés et silencieux, apportèrent sur la scène au temps des frères Zemganno, le nouvel Hamlet a composé l'éther glacial du bleu propre à sa rêverie.

Il s'isole et médite profondément, tentures et tombeaux, hors du monde. Il est l'homme qui déduit — Igitur. Il est aussi le seul héritier vivant d'une race immémoriale, figure du présent en quoi se résume et dans lequel se doit accomplir tout l'effort du Passé, car *être*, justifier ce passé, consoler cette race de n'être plus, c'est accomplir l'Acte. L'existence, la preuve de la Vie, sa continuation incessante par la possibilité d'un présent toujours renouvelé, le hasard, la liberté (ou son illusion, peut-être) c'est l'Acte.

L'accomplira-t-il ? Lancera-t-il les dés ? Interrogera-t-il leur ricanement d'ivoire sur la table ?

Non. Pour le Prince, couronné de sa pensée, « lucide et seigneuriale aigrette de vertige », tout est fantôme, tout se doit résoudre et confondre dans l'Absolu. Le cornet à dés, c'est la corne de la licorne, sœur fuyante et changeante de la Chimère — et le Prince, lui, s'immobilise au désert, comme le Sphinx, le Néant et l'Absolu.

Il n'accomplira point l'Acte : « Le personnage qui, croyant à l'existence du seul Absolu, s'imagine être partout dans un rêve, trouve l'Acte inutile, *car il y a et n'y a pas* de hasard. Il réduit le hasard à l'Infini qui, dit-il, doit exister quelque part. »

Mallarmé composa les fragments de cette métaphysique du Stérile et du Pur vers 1867. Il en construisit surtout, alors, le décor — le minuit, la chambre, etc... — se réservant d'élucider, par un long temps de réflexion, l'expression définitive de l'Idée. Trente années s'écoulèrent, durant lesquelles il emprunta presque tous les thèmes de sa poésie aux notes d'*Igitur :* horloge, miroir, fiole, chenets, choses fanées — et naufrage, scintillation, solitude, avec le pli des rideaux alentour, et toujours la pensée luttant avec elle même, sans jamais se pouvoir saisir, unanime blanc conflit !

Puis à la veille de sa mort il livra la prestigieuse réalisation de son rêve de jeunesse. Les doctrines sont demeurées iden-

tiques et maintes associations de mots d'*Igitur* se retrouvent, presque textuellement, dans ce poème unique dont les beautés et les suggestions me paraissent inépuisables : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard — toute pensée émet un coup de dés. »

Les admirateurs de plus en plus nombreux de Mallarmé doivent remercier le docteur Bonniot d'avoir osé publier — avec quelles pieuses et savantes précautions — ces fragments d'*Igitur* qui éclairent l'œuvre et toute une partie de la vie spirituelle du poète.

HENRY CHARPENTIER

*
* *

LES JOUES EN FEU, par *Raymond Radiguet* (Grasset).

Le siècle, peut-être, avait espéré reconnaître en Radiguet un de ses enfants. Encore une confession ! s'était-il écrié joyeusement. Mais l'auteur de tant de scènes touchantes et justes, le créateur de cet instant de grande comédie sur quoi s'achève et s'élève brusquement le *Bal*, ne voulait ni ne pouvait se contenter d'ajouter son œuvre à la succession d'auto-analyses dont s'honore notre littérature. Cruellement, tendrement perspicace, il était déjà un grand romancier. Aurait-il été aussi grand poète ? Cette pudeur, ce mystère de ses poèmes sont-ils la marque que l'art des vers ne serait devenu pour lui qu'un délassement frivole, un geste secondaire, ou impliquent-ils une maîtrise assez forte déjà pour se donner les apparences d'une délicieuse timidité ? L'ordre et les étincelantes perfections du romancier, nous les retrouvons dans la grâce voilée et la discrétion du poète. Mais ces sursauts soudains de vérité humaine et de sentiment qui nous illuminent chez le premier, comment se seraient-ils traduits chez le second ? Quel équilibre se serait établi entre ces deux êtres ? Il y a là tout un jeu possible de lumière et d'ombre de l'absence duquel nous ne nous consolerons pas.

JEAN CASSOU

*
* *

L'OMBILIC DES LIMBES, par *Antonin Artaud* (Editions de la N. R. F.).

Antonin Artaud réduit le danger humain au danger de

l'homme. L'homme c'est toujours Antonin Artaud, et il n'y en eut jamais de plus tourmenté que lui. Quel est donc ce tourment étranger à l'ennui, à la révolte, au blasphème, à l'ironie, au désespoir ? Quelle est cette misère indifférente à toute résignation et cependant profonde et toujours actuelle comme une éternelle réalité ? Jamais aucun manifeste d'idées n'atteignit aux cîmes où Antonin Artaud a porté les nuages de l'Esprit. Jamais la chair n'est allée si loin dans l'exploration de la pensée.

On s'étonne de tant de cadavres abandonnés aux frontières de l'âme, et que les hommes aient pu concevoir une substance dépouillée de la substance véritable. Par quelle méconnaissance de l'état naturel, le corps fut-il négligé dans les recherches spirituelles, jeté comme un bagage importun et perdu comme s'il eût été définitivement interdit à la métaphysique de compter avec la souffrance. Antonin Artaud a renoué avec l'absolu et le nœud est dans sa chair même. La révélation ne réside plus dans une douleur fragmentaire, mais dans la continuité dans la douleur et c'est assez qu'il ait pu nommer son deuxième livre *Le Pèse-Nerfs*, pour qu'on ne le chicane plus sur son propre cas mais qu'on le considère comme une sorte d'étalon auquel chacun pourra mesurer sa capacité de souffrir.

Qu'on le comprenne mieux. La dualité du corps et de l'âme ne réside plus dans les mots, mais plutôt dans le sentiment contrarié, non pas de leur antagonisme, mais de leur identité. Et les voilà réunis, évitant l'écueil des superstitions qui porta Léonard de Vinci à des fins objectives pour réaliser l'Esprit dans le cœur même avec toutes les conséquences nerveuses qu'une telle immigration suppose.

C'est à cet esclavage qu'Antonin Artaud doit d'avoir le sentiment d'une nouvelle liberté. Je voudrais explorer ce domaine mais je crains qu'une simple description n'en puisse révéler les sources et les poisons. On s'étonnera de ne trouver dans ce livre aucune image essentielle, je veux dire que l'Esprit se nourrissant de lui-même ne laisse rien à la gratuité. Artaud m'apparaît comme un homme qui mangerait sa propre main pour me prouver qu'elle est morte. Et les secrets de l'amour qu'il se fait scrupule de déchirer et de briser jusqu'aux moelles, n'ont de poésie que celle que nos esprits gâtés par les images nous rendent en échange. Il meurt d'une solitude qui ne tire

de volupté que de sa propre destruction. C'est dire que pour lui la nature est déserte, que les hommes sont déserts et que les femmes sont faites pour mourir au milieu de la mort qu'il se donne.

Il faut que le lecteur prenne son parti de ce qui lui paraîtra hermétique dans le livre et dans cette critique. Nous refusons, malgré nous, d'entrer dans la compréhension du Sujet. Comment accepterions-nous l'expression dont il se contente. On écrit peu pour divertir. Qu'il prenne le temps de nous lire, ou mieux de penser à lui comme nous pensons à nous et ce qui en nous le déroute ou le déçoit lui paraîtra aussi clair que la lumière de ses rêves. Qu'il fasse une fois pour toutes le procès de l'évidence, il verra à quel point ses erreurs, ses mystères, ses instincts sont plus près de lui que la comptabilité de ses pensées ou l'économie de ses connaissances. Nous sommes persuadés de plus en plus qu'il n'est qu'une connaissance, celle que l'on tire de soi. Le reste ne vaut que pour les autres et tout le profit qu'on en tire ne tient pas devant la preuve par soi-même, cette preuve fût-elle tirée de la contemplation d'une plume qui vole. Si l'importance que nous attribuons aux apparitions, aux signes de toutes sortes qui jalonnent notre vie ne nous interdisait pas d'en faire une science, la Science même serait impuissante à contenir l'intérêt qui porterait les jeunes gens vers nous. Cet intérêt s'exprimât-il sous la forme la plus lâche, fût-il simple curiosité.

C'est grâce à cette acceptation des avertissements, des suggestions, des interprétations passionnées du monde qu'Artaud a pu agrandir l'empire des correspondances. Les parfums et les sons ont pu se répondre, ils répondent maintenant *en clair* aux questions les plus vagues du cœur et de l'Esprit. Je les ai entendu parler le langage des hommes, ils ont soufflé le nom réel d'une femme, ils ont forcé la marche des dépêches. Ils ont anéanti notre croyance aux miracles.

ROGER VITRAC

LE ROMAN

CHATEAUX EN BAVIÈRE, par *Jean Mistler* (Calmann-Lévy).

M. Jean Mistler sait peindre et conter, et si son Allemagne

d'aujourd'hui rappelle un peu celle de Giraudoux, ses fréquentations actuelles à l'étranger celles de Morand, son évocation de la Bavière en 1913 lui appartient en propre, ainsi que l'accent élégiaque qui donne son plus grand charme à ce livre de début.

Ton pays sera le mien..., assurait M. André Lamandé et il acclimatait en Occitanie une Dorothée germanique. C'est moins l'acclimatement d'Elsa la Bavaroise qui inquiète le héros de M. Mistler que les réactions de sa propre famille, les siennes aussi peut-être après la transplantation d'Elsa dans le Lauraguais.

On eût aimé le débat dans l'âme de Jacques mieux explicité. On trouve qu'il renonce bien facilement à un grand amour. Et c'est un peu tricher que de le rendre jaloux pour l'aider à quitter Elsa. Mais comme cette Elsa et la petite ville de Bavière où Jacques la connut sont vivantes et vraies !

Cette charmante élégie schubertienne a un côté instructif, ou mieux : révélateur, qui achève de lui donner son prix. Les naturalistes qui se documentaient avant d'écrire n'avaient pas tort. Trop de romans d'aujourd'hui ne nous apprennent rien sur rien ni personne pour qu'on ne se réjouisse pas de saluer au passage un joli livre qui, pour une fois, n'est pas vide.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

UN HOMME SI SIMPLE, par *André Baillon* (Rieder).

« C'est effrayant, Monsieur, comme la vie se complique, quand on la veut simple », dit le héros de M. André Baillon à l'interne qui reçoit ses confidences. L'échec de son humilité vient de ce qu'il contient deux hommes, deux « égoïstes », qui se sont toujours côtoyés, tiraillés, annulés : Martin l'ours et Martin le saint. Ainsi divisé, il trouve partout des motifs d'irritation ou de dégoût. Un tel caractère porte en soi le principe de son malaise : il y a déjà quelque chose d'anormal de sa part dans sa manie de conciliation. Une vie presque paisible est encore pour lui une souffrance aiguë ; c'est l'à peu près qui le rend fou, en le réduisant à son incertitude. Il fait partie de ces modestes qu'on est si étonné quelquefois de voir sombrer dans la religion, l'héroïsme ou la démence : ils y sont cependant

prédisposés par l'étroitesse de leurs aspirations. Des complications conjugales qu'il crée, des dérangements matériels qu'il grossit, des « épingles » qu'il semble presque chercher, développent dans Martin un état qui le mène à la Salpêtrière. Il y trouverait peut-être la paix désirée, s'il ne soupçonnait pas qu'on l'y gardera contre sa volonté.

D'une succession de petits détails, de remarques brèves, de raccourcis et de « mots », émane cette pitoyable histoire. Il y a des moments où, par un certain air de famille qu'a Martin avec le Salavin de Duhamel, on pense à Charles-Louis Philippe ; d'autres où on se rappelle malgré soi certains amusements : un Français — un fonctionnaire, deux Français — un syndicat, trois Français — un ménage ; le second soulier dont le monsieur du dessous attend la chute pour s'endormir et qu'il supplie son capricieux voisin de jeter comme les autres soirs.

M. Baillon semble tenir à ses « petites phrases », à ses « bonshommes sans prestige ». Il est vrai qu'il sait en tirer une certaine grandeur ; c'est qu'il y fait entrer beaucoup d'humanité et de l'exactitude. « Je n'avais rien à voir avec l'inexprimé », prétend Martin. Pourtant ce qui fait que nous sommes intéressés par les scrupules de ce malade, c'est la façon qu'a son auteur de l'animer par le dedans, c'est la mesure dans laquelle il paraît posséder le secret de faire voir les hommes tels qu'ils devraient être, en montrant ce qu'ils sont. La qualité morale de ce livre est donc peut-être dans ce qu'il ne dément pas tellement son titre, son mérite littéraire dans ce qu'on ne sait plus si c'est la simplicité des moyens qui fait oublier la complication de la pensée ou l'ingéniosité du récit qui donne un aspect captivant à un caractère en définitive assez simple.

PIERRE SICHEL

*
* *

NOTULES

En même temps qu'une édition définitive de *Fumées dans la Campagne* (Plon), Edmond Jaloux publie *le Coin des Cyprès* (Nouvelle Revue Critique) : on y retrouvera le même sentiment d'une douloureuse antithèse entre les promesses de l'enfance et les faillites de la maturité. C'est le domaine particulier d'Edmond Jaloux que ces âmes provençales qui ne font pas la soudure, qui ne s'élèvent point d'une

jeunesse riche en fantaisie et en velléités artistiques jusqu'à la discipline créatrice. *Le Coin des Cyprès* offre, en un tableau d'une pénétrante discrétion, trois images différentes de ce conflit entre le songe et la réalité, trois vies d'hommes manquées pour avoir cherché trop bas la cime où les deux forces se réconcilient et nous obéissent.

*

Des seize volumes de P'ou Soung-lin, contemporain de Charles Perrault et qui fut surnommé l'Immortel en Exil, Louis Laloy a choisi de nous révéler vingt *Contes Magiques* (Piazza), vingt légendes fantastiques ou voluptueuses dans l'atmosphère facile des rêves où vivants et fantômes se mêlent, où s'unissent ogresses et lettrés. Il ajoute que ces fruits d'un art aristocratique restent parfumés de sagesse taoïste. « L'homme fait le miracle à sa mesure », conclut l'un des personnages. En lisant la traduction de Louis Laloy un Français cultivé sentira quels échos éveille en nous la civilisation d'où naquit cette elliptique poésie nuancée d'une certaine ironie, très semblable à la femme dont le conteur dit : « Sa beauté rivalisait avec celle des fleurs et on eût voulu cueillir son sourire ».

Le Bourgeois de Paris (Kra) nous livre les réflexions de Dostoïevski après un voyage de dix semaines à travers l'Europe en 1863. Il y peint Londres, cité vouée au culte de Baal, et surtout Paris « hâvre de l'ordre ». L'essentiel de l'ouvrage est un portrait féroce, intense jusqu'à la caricature, du bourgeois français, triomphant et contracté, avec ses faiblesses : amour de l'autonomie, de l'éloquence, des apparences légales, sentimentalisme superficiel ou hypocrite. Ce pamphlet, relégué jusqu'ici à la fin d'un gros volume de *Correspondance*, retrouve son éclat dans la nouvelle version de M. Guterman : c'est une âpre crtique de l'individualisme occidental, obstacle à cet instinct fraternel qui, selon Dostoïevski, fait de son peuple le peuple élu. Il s'en prend donc à Louis XIV, ignorant que si notre XVIIe siècle porte le nom d'un locataire, le vrai propriétaire en est Descartes, ce qui complique les choses. Ainsi en de nombreux endroits la verve du Maurras russe, si elle accuse nos limites, ne manque pas de marquer les siennes.

La longue nouvelle qui donne son titre, *La Steppe* (Plon), au tome X des œuvres d'Anton Tchekhov traduites par Denis Roche est la relation d'un voyage en Petite Russie avec des descriptions, des portraits, des aveux d'adolescent qui ressemblent à des souvenirs personnels et quelques-unes de ces conversations abondantes qui remplacent l'éloquence chez les romanciers slaves. Mais les neuf nouvelles du recueil sont à vrai dire autant d'histoires d'un même voyage à travers cette monotonie de la vie qui paraît purement négative et

s'affirme pourtant puissance créatrice en engendrant un spleen qui la dépasse. « Le bonheur et la vérité existent apparemment quelque part, hors de la vie » : la conclusion du *Pays Natal* conviendrait parfaitement à tous ces témoignages d'nne poignante détresse.

Le Messie sans Peuple (N. R. F.) de Salomon Poliakov est un solide roman historique, tant par l'intérêt psychologique du protagoniste que par l'animation de la fresque populaire qui s'y déroule. Si, au XVIIe siècle, un jeune juif de Smyrne en arriva à se considérer comme le Messie, c'est que la mesure de l'attente était comblée et que des milliers de coreligionnaires l'y poussaient. Salomon Poliakov a montré, dans un vaste mouvement épique, cette pesée de l'âme collective sur un individu ; il a trouvé des accents dramatiques pour évoquer la lutte spirituelle qui se termina par leur double déception. Les lecteurs du *Messie sans Peuple* attendront avec curiosité le roman sur Spinoza que nous promet cet écrivain vibrant.

J. Kessel était naturellement désigné pour présenter et traduire Poliakov. Dans *Les Rois Aveugles* (Ed. de France), il ne s'était pas borné en effet à exploiter ce beau sujet romanesque, la chute du tzarisme ; il avait plongé jusqu'aux racines du mysticisme russe en dévoilant les deux âmes de Raspoutine et du prince Yousoupoff, ennemis mortels, double instrument d'une seule destinée. De même aujourd'hui l'héroïne de sa *Mary de Cork* (N. R. F.) est l'âme irlandaise. Elle divise deux époux dont l'un suit Collins et l'autre Valera ; elle les oppose dans un duel fatal. Cependant elle les réconcilie dans l'acceptation mystique du destin qui change la frêle Mary en meurtrière et le robuste Art en victime. Cette unité dans la dualité confère au récit haletant et précis son mystère.

En lui restituant son titre exact, *La Chambre Rouge* (Stock), on republie la traduction par E. Avenard d'un roman de Strindberg. Le titre qu'avait jadis préféré Strindberg, *Bohème Suédoise*, éclairait peut-être mieux cette fresque pessimiste des milieux politiques, artistiques et mondains. Si la pensée qui l'inspire est assez indigente, l'œuvre abonde en tableaux colorés. En son avant-propos Lucien Maury indique qu'elle marque l'entrée du naturalisme dans la littérature suédoise ; on peut ajouter qu'elle laisse voir ce qui persiste de romantisme dans ce réalisme.

Comment romantisme et choléra tuèrent un romancier munichois et quinquagénaire, épris d'amour pour un adolescent polonais : tel est le sujet de *la Mort à Venise* (Kra). Son traducteur, Félix Bertaux, montre dans une remarquable introduction combien cet ouvrage caractéristique de Thomas Mann, petit Gide habité par un grand Massis, fut symbolique de l'Allemagne intellectuelle en 1913. Voilà donc un témoignage dont il faut admirer la sincérité, non sans avouer tout bas

que c'est précisément l'entière sincérité de cette aspiration germanique vers l'hellénisme qui nous la fait paraître si artificielle.

Quel miracle de vérité, au contraire, que le volume de Joseph Conrad où sont réunis *Jeunesse* et *Cœur des Ténèbres* (N. R. F.), deux récits d'expériences personnelles, l'une strictement vécue, l'autre poussée jusqu'à la stylisation artistique. *Jeunesse,* c'est le suprême voyage d'un vieux bateau qui retourne au néant ; mais c'est aussi le premier contact avec l'Orient et toute l'aventureuse jeunesse de Marlow qui flambe avant de s'abîmer à son tour. *Cœur de Ténèbres* est un épisode de l'éternelle lutte entre la sauvagerie et notre progrès, « l'occasion de se découvrir soi-même » en même temps qu'une sensation vivante dont la portée, comme l'indique l'auteur, se doit moins chercher à l'intérieur de l'histoire qu'à l'extérieur, dans un ébranlement profond de notre être. Ainsi conçus, les deux récits éveillent bien en nous cette « vibration continue » que Conrad a souhaitée. La traduction de G. Jean-Aubry et André Ruyters vaut par sa scrupuleuse fidélité : mais, dans des romans où la description concrète atteint à cette complexité que nous réservons pour l'abstraite, toute traduction française semble un miroir « obscurci et plaintif ».

RENÉ LALOU

*
* *

MEMENTO DES REVUES

L'AMOUR DE L'ART (octobre) : *L'art de la mise en scène dans l'U. R. S. S.*, par J. Thougendhold.

LES CAHIERS LIBRES (Nov.-Déc.) : *Spectacle permanent*, par Roger Allard.

CAHIERS DU MOIS (n° 15) : *Entrée du désordre*, par André Beucler.

LE CAPITOLE : numéro consacré à Pierre Louÿs.

COMMERCE (Automne) : *ABC* par Paul Valéry ; *Tumulte* par Léon-Paul Fargue ; *Le Lépreux*, par R. Kassner.

MERCURE DE FRANCE (15 oct.) ; *Conrad au Congo*, par G. Jean-Aubry ; (1er nov.) : *La pierre d'Horeb*, par G. Duhamel.

LE NAVIRE D'ARGENT (1er novembre) : *Autobiographie et roman chez Stendhal,* par Ramon Fernandez ; *Commères*, par J. M. Sollier.

NOS POÈTES (15 sept.) : *Stéphane Mallarmé,* par Ernest Raynaud.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES (31 oct.-15 nov.) : *La Poésie pure,* par Henri Brémond ; *Consultations grammaticales*, d'André Thérive.

LA REVUE DE PARIS (1er oct.) *Préface de Sainte-Jeanne*, par Bernard Shaw.

La Révolution Surréaliste (15 oct.) : *Lettre aux voyantes*, par André Breton ; *Au bout du quai les arts décoratifs*, par Louis Aragon.

*
* *

Les amis de la *Nouvelle Revue Française* se réjouiront avec nous de l'élection de Paul Valéry à l'Académie Française.

*
* *

Elémir Bourges, qui vient de mourir, était l'auteur de *Sous la hache*, du *Crépuscule des Dieux*, de *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent ;* et de *La Nef*, dont il a été rendu compte ici. Il était un écrivain probe et ferme, dont la vie était citée en exemple, aussi souvent peut-être que l'œuvre. Certains d'entre nous, parmi les meilleurs, avaient pour cette œuvre une admiration sans réserves.

*
* *

Le comte de Comminges est mort. Il avait donné au *Mercure de France,* il y a trois ans, sous le pseudonyme de Marthe Genlis, un fort curieux roman : *La zone dangereuse.*

*
* *

Nos correcteurs ont fâcheusement modifié, dans le dernier numéro de la *N. R. F.*, certains des passages du texte de Paul Claudel, les plus propres à la démonstration de « ce *français parlé,* que la grammaire a jusqu'ici réussi à étouffer ». Au lieu de :

Ce n'est porté que par la musique (p. 565, ligne 7).

il convient ainsi de rétablir :

C'est rien porté que par la musique

et au lieu de *zinc* (p. 567, avant-dernière ligne) : *zingue.*

*
* *

C'est dans *l'Emancipation* (10, rue Emile-Jamais, à Nîmes), que paraissent à présent les *Propos* d'Alain.

*
* *

Le cours de littérature de notre collaborateur et ami Charles du Bos portera cette année sur Hardy, Byron, Rossetti, Stefan George, Hoffmannsthal et Shelley. Ce cours a lieu tous les mercredis, à 3 heures, chef Mme la Comtesse Guy de Pourtalès, 14, rue François Ier (8e).

*
* *

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XXV (JUILLET-DÉCEMBRE 1925)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

CONTRE LES PARTISANS DE LA FAILLITE

Il ne faut pas exagérer les difficultés présentes, ainsi que le font les partisans de la faillite qui ne la brandissent, comme un épouvantail, que pour chercher à nous imposer leur panacée, l'*impôt sur le capital*. La France, heureusement, a quelque ressort, et l'attitude même de la Bourse montre que les deux ou trois millions de Français, qui possèdent des Rentes, des Bons, des actions et des obligations, ne perdent pas leur sang-froid. Au reste, que de projets enterrés depuis que le fameux bordereau de coupons avait apparu à certains comme un premier moyen de dresser le véritable inventaire des fortunes mobilières, préface d'audacieuses confiscations !

Il semble bien que la consolidation forcée des Bons soit non moins définitivement inhumée. Les Bons de la Défense sont un instrument qui a fait ses preuves, et qui est trop précieux, malgré les objurgations des financiers classiques que glace d'effroi l'idée que leur renouvellement pourrait être arrêté, pour qu'on les abandonne aujourd'hui.

Il est vrai que ceux qui les voulaient consolider de force, au lieu d'attendre que les années en amènent peu à peu la transformation, en même temps que la restauration définitive de nos finances et de notre situation économique, se rabattent maintenant sur les bons du Trésor à court terme. Or, bien qu'au point de vue matériel le non-remboursement de ces Bons, ne doive pas avoir des conséquences aussi graves pour les Banques, les commerçants et les particuliers, l'effet moral et l'atteinte portée au Crédit de l'Etat par la défaillance du Trésor à une seule de ses échéances, serait tout aussi désastreux.

Pour faire comprendre à quel point le projet de consolider les Bons à court terme est insensé, il suffit de citer des chiffres. De toutes les échéances de cette année, il ne reste plus à faire face qu'au paiement de 2 milliards et demi de Bons émis en 1923, dont le remboursement a été demandé par les porteurs. Il ne peut être question d'éluder ce paiement, car les titres ont été déjà déposés au Trésor.

En 1926, il y aura une échéance de 6 milliards. Mais les demandes

de remboursement seront certainement bien inférieures à cette somme. En se basant sur la proportion de l'échéance du 8 décembre prochain, qui pouvait s'élever á 10 milliards et pour laquelle le Trésor n'aura à payer que le quart environ de cette somme, l'échéance de l'année prochaine se réduira à 1 milliard et demi. Admettons même que les porteurs exigent le remboursement du double soit 3 milliards. C'est donc pour cette somme, exigible l'année prochaine, que l'Etat déciderait dès maintenant de se déclarer insolvable ! Ce serait aussi absurde que coupable.

Je reste persuadé que tout peut s'arranger, sans moyens révolutionnaires, sans chirurgie fiscale. A deux conditions qui réuniraient j'en suis persuadé, la majorité des suffrages, s'il était procédé à un *referendum* à la manière suisse. D'abord que les impôts ne dépassent pas le chiffre de 36 milliards prévus pour 1926 ; c'est 13 milliards de plus qu'en 1922 et la progression est suffisante ; ensuite que l'on veuille bien reconnaître que, la France étant le pays du monde où les traditions d'épargne sont le plus profondément ancrées, c'est-à-dire où les porteurs de valeurs mobilières de toute sorte sont le plus nombreux, c'est aller contre les intérêts même de la nation, que de chercher dans la persécution des valeurs le remède à toutes les erreurs financières.

Quant à des projets évidemment très ingénieux, comme la *Caisse d'Amortissement*, il ne faut pas leur attribuer une vertu qu'ils ne peuvent avoir. Si l'idée a séduit certains partis politiques, c'est parce qu'elle leur est apparue comme un moyen de se libérer de l'obsession de la dette flottante. La nécessité d'assurer le report de cette dette par des procédés corrects, oblige à faire une certaine politique, une politique qui maintienne la confiance des porteurs. C'est à cette contrainte qu'ils voudraient y échapper, et ils voudraient échapper uniquement pour n'avoir pas à corriger leurs méthodes et pour pouvoir donner libre cours à toutes leurs fantaisies. Mais il faut bien se dire qu'il n'y a pas de loi qui puisse forcer les Chambres à amortir lorsqu'elles ne le veulent pas.

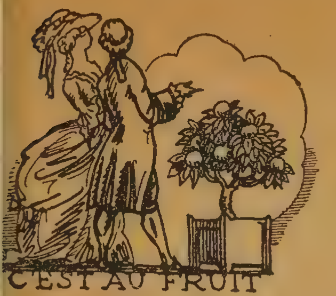
Au reste, s'il faut se féliciter que les porteurs de rentes, bons et tous autres titres, ne s'effraient point outre mesure, ne pourrait-on pas leur demander de pratiquer de leur côté une politique moins passive ? Ils représentent une masse dont le pouvoir électoral n'est pas négligeable. Qu'attendent-ils pour faire prévaloir leurs intérêts, alors surtout que ceux-ci rentrent dans le cadre général des grands intérêts nationaux ?

PETIT COURRIER

Dijon. 48. — Les frais de vente d'un titre nominatif se décomposent ainsi : 1° Taxe de 2,40 % sur le cours de la veille pour la mise au porteur ; 2° Le Courtage de l'agent de Change, 0,30 % du montant de la négociation ; 3° impôt : 0,60 % du même montant.

D... G...y. — Titre hors cote, qui est très rarement offert sur le marché. Sa valeur intrinsèque est entre 2.000 et 2.500 francs.

LÉON VIGNEAULT



LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

NDRÉ CHAMSON

Roux le Bandit. 7.50

IERRE DOMINIQUE

(Grand Prix Balzac 1924)

Les Mercenaires . . . . 9. »

AYMOND ESCHOLIER

Quand on Conspire . . . . 9. »

IAURICE GENEVOIX

Raboliot . . . . 9. »

BEL HERMANT

Platon . . . . 12. »

(Collection "Les Heures Antiques".)

LBERT MARCHON

Le Bachelier sans Vergogne 7.50

HILIPPE SOUPAULT

En Joue ! . . . . 9. »

NDRÉ THÉRIVE

(Grand Prix Balzac 1924)

La Revanche 7.50

**



"LE LIVRE"

EMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR

9, Rue Coëtlogon — Paris-VI[e]

EN PRÉPARATION

ENTRETIEN

AVEC

JULIEN BENDA

PAR

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

ÉDITION ORIGINALE

Avec un frontispice et des vignettes
gravés sur bois par FERNAND SIMÉON

Un volume in-8 colombier imprimé en 14 Vieux Romain sur le presses de l'Imprimerie Coulouma à Argenteuil (H. Barthelemy directeur).

Tirage limité à 750 exemplaires numérotés :

Série A. 10 exemplaires sur vieux japon avec suite des bois sur pelu du Japon .. .. **80** f

Série B. 10 exemplaires sur japon impérial avec suite des bois su pelure du Japon. .. .. **75** f

Série C. 30 exemplaires sur grand velin de Hollande Van Gelder Zoner Prix .. .. **50** f

Série D. 700 exemplaires sur velin à la forme des Papeteries d'Arche Prix .. .. **30** f

Cette plaquette est tirée dans le même format, même justification même typographie que LES LETTRES A MELISANDE de JULI BENDA, ornées de bois de SIMÉON, dont elle forme le complément.

LIBR ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
VIEN RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE 80.493

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres complètes de Jules Laforgue

IV

LETTRES, I (1881-1882)

Introduction et Notes de G. JEAN-AUBRY

V

LETTRES, II (1883-1887)

Notes de G. JEAN-AUBRY

Volumes in-8 écu sur beau papier

Chaque volume.. .. .. **18** fr.

Il a été tiré :

49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à .. .. **50** fr.

250 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 299, à .. .. **30** fr.

26, rue de Condé, PARIS (VIe)

ıE 80.493

E CHOISIE

;), à **18** fr. le volume

DE

ARTHUR RIMBAUD

et proses. Textes revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre ınnotées par PATERNE BERRICHON. Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL. 1 vol.

GEORGES RODENBACH

ı Jeunesse blanche. Le Règne du Silence. .. .. 1 vol.
ıes Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs poèmes .. .. 1 vol.

ARBERT SAMAIN

.u Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes .. .. 1 vol.
ıe Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase .. .. 1 vol.
ıontes. Polyphème. Poèmes inachevés .. .. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

ɔicilège .. .. 1 vol.
a Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria. .. .. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

oèmes élégiaques.. .. .. 1 vol.
oèmes aristophanesques. .. .. 1 vol.

JEAN DE TINAN

enses-tu réussir ? *ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges* .. 1 vol.
imienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse .. .. 1 vol.

EMILE VERHAEREN

Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages e la Vie .. .. 1 vol.
Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. es Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.. .. .. 1 vol.
Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route .. .. 1 vol.
Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes .. .. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

ıeille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La hevauchée d'Yeldis .. .. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

L'Eve future .. .. 1 vol.
Contes cruels .. .. 1 vol.
Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels .. .. 1 vol.
Axel .. .. 1 vol.
L'Amour suprême. Akëdysséril .. .. 1 vol.
Histoires insolites.. .. .. 1 vol.
La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau monde .. .. 1 vol.

ːialement pour ALBERT SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
5 fr. et sur Arches à 50 fr.
ɔn et sur Arches ne se vendent pas séparément.

ːs reliés, aux prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN
..	22 fr. »	25 fr. 50	35 fr. »	36 fr. 50
..	26 fr. »	33 fr. »	44 fr. »	46 fr. »
..	23 fr. 50	27 fr. »	40 fr. »	41 fr. »
..	27 fr. 50	35 fr. »	50 fr. »	53 fr. »

ıins, 27 fr. — Plein parchemin janséniste, 55 fr.
y ajouter le prix du volume.

LES PRESSES UNIVERSITAIRES
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS-V^e

[E]N SOUSCRIPTION

Pour paraître en Décembre 1925

SAINTE-BEUVE
et
Mme VICTOR HUGO

Etude et discussion du dossier

par

M. E. BENOIT-LÉVY
Ancien Avocat à la Cour de Paris

Un volume in-8 carré de 560 pages avec 12 hors-texte

ÉDITION DE BIBLIOPHILE

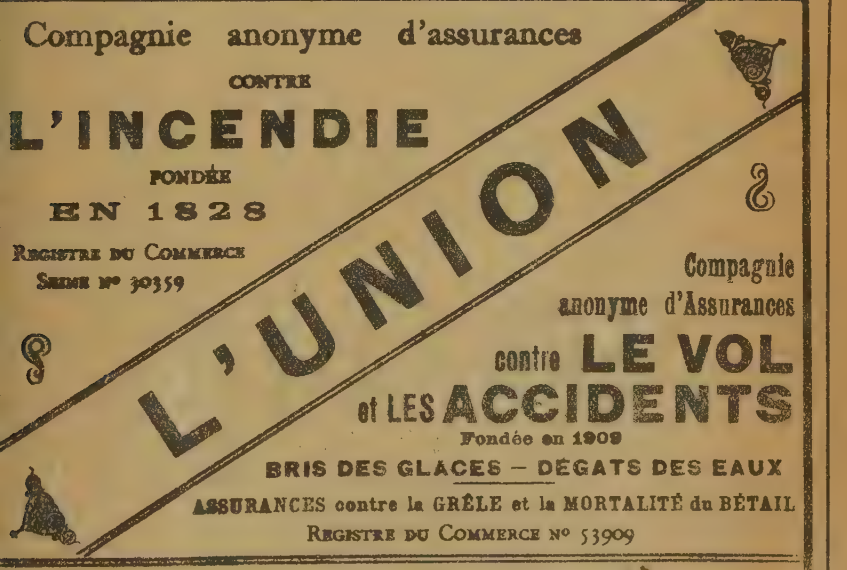
avec Portraits héliogravés et fac-similés d'autographes

Cette édition est tirée à 1500 Exemplaires, ainsi répartis :

N°s 1 à 100	sur papier du Japon..	**150** fr.
— 101 à 200	— de Hollande..	**100** fr.
— 201 à 1500	— Alfa	**40** fr.

Les commandes seront inscrites
- dans l'ordre de leur arrivée -

[.] R. F.



Compagnie anonyme d'assurances
CONTRE
L'INCENDIE
FONDÉE
EN 1828
REGISTRE DU COMMERCE
SEINE Nº 30359
L'UNION
Compagnie
anonyme d'Assurances
contre LE VOL
et LES ACCIDENTS
Fondée en 1909
BRIS DES GLACES — DÉGATS DES EAUX
ASSURANCES contre la GRÊLE et la MORTALITÉ du BÉTAIL
REGISTRE DU COMMERCE Nº 53909

THÉATRE MONTMARTRE

L'ATELIER

Direction CHARLES DULLIN

LACE DANCOURT TÉLÉPHONE NORD 49-24

à partir du 23 Novembre

LA FEMME SILENCIEUSE

Comédie en 4 actes par BEN JONSON

Adaptation par

MARCEL ACHARD

Costumes et Décors de **Jean-Victor HUGO**

Musique de **Georges AURIC**

Mise en scène de **Charles DULLIN**

. R. R.

. R. F.


BOUND BY
HNM